Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

OVIDE

ŒUVRES COMPLÈTES

TOME I

OVIDE

ŒUVRES COMPLÈTES

LES HÉROIDES

MIL 338598

LE REMÈDE D'AMOUR

LES PONTIQUES — PETITS POËMES

TRADUCTIONS DE MM.

V.-H. CHAPPUYZI | HÉGUIN DE GUERLE

N. CARESME | J. MANGEART

SOIGNEUSEMENT REVUES

PAR M. CHARPENTIER

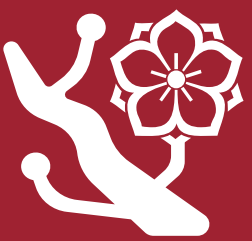
INSPECTEUR HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DE PARIS
AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Notes du mont Royal



WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

PONTIQUES

TRADUCTION DE M. N. CARESME

ANCIEN RECTEUR

SOIGNEUSEMENT REVUE

PAR M. J.-P. CHARPENTIER

INTRODUCTION

Ovide a peint d'un mot sa vocation merveilleuse pour la poésie :

Quidquid tentabam scribere versus erat.

Le même vers eût pu lui servir à peindre la faiblesse qu'il montra dans son exil chez les Scythes ; il eût suffi d'y faire un léger changement et de l'écrire ainsi :

Quidquid tentabam scribere questus erat.

Car, depuis son départ de Rome, il ne trouva plus de paroles que pour la plainte, plus d'inspiration que dans la douleur.

D'autres exilés n'ont point montré la même faiblesse : ils ont été forts dans la disgrâce, ou du moins ils ont pu renfermer leur douleur au fond de leur âme et souffrir avec dignité, ce qui est encore de la force.

Ovide, au contraire, manque tout à fait au respect qu'on se doit à soi-même, surtout dans le malheur ; il souffre, c'est déjà beaucoup pour un homme de cœur ; mais ce n'est pas assez pour lui : il veut que tout le monde sache combien il souffre ; il étale ses blessures, il les compte ; il se plaît à multiplier les témoignages de sa faiblesse ; il ne dit même pas, comme la *Phèdre* de Racine :

Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs.

Non ; car il ne trouve point de honte à souffrir ni à se plaindre, et si, dans quelques-unes de ses lettres, il avoue qu'il rougit de redire cent fois la même chose, ce n'est point par un retour au sentiment de sa dignité personnelle, c'est parce qu'il a reconnu l'inutilité de ses plaintes et de ses prières tant de fois répétées.

Cette faiblesse de sa part n'est point un mystère difficile à comprendre : Ovide était l'homme du monde qui avait le moins de morgue et de prétention à la dignité ; un beau génie et une âme assez commune, voilà son lot à lui comme à Cicéron. Il avait précisément tout ce qu'il fallait pour plaire dans la société romaine au temps d'Auguste, et, pour s'y plaire, une nature franche, expansive et sensuelle, une organisation nerveuse et impressionnable, un certain laisser-aller dans les mœurs, une certaine faiblesse de caractère dont ses ouvrages portent partout l'empreinte ; l'amour des femmes, d'ailleurs, le goût du luxe, un épicuréisme élégant, des habitudes molles et efféminées : ces choses ne vont pas d'ordinaire avec la force d'âme, et n'impliquent pas un fort sentiment de dignité personnelle. Ovide n'était pas un stoïcien, pour dire à la douleur : « Tu n'es pas un mal. » L'auteur des *Amours*, de *l'Art d'aimer*, des *Héroïdes*, etc., qui avait publiquement avoué tant de peines amoureuses, pouvait tout aussi bien confesser les tourments de son exil : cette faiblesse de sa part ne devait étonner personne. Pour lui, la question du bien-être dominait le sentiment de sa dignité personnelle, comme son amour-propre de poëte ; et lui-même le fait assez entendre, quand il dit que sa position présente n'est pas assez bonne pour lui laisser le souci de la gloire.

Non adeo est bene nunc ut sit mihi gloria curæ.

Les mêmes causes qui l'empêchèrent de souffrir avec dignité, c'est-à-dire en silence, devaient lui rendre cet exil insupportable. De quoi se plaint-il dans toutes ses lettres ? du froid, du climat affreux, de la solitude et des mœurs sauvages qui l'environnent. Gâté par le doux ciel de l'Italie, délicat et maigre, affaibli d'ailleurs par la débauche, il frissonne et tremble sous le vent glacé du nord, en présence d'une nature effrayante et ennemie de l'homme. Là, plus de frais ombrages sous un ciel de feu, plus de nuits tièdes et parfumées, plus de chants d'amour, plus de douces causeries, plus de belles femmes ne respirant que pour le plaisir ; autour de lui, la neige qui couvre la terre comme d'un linceul de mort, les glaces du Danube, le vent qui mugit à travers les arbres dépouillés, la flèche du Scythe qui siffle dans l'air, et, plus que tout cela, une société froide, pauvre, et rude comme le ciel du nord, qui ne le comprend pas, et pour laquelle il confesse lui-même qu'il est un Barbare :

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.

Faut-il s'étonner de ses plaintes et blâmer sa douleur ? en vérité,

nous n'en avons pas la force. Nous regrettons, sans doute, que ce bel esprit n'ait pas su se créer de nouvelles habitudes, se concentrer, se replier sur lui-même, et profiter de son exil pour se donner, par le travail et la solitude, cette correction, ce goût, cette pureté qu'il n'avait pu acquérir dans le tourbillon de la société romaine; nous sommes fâchés de le voir vivre sur son passé, se nourrir de regrets, se consumer dans une vaine espérance; de le voir s'éteindre, en un mot, comme une plante dont la vie ou la mort sont attachées à des influences de sol et de climat; mais nous concevons qu'il est difficile à cinquante ans de refaire sa vie et de la jeter sur un plan nouveau.

Les *Pontiques*, remarquables d'ailleurs par l'étonnante facilité du style, comme tous les ouvrages du même auteur, sont un fruit de sa vieillesse et surtout de son exil. On sent que le ciel du Nord, en éteignant le feu de ses passions, a refroidi sa verve poétique : son imagination est riche encore, mais elle est pâle et quelquefois sombre. Le poëte le sentait lui-même : il se plaint en plusieurs endroits que l'inspiration lui manque ; il n'a point de lecteurs pour applaudir ses vers, et tout ce qu'il écrit le décourage en ne lui révélant que trop la triste défaillance de son génie. Cependant, comme l'observe avec raison M. Charpentier, dans sa Biographie d'Ovide, il faut bien se garder de croire qu'il soit tombé aussi bas que notre grand lyrique, qui fit tant de mauvais vers en Allemagne. Le caractère de J.-B. Rousseau se montra plus ferme dans l'exil; mais le génie d'Ovide résista mieux à son influence.

Ce qu'on regrette surtout dans les *Pontiques*, c'est que notre poëte se soit si peu identifié avec les peuples parmi lesquels il était forcé de vivre ; Platon jetait un regard pénétrant et curieux sur la barbarie. Si Ovide avait été philosophe, il eût pu, en comparant les mœurs romaines avec celles des rudes et vigoureuses nations qu'il avait sous les yeux, deviner en partie le rôle qu'elles devaient jouer plus tard, dans la vieillesse de l'Empire ; mais il croyait Rome éternelle, et cette foi profonde ne lui permettait pas de chercher autre chose dans l'avenir.

Du reste, c'est mal à propos que, jusqu'ici, les éditeurs ont donné aux *Pontiques* le titre d'*Élégies* : ce sont des lettres, et même des lettres d'un intérêt grave pour l'auteur, puisque dans toutes il s'agit de la plus grande affaire qu'il eût au monde, son exil. Se rappeler au souvenir de ses amis, réchauffer leur zèle, exciter leur dévouement, guider l'inexpérience de sa femme, et enhardir sa timidité; flatter Auguste, Livie, Tibère, Germanicus, toute la famille impériale; faire connaître à Rome tout ce que le besoin d'y revenir lui avait inspiré d'adulation basse et d'idolâtrie grossière : voilà l'objet

réel de ces lettres, dont la forme et le style seuls sont poétiques.

Plusieurs de ces lettres portent le cachet d'un grand désespoir et d'une tristesse profonde ; d'autres ne prouvent guère que l'ennui de l'auteur et le besoin de passer le temps à quelque chose; lui-même ne s'en cache pas : n'aimant ni le jeu ni le vin, et ayant cessé d'aimer les femmes, ou plutôt de les rechercher, soit que celles du pays n'eussent pas le don de lui plaire, soit qu'il craignît les caquets d'une petite ville, soit enfin que le climat, l'âge ou la raison l'eussent rendu plus honnête homme à cet égard; privé de livres, et ne pouvant se livrer aux travaux de l'agriculture, qu'il aimait, il avoue naïvement que les heures lui pèsent, et qu'il est, comme dit Shakespeare, la proie du temps, *to the time a prey*. C'est à ce besoin de se défendre contre l'ennui que nous devons la plupart de ces lettres. Nous avons dit plus haut combien Ovide, par son organisation nerveuse et sa nature expansive, avait besoin de mouvement, de bruit, de vie extérieure et de vives émotions : c'était, par conséquent, l'homme le moins fait pour la solitude, et qui offrait le plus de prise à l'ennui.

Ce fut l'ennui sans doute, autant que le besoin de flatter les maîtres de l'Empire, qui lui inspira l'idée de chanter les louanges d'Auguste en langue gétique. Lui-même s'accuse, en rougissant, du nom de poëte qu'il s'est acquis chez les Sarmates, et des applaudissements sauvages que la lecture de son poëme excita parmi ses rudes auditeurs ; mais la honte qu'il éprouve à cet égard ne vient pas de l'excès d'abaissement où son exil et sa faiblesse l'ont fait descendre sous le rapport de la dignité morale : non ; ce qui lui fait peine, c'est la manière dont il emploie son temps chez les Scythes, et surtout le long temps qu'il a déjà passé dans leur pays. Le talent de faire des vers dans la langue des Gètes est un fruit amer de son exil; s'il est devenu poëte chez des Barbares, *pœne poeta Getes*, c'est parce qu'il est demeuré longtemps chez eux; c'est parce qu'il a oublié, jusqu'à un certain point, la langue de Rome pour en apprendre une autre, et il sent profondément que cette gloire, acquise sur une terre où il craint d'avoir un jour un tombeau, ne le dédommage pas de la gloire et du plaisir qu'il eût trouvés dans sa patrie.

Les plaintes éternelles d'Ovide furent d'abord mal interprétées par les habitants de Tomes, qui lui en exprimèrent leur mécontentement. On verra au livre IV des *Pontiques*, lett. 14, comment il explique et justifie les paroles ou les vers dont ils croyaient avoir à se plaindre : ce n'est point d'eux qu'il a mal parlé, mais de leur pays. Cette justification paraît faible quand on lit les élégies 7 et 10 du livre V des *Tristes*; mais les Gètes s'en montrèrent contents; et Ovide, énumé-

rant les témoignages d'estime et d'intérêt qu'il reçut de ces peuples, dit que sa patrie même, et Sulmone, sa ville natale, n'auraient pu faire davantage pour adoucir l'amertume de son exil.

Ovide mourut chez les Sarmates, sous le règne de Tibère, à l'âge d'environ cinquante-huit ou soixante ans : les dates, sur ce point, sont difficiles à préciser. Voici son épitaphe, trouvée dans le pays, près de Témeswar :

FATUM NECESSITATIS LEX.
HIC SITUS EST VATES QUEM DIVI CÆSARIS IRA
AUGUSTI PATRIA CEDERE JUSSIT HUMO.
SÆPE MISER VOLUIT PATRIIS OCCUMBERE TERRIS;
SED FRUSTRA ; HUNC ILLI FATA DEDERE LOCUM

Ciofanus raconte qu'Isabelle, reine de Hongrie, fit voir à Bargeus une plume d'or sur laquelle était écrit : *Ovidii Nasonis Calamus*, et qu'elle estimait aussi précieuse qu'une relique. Ce fut à Taurinum, ville de la basse Hongrie, en l'année 1540, que Bargeus vit ce souvenir, dont la conservation ne peut s'expliquer que par le respect des peuples pour un génie brillant et malheureux.

PONTIQUES
DE P. OVIDE

LIVRE PREMIER

LETTRE PREMIÈRE

A BRUTUS

ARGUMENT

Ovide dédie à Brutus (le même peut-être auquel sont adressées plusieurs lettres de Cicéron) les lettres qu'il adresse nominativement à ses amis. Il ne peut lui nuire en lui envoyant un ouvrage où il ne fait que déplorer son exil, chanter les louanges d'Auguste, et implorer son pardon.

Ovide, dont le séjour à Tomes date déjà de loin, t'envoie cet ouvrage des bords gétiques. Si tu en as le temps, Brutus, donne

PUBLII OVIDII NASONIS
EPISTOLARUM
EX PONTO

LIBER PRIMUS

EPISTOLA PRIMA

BRUTO

ARGUMENTUM

Epistolas, amicorum nomina in fronte gerentes, Bruto dicat (forsan eidem, ad quem et Ciceronis varia exstant); nec nocivum esse munus docet, quod in deplorando quadriennali exsilio et prædicandis Augusti laudibus versetur, peccatique veniam postulet.

Naso : Tomitanæ jam non novus incola terræ,
Hoc tibi de Getico litore mittit opus:

l'hospitalité à ces livres étrangers ; accorde-leur une place, n'importe laquelle, pourvu qu'ils en aient une. Ils n'osent paraître dans les monuments consacrés aux lettres, ils craignent que leur auteur ne leur en ferme l'entrée. Oh! que de fois j'ai répété : « Assurément vous n'enseignez rien de honteux ; allez, les chastes vers ont accès en ces lieux ! » Les miens, cependant, n'osent en approcher ; mais, tu le vois, ils croient qu'à l'abri d'un foyer domestique, ils trouveront une retraite plus sûre. Tu demandes où tu pourras les recevoir sans offenser personne ? A la place où était l'Art d'aimer : elle est libre maintenant. Peut-être, à la vue de ces hôtes inattendus, demanderas-tu quel motif les amène : reçois-les tels qu'ils se présentent, pourvu que ce soit sans amour. Le titre n'annonce pas la douleur ; cependant, tu le verras, ils ne sont pas moins tristes que ceux qui les ont précédés. Le fond est le même, le titre seul diffère ; et chaque lettre, sans taire les noms, porte avec elle son adresse.

Cela vous déplaît, à vous, sans doute ; mais vous ne pouvez l'empêcher, et ma muse courtoise vient vous trouver malgré vous.

Si vacat, hospitio peregrinos, Brute, libellos
Excipe, dumque aliquo, quolibet abde loco.
Publica non audent inter monumenta venire
Ne suus hoc illis clauserit auctor iter.
Ah! quoties dixi : « Certe nil turpe docetis!
Ite ; patet castis versibus ille locus. »
Non tamen accedunt ; sed, ut adspicis ipse, latere
Sub Lare privato tutius esse putant.
Quæris, ubi hos possis nullo componere læso?
Qua steterant artes, pars vacat illa tibi.
Quid veniant, novitate roges fortasse sub ipsa :
Accipe, quodcumque est, dummodo non sit amor.
Invenies, quamvis non est miserabilis index,
Non minus hoc illo triste, quod ante dedi
Rebus idem, titulo differt ; et epistola cui sit
Non occultato nomine missa, docet.
Nec vos hoc vultis, sed nec prohibere potestis;
Musaque ad invitos officiosa venit.

Quels que soient ces vers, joins-les à mes œuvres. Les enfants d'un exilé peuvent, sans violer les lois, résider à Rome. Tu n'as rien à craindre : on lit les écrits d'Antoine, et les œuvres du savant Brutus sont dans les mains de tout le monde. Je n'ai pas la folie de me comparer à d'aussi grands noms ; et cependant je n'ai pas porté les armes contre les dieux. Enfin il n'est aucun de mes livres qui ne rende à César des honneurs qu'il ne demande pas lui-même. Si tu crains de me recevoir, reçois du moins les louanges des dieux; efface mon nom et prends mes vers.

Le pacifique rameau de l'olivier protége au milieu des combats : le nom de l'auteur même de la paix ne servirait-il de rien à mes livres ? Quand Énée était courbé sous le poids de son père, on dit que la flamme elle-même livra passage au héros. C'est le petit-fils d'Énée que porte mon livre ; et tous les chemins ne lui seraient pas ouverts ? Auguste est le père de la patrie, Anchise n'est que le père d'Énée.

Qui oserait repousser du seuil de sa maison l'Égyptien, dont la main agite le sistre bruyant ? Quand, devant la mère des dieux, le joueur de flûte fait retentir son tube recourbé, qui lui refuse-

Quicquid id est, adjunge meis : nihil impedit ortos
Exsule, servatis legibus, Urbe frui.
Quod metuas non est : Antoni scripta leguntur·
Doctus et in promtu scrinia Brutus habet.
Nec me nominibus furiosus confero tantis :
Sæva Deos contra non tamen arma tuli.
Denique Cæsareo, quod non desiderat ipse,
Non caret e nostris ullus honore liber.
Si dubitas de me, laudes admitte Deorum ;
Et carmen demto nomine sume meum.
Adjuvat in bello pacatæ ramus olivæ,
Proderit auctorem pacis habere nihil?
Quum foret Æneæ cervix subjecta parenti,
Dicitur ipsa viro flamma dedisse viam.
Fert liber Æneaden ; et non iter omne patebit ?
At patriæ pater hic : ipsius ille fuit.
Ecquis ita est audax, ut limine cogat abire
Jactantem Pharia tinnula sistra manu ?
Ante Deum matrem cornu tibicen adunco
Quum canit, exiguæ quis sit is æra neget ?

rait une légère offrande? Nous savons que Diane ne l'exige pas; et cependant le prophète a toujours de quoi vivre. Ce sont les dieux eux-mêmes qui touchent nos cœurs : on peut sans honte obéir à de tels sentiments.

Pour moi, au lieu du sistre et de la flûte phrygienne, je porte le nom sacré du descendant d'Iule. Je prédis, j'interprète l'avenir; recevez celui qui porte les choses saintes. Je le demande non pour moi, mais pour un dieu puissant. Parce que la colère du prince est tombée sur moi, ou que je l'ai méritée, ne croyez pas qu'il refuse mes hommages. J'ai vu moi-même s'asseoir devant l'autel d'Isis un prêtre qui, de son aveu, avait outragé la déesse vêtue de lin. Un autre, privé de la vue pour un crime semblable, parcourait les rues et criait qu'il avait mérité son châtiment. De semblables aveux plaisent aux habitants du ciel; ce sont des témoignages qui prouvent leur puissance. Souvent ils adoucissent la peine des coupables; ils leur rendent la lumière dont ils les avaient privés, quand ils voient un repentir sincère.

Oh! je me repens, si un malheureux est digne de foi, je me repens, et mon crime fait mon supplice. Si je souffre de mon

Scimus ab imperio fieri nil tale Dianæ;
Unde tamen vivat vaticinator habet.
Ipsa movent animos Superorum numina nostros,
Turpe nec est tali credulitate capi.
En ego, pro sistro, Phrygique foramine buxi,
Gentis Iuleæ nomina sancta fero :
Vaticinor moneoque; locum date sacra ferenti :
Non mihi, sed magno poscitur ille Deo.
Nec, quia vel merui, vel sensi principis iram,
A nobis ipsum nolle putate coli.
Vidi ego linigeræ numen violasse fatentem
Isidis, Isiacos ante sedere focos;
Alter, ob huic similem privatus lumine culpam,
Clamabat media, se meruisse, via.
Talia cœlestes fieri præconia gaudent,
Ut, sua quid valeant numina, teste probent.
Sæpe levant pœnas, ereptaque lumina reddunt,
Quum bene peccati pœnituisse vident.
Pœnitet o! si quid miserorum creditur ulli,
Pœnitet, et facto torqueor ipse meo!

exil, je souffre encore plus de ma faute. Il est moins cruel de subir sa peine, que de l'avoir méritée.

Quand j'aurais la faveur des dieux, et c'est lui dont la divinité est le plus sensible à nos yeux, ma peine peut finir; mais mes remords sont éternels. La mort sans doute un jour viendra terminer mon exil; mais la mort ne peut faire que je n'aie pas été coupable. Est-il étonnant que mon âme, abattue, s'amollisse et se fonde, ainsi que l'eau qui coule de la neige?

Comme le bois carié d'un vaisseau est sourdement miné par les vers; comme les rochers sont creusés par l'onde salée des mers; comme la rouille raboteuse ronge le fer abandonné; comme un livre renfermé est déchiré par la dent de la teigne; ainsi mon cœur est dévoré par d'éternels soucis, dont il sera à jamais la proie. La vie me quittera plus tôt que mes remords; et mes souffrances ne finiront qu'après celui qui les endure. Si les dieux, dont nous dépendons tous, croient à mes paroles, peut-être leur paraîtrai-je digne de quelque soulagement; je serai transféré dans des lieux à l'abri de l'arc des Scythes. Demander davantage, ce serait de l'impudence.

Quumque sit exsilium, magis est mihi culpa dolori;
Estque pati pœnas, quam meruisse, minus.
Ut mihi Di faveant, quibus est manifestior ipse,
Pœna potest demi, culpa perennis erit.
Mors faciet certe, ne sim, quum venerit, exsul;
Ne non peccarim, mors quoque non faciet.
Nil igitur mirum, si mens mihi tabida facta
De nive manantis more liquescit aquæ.
Estur ut occulta vitiata teredine navis;
Æquorei scopulos ut cavat unda salis;
Roditur ut scabra positum rubigine ferrum;
Conditus ut tineæ carpitur ore liber;
Sic mea perpetuos curarum pectora morsus,
Fine quibus nullo conficiantur, habent.
Nec prius hi mentem stimuli, quam vita, relinquent;
Quique dolet, citius, quam dolor, ipse cadet.
Hoc mihi si Superi, quorum sumus omnia, credent,
Forsitan exigua dignus habebor ope;
Inque locum Scythico vacuum mutabor ab arcu:
Plus isto, duri, si precer, oris ero.

LETTRE DEUXIÈME

A MAXIME

—

ARGUMENT

Dans cette lettre, il cherche d'abord à se concilier, par des éloges, la bienveillance de Fabius; puis il attire son attention, en lui apprenant de quel sujet il va l'entretenir. Il veut déplorer et raconter ses malheurs sans nombre, les dangers qu'il court au milieu des ennemis, et la nature même du lieu qu'il habite. Telles sont ses souffrances, qu'il voudrait, par une métamorphose, prendre une forme nouvelle. Il termine en disant qu'il espère de la clémence de César un changement d'exil. Il prie Maxime de le demander, et de ne rien demander de plus.

Maxime, toi qui te montres digne d'un si grand nom, et qui ajoutes à l'éclat de ta naissance par la noblesse de ton âme, toi qui n'aurais jamais vu la lumière, si le jour où tombèrent trois cents Fabius n'eût épargné celui dont tu devais sortir, peut-être demanderas-tu d'où te vient cette lettre ; tu voudras savoir qui

EPISTOLA SECUNDA

MAXIMO

—

ARGUMENTUM

In hac epistola primo captat benevolentiam a Fabii persona, eum laudando. Deinde illum attentum reddit, quum docet ea, de quibus dicturus sit: hoc est, velle propria mala ingemiscere et exponere, quæ multa esse narrat, hostium scilicet periculum, faciem loci, dolorem ex his rebus maximum, adeo ut cupiat mutari in aliquam aliam formam. Colligit postremo, se clementiæ Cæsaris confidere, ut exsilii locum mutare liceat petitque a Maximo, ut id solum, nec aliud tentet.

Maxime, qui *tanti mensuram nominis imples*,
Et geminas animi nobilitate genus;
Qui nasci ut posses, quamvis cecidere trecenti,
Non omnes Fabios abstulit una dies;
Forsitan hæc a quo mittatur epistola quæras,
Quique loquar tecum, certior esse velis.

s'adresse à toi. Hélas ! que ferais-je ? je crains qu'à la vue de mon nom, le reste ne trouve en toi que rigueur et qu'aversion. Si l'on voyait ces vers, oserai-je bien avouer que je t'ai écrit et que j'ai pleuré sur mes malheurs? Qu'on les voie : oui, j'oserai avouer que je t'ai écrit pour t'apprendre quel est mon crime. J'en conviens, j'ai mérité un châtiment plus rigoureux, et pourtant on ne pourrait me traiter avec plus de rigueur.

Entouré d'ennemis, je vis au milieu des dangers, comme si, en perdant la patrie, j'avais aussi perdu la paix : pour que leurs blessures soient doublement mortelles, ils trempent tous leurs traits dans du fiel de vipère. C'est avec de telles armes que le cavalier court le long de nos remparts épouvantés, comme le loup qui rôde autour de l'enceinte d'une bergerie. Une fois qu'ils ont bandé la corde rapide de leur arc, elle reste toujours attachée, sans jamais être détendue. Nos maisons sont hérissées comme d'une palissade de flèches, et les solides verrous de nos portes nous mettent à peine à l'abri de leurs armes. Ajoute l'aspect de ces lieux, que n'égaie ni arbre ni verdure; où l'hiver succède sans cesse à l'hiver engourdi. C'est là que, luttant contre le froid,

Hei mihi ! quid faciam? vereor, ne nomine lecto
Durus, et aversa cætera mente legas.
Viderit hæc si quis; tibi me scripsisse fateri
Audebo, et propriis ingemuisse malis ?
Viderit; audebo tibi me scripsisse fateri,
Atque modum culpæ notificare meæ.
Qui, quum me pœna dignum graviore fuisse
Confitear, possum vix graviora pati.
Hostibus in mediis, interque pericula versor ;
Tanquam cum patria pax sit ademta mihi :
Qui, mortis sævo geminent ut vulnere causas,
Omnia vipereo spicula felle linunt :
His eques instructus perterrita mœnia lustrat,
More lupi clausas circueuntis oves,
At semel intentus nervo levis arcus equino,
Vincula semper habens irresoluta, manet.
Tecta rigent fixis veluti vallata sagittis,
Portaque vix firma submovet arma sera.
Adde loci faciem, nec fronde, nec arbore læti,
Et quod iners hyemi continuatur hyems.

contre les flèches et contre mon destin, je souffre depuis quatre hivers. Mes larmes ne tarissent que lorsque l'engourdissement en arrête le cours, et que mes sens sont plongés dans une léthargie semblable à la mort.

Heureuse Niobé! quoique témoin de tant de morts, elle a, changée en pierre, perdu le sentiment de la douleur! heureuses vous aussi dont les lèvres, redemandant un frère, se couvrirent de l'écorce nouvelle du peuplier! Et moi, il n'est pas d'arbre dont il me soit donné de prendre la forme; c'est en vain que je voudrais devenir rocher: Méduse viendrait s'offrir à mes regards, Méduse elle-même serait sans pouvoir.

Je vis pour sentir sans relâche l'amertume de la douleur; et le temps, en prolongeant ma peine, la rend plus cruelle. Ainsi, renaissant toujours, le foie immortel de Tityus ne périt jamais, afin de périr sans cesse. Mais peut-être, quand arrive le repos, le sommeil, ce remède commun des soucis, la nuit ne ramène-t-elle pas avec elle mes souffrances accoutumées? Des songes m'épouvantent en m'offrant l'image de mes maux réels, et mes sens veillent pour mon tourment. Je crois ou me dérober aux flèches

Hic me pugnantem cum frigore, cumque sagittis,
Cumque meo fato, quarta fatigat hyems.
Fine carent lacrymæ, nisi quum stupor obstitit illis,
Et similis morti pectora torpor habet.
Felicem Nioben, quamvis tot funera vidit,
Quæ posuit sensum, saxea facta, mali!
Vos quoque felices, quarum clamantia fratrem
Cortice velavit populus ora novo.
Ille ego sum, lignum qui non admittar in ullum:
Ille ego sum, frustra qui lapis esse velim.
Ipsa Medusa oculis veniat licet obvia nostris,
Amittat vires ipsa Medusa suas.
Vivimus, ut sensu nunquam careamus amaro;
Et gravior longa fit mea pœna mora.
Sic inconsumtum Tityi, semperque renascens,
Non perit, ut possit sæpe perire, jecur.
At, puto, quum requies, medicinaque publica curæ,
Somnus adest, solitis nox venit orba malis:
Somnia me terrent veros imitantia casus,
Et vigilant sensus in mea damna mei.

des Sarmates, ou tendre à des liens cruels mes mains captives; ou, quand je suis abusé par les visions d'un plus doux sommeil, je vois à Rome ma maison abandonnée; je m'entretiens tantôt avec vous, mes amis, que j'ai tant aimés, tantôt avec mon épouse chérie. Et quand j'ai goûté un bonheur imaginaire, fugitif, cette jouissance d'un moment rend plus cruels mes maux présents. Ainsi, que le jour éclaire cette tête malheureuse, ou que les coursiers de la nuit ramènent les frimas, mon âme, en proie à d'éternels soucis, se fond comme la cire nouvelle au contact du feu.

Souvent j'invoque la mort, et en même temps mes vœux la repoussent; je ne veux pas que mes cendres reposent sous la terre des Sarmates. Quand je songe à la clémence infinie d'Auguste, je pense qu'on pourrait accorder au naufragé des rives moins sauvages; mais, quand je vois combien le destin s'acharne après moi, je reste abattu, et mon faible espoir, cédant à la crainte, s'évanouit. Cependant je n'espère, je ne demande rien de plus que de changer d'exil, que de quitter ces lieux, dussé-je être mal encore. Pour peu que tu puisses me servir, voilà sans

Aut ego Sarmaticas videor vitare sagittas;
Aut dare captivas ad fera vincla manus,
Aut, ubi decipior melioris imagine somni,
Adspicio patriæ tecta relicta meæ;
Et modo vobiscum, quos sum veneratus, amici,
Et modo cum cara conjuge, multa loquor.
Sic, ubi percepta est brevis et non vera voluptas,
Pejor ab admonitu fit status iste boni.
Sive dies igitur caput hoc miserabile cernit,
Sive pruinosi noctis agunt equi;
Sic mea perpetuis liquefiunt pectora curis,
Ignibus admotis ut nova cera liquet.
Sæpe precor mortem; mortem quoque deprecor idem,
Nec mea Sarmaticum contegat ossa solum.
Quum subit, Augusti quæ sit clementia, credo
Mollia naufragiis litora posse dari.
Quum video, quam sint mea fata tenacia, frangor;
Spesque levis, magno victa timore, cadit.
Nec tamen ulterius quidquam sperove, precorve,
Quam male mutato posse carere loco.

doute ce que ton amitié peut implorer pour moi sans se rendre importune.

Toi la gloire de l'éloquence latine, Maxime, sois le bienveillant défenseur d'une cause difficile. Elle est mauvaise, je le sais ; mais elle deviendra bonne, si tu la plaides. Dis seulement quelques mots de pitié en faveur d'un malheureux exilé. Quoiqu'un dieu sache tout, César ignore ce que sont ces lieux, situés au bout du monde. Le fardeau de l'empire repose sur sa tête divine; de tels soins sont au-dessous de son âme céleste. Il n'a pas le loisir de chercher en quelle contrée Tomes est située, Tomes à peine connue du Gète, son voisin ; ce que font les Sauromates, les farouches Iazyges et la terre de la Tauride, chère à la déesse enlevée par Oreste, et ces autres nations qui, lorsque les froids ont enchaîné l'Ister, lancent leurs rapides coursiers sur le dos glacé du fleuve. La plupart de ces peuples ne songent pas à toi, superbe Rome ; ils ne redoutent pas les armes du soldat de l'Ausonie. Ce qui leur donne de l'audace, ce sont leurs arcs, leurs carquois toujours pleins, et leurs chevaux accoutumés aux courses les plus longues ; c'est qu'ils ont appris à supporter long-

Aut hoc, aut nihil est, pro me tentare modeste
Gratia quod salvo vestra pudore queat.
Suscipe, Romanæ facundia, Maxime, linguæ,
Difficilis causæ mite patrocinium.
Est mala, confiteor ; sed te bona fiet agente :
Lenia pro misera fac modo verba fuga.
Nescit enim Cæsar, quamvis Deus omnia norit,
Ultimus hic qua sit conditione locus :
Magna tenent illud rerum molimina numen ;
Hæc est cœlesti pectore cura minor.
Nec vacat, in qua sint positi regione Tomitæ,
Quærere, finitimo vix loca nota Getæ ;
Aut quid Sauromatæ faciant, quid Iazyges acres,
Cultaque Oresteæ Taurica terra Deæ ;
Quæque aliæ gentes, ubi frigore constitit Ister,
Dura meant celeri terga per amnis equo.
Maxima pars hominum nec te, pulcherrima, curant,
Roma, nec Ausonii militis arma timent.
Dant animos arcus illis plenæque pharetræ,
Quamque libet longis cursibus aptus equus :

temps la faim et la soif; c'est que l'ennemi qui voudrait les poursuivre ne rencontrerait aucune source.

La colère d'un dieu clément ne m'aurait pas envoyé sur cette terre, s'il l'avait bien connue. Son plaisir n'est pas que moi, qu'aucun Romain, que moi surtout, à qui il a lui-même accordé la vie, je sois opprimé par l'ennemi. D'un signe il pouvait me faire périr, il ne l'a pas voulu. Est-il besoin d'un Gète pour me perdre? mais il n'a rien trouvé dans ma conduite qui méritât la mort. Il ne pouvait être moins rigoureux qu'il ne l'a été : alors même, tout ce qu'il a fait, je l'ai contraint de le faire ; et peut-être sa colère fut-elle plus indulgente que je ne le méritais. Fassent donc les dieux, et lui-même est le plus clément de tous, que la terre bienfaisante ne produise jamais rien de plus grand que César, que le fardeau de l'État repose longtemps sur lui, et qu'il passe après lui aux mains de ses descendants!

Mais toi, devant ce juge dont j'ai déjà moi-même éprouvé la douceur, élève la voix en faveur de mes larmes. Demande, non que je sois bien, mais mal et plus en sûreté; que, dans mon exil, je sois à l'abri d'un ennemi barbare; que cette vie, que

Quodque sitim didicere diu tolerare famemque ;
Quodque sequens nullas hostis habebit aquas.
Ira Dei mitis non me *misisset in istam*,
Si satis hæc illi nota fuisset, humum.
Nec me, nec quemquam Romanum gaudet ab hoste,
Meque minus, vitam cui dedit ipse, premi.
Noluit, ut poterat, minimo me perdere nutu.
Nil opus est ullis in mea fata Getis.
Sed neque, cur morerer, quidquam mihi comperit actum;
Nec minus infestus, quam fuit, esse potest.
Tum quoque nil fecit, nisi quod facere ipse coegi,
Pæne etiam merito parcior ira meo.
Dì faciant igitur, quorum mitissimus ipse est,
Alma nihil majus Cæsare *terra ferat*.
Utque diu sub eo sit publica sarcina rerum,
Perque manus hujus tradita gentis eat.
At tu tam placido, quam nos quoque sensimus illum,
Judice pro lacrymis ora resolve meis.
Non petito, ut bene sit, sed uti male tutius; utque
Exsilium sævo distet ab hoste meum;

m'ont accordée des dieux propices, ne me soit pas ravie par l'épée d'un Gète hideux; qu'enfin, après ma mort, mes restes reposent dans une contrée plus paisible, et ne soient pas pressés par la terre de Scythie; que mes cendres, mal inhumées, comme doivent l'être celles d'un proscrit, ne soient pas foulées aux pieds des chevaux de Thrace; et, si, après le trépas, il reste quelque sentiment, que l'ombre d'un Sarmate ne vienne pas effrayer mes mânes.

Voilà ce qui, dans ta bouche, pourrait toucher le cœur de César, si d'abord, Maxime, tu en étais touché toi-même. Que ta voix, je t'en conjure, apaise Auguste en ma faveur, cette voix qui si souvent a secouru les accusés tremblants; que la douceur accoutumée de tes paroles éloquentes fléchisse l'âme de ce héros, égal aux dieux. Ce n'est pas Théromédon que tu as à implorer, ni le cruel Atrée, ni le monstre qui donnait des hommes pour pâture à ses chevaux; c'est un prince lent à punir, prompt à récompenser; qui souffre, quand il est forcé d'être rigoureux; qui n'a jamais été vainqueur que pour pouvoir épargner les vaincus, et qui ferma pour toujours les portes de la guerre civile;

Quamque dedere mihi præsentia numina vitam,
Non adimat stricto squallidus ense Getes.
Denique, si moriar, subeant pacatius arvum
Ossa, nec a Scythica nostra premantur humo;
Nec male compositos, ut scilicet exsule dignum,
Bistonii cineres ungula pulset equi;
Et ne, si superest aliquid post funera sensus,
Terreat hic manes Sarmatis umbra meos.
Cæsaris hæc animum poterant audita movere,
Maxime; movissent si tamen ante tuum.
Vox, precor, Augustas pro me tua molliat aures,
Auxilio trepidis quæ solet esse reis:
Adsuetaque tibi doctæ dulcedine linguæ
Æquandi Superis pectora flecte viri.
Non tibi Theromedon, crudusve rogabitur Atreus,
Quique suis homines pabula fecit equis;
Sed piger ad pœnas princeps, ad præmia velox
Quique dolet, quoties cogitur esse ferox:
Qui vicit semper, victis ut parcere posset,
Clausit et æterna civica bella sera;

qui retient dans le devoir plutôt par la crainte du châtiment que par le châtiment même, et dont le bras ne lance qu'à regret, que rarement, la foudre. Toi donc, chargé de plaider ma cause devant un prince si indulgent, demande que le lieu de mon exil soit plus près de ma patrie.

Celui qui t'implore, ta table le voyait, les jours de fête, au nombre de tes convives; c'est lui qui célébra ton hymen devant les torches nuptiales, qui chanta des vers dignes d'une couche fortunée : c'est lui, je m'en souviens, dont tu aimais à louer les ouvrages, j'en excepte ceux qui ont perdu leur auteur; c'est à lui que tu lisais quelquefois les tiens, qu'il admirait; c'est lui à qui fut donnée une épouse de ta famille. Marcia l'estime, elle l'a toujours aimée dès son âge le plus tendre, et la compte au nombre de ses compagnes. Elle eut aussi une place parmi celles de la tante de César. Une femme qui jouit de leur estime est vraiment une femme vertueuse. Claudia elle-même, qui valait mieux que sa renommée, avec de semblables témoignages, n'aurait pas eu besoin du secours des dieux. Et moi aussi, j'avais toujours vécu pur et sans tache ; il ne faut oublier que les dernières années de

Multa metu pœnæ, pœna qui pauca coercet,
Et jacit invita fulmina rara manu.
Ergo, tam placidas orator missus ad aures,
Ut proprior patriæ sit fuga nostra, roga.
Ille ego sum, qui te colui; quem festa soleba
Inter convivas mensa videre tuos;
Ille ego, qui dixi vestros Hymenæon ad ignes,
Et cecini fausto carmina digna toro;
Cujus te solitum memini laudare libellos,
Exceptis, domino qui nocuere suo;
Cui tuo nonnunquam miranti scripta legebas
Ille ego, de vestra cui data nupta domo
Hanc probat, et primo dilectam semper ab ævo
Est inter comites Marcia censa suas;
Nuque suis habuit matertera Cæsaris ante;
Quarum judicio si qua probata, proba est.
Ipsa sua melior fama, laudantibus istis,
Claudia divina non eguisset ope.
Nos quoque præteritos sine labe peregimus annos:
Proxima pars vitæ transilienda meæ.

ma vie. Mais ne parlons pas de moi ; le soin de mon épouse vous regarde; vous ne pouvez la renier sans manquer à l'honneur. Elle a recours à vous ; elle embrasse vos autels : on s'adresse avec raison aux dieux que l'on révère. Elle vous demande, en pleurant, d'apaiser César par vos prières, pour que les cendres de son époux reposent plus près d'elle.

LETTRE TROISIÈME

A RUFIN

—

ARGUMENT

Les lettres de Rufin ont charmé ses douleurs et lui ont rendu l'espérance ; mais ses paroles, malgré toute leur éloquence, n'ont pas eu le pouvoir de le guérir. Il en indique la cause. On ne peut lui citer pour modèles les anciens héros, qui ont supporté courageusement les chagrins de l'exil ; ils n'étaient pas relégués aussi loin de leur patrie. Il avoue enfin que, s'il pouvait être guéri, il le serait par les conseils et la lettre de son ami, qu'il a reçus avec le plus grand plaisir.

Rufin, c'est Ovide, ton ami, qui t'adresse cette lettre, si toutefois un malheureux peut être l'ami de quelqu'un. Les consola-

Sed de me ut sileam, conjux mea sarcina vestra est ;
Non potes hanc salva dissimulare fide.
Confugit hæc ad vos ; vestras amplectitur aras :
Jure venit cultos ad sibi quisque Deos.
Flensque rogat, precibus lenito Cæsare vestris,
Busta sui fiant ut propiora viri.

EPISTOLA TERTIA

RUFINO

—

ARGUMENTUM

Ex Rufini litteris magnam se cepisse voluptatem et spem, fatetur poeta ; nec tamen eas quamvis eloquentes, tantam vim habuisse docet, ut dolorem potuerint amovere ; causamque adsignat. Tum refellit eorum exempla, quos ipse dixerat forti animo tulisse exsilium, ea ratione quod illi tam longe a patria non exsulassent. Fatetur tamen postremo, si posset ejus animus leniri, ipsius præcepta et litteras elegantissimas id facturas fuisse : quas loco magni muneris se accepisse dicit.

Hanc tibi Naso tuus mittit, Rufine, salutem,
Qui miser est, ulli si suus esse potest.

tions que tu as données naguère à mon âme découragée, en adoucissant ma douleur, m'ont rendu l'espérance. De même que le héros, fils de Péan, sentit sa blessure soulagée par les secours salutaires de l'habile Machaon, ainsi, l'âme abattue, et frappé d'une blessure cruelle, je me suis senti fortifié par tes conseils. Déjà, près de succomber, tes paroles m'ont rendu à la vie, comme un vin pur rend au pouls son mouvement. Cependant, quelque puissante que ton éloquence se soit montrée, tes discours n'ont pas guéri mon cœur. C'est en vain que tu alléges le poids de ma douleur; c'est en vain que tu épuises l'abime de mes soucis, tu ne saurais en diminuer le nombre. Peut-être, avec le temps, la cicatrice se fermera ; mais une blessure récente s'irrite sous la main qui l'approche. Il n'est pas toujours au pouvoir du médecin de rétablir le malade ; le mal est quelquefois plus fort que l'art et que la science. Tu vois comme le sang qui s'épanche d'un poumon délicat, conduit par une voie sûre aux eaux du Styx. Le dieu d'Épidaure lui-même apporterait ses plantes sacrées; il ne pourrait, par aucun remède, guérir les blessures du cœur. La

Reddita confusæ nuper solatia menti
Auxilium nostris spemque tulere malis.
Utque Machaoniis Pæantius artibus heros
Lenito medicam vulnere sensit opem ;
Sic ego mente jacens, et acerbo saucius ictu,
Admonitu cœpi fortior esse tuo;
Et jam deficiens, sic ad tua verba revixi,
Ut solet infuso vena redire mero.
Non tamen exhibuit tantas facundia vires,
Ut mea sint dictis pectora sana tuis.
Ut multum nostræ demas de gurgite curæ,
Non minus exhausto, quod superabit, erit,
Tempore ducetur longo fortasse cicatrix :
Horrent admotas vulnera cruda manus.
Non est in medico semper, relevetur ut æger :
Interdum docta plus valet arte malum.
Cernis, ut e molli sanguis pulmone remissus
Ad Stygias certo limite ducat aquas.
Adferat ipse licet sacras Epidaurius herbas,
Sanabit nulla vulnera cordis ope.

médecine est impuissante contre les atteintes de la goutte; elle échoue contre la maladie qui redoute l'eau. Quelquefois aussi le chagrin résiste à tous les efforts de l'art, ou, s'il peut être soulagé, ce n'est que par le temps.

Quand tes préceptes ont fortifié mon âme abattue; quand je me suis armé du courage que tu me communiques, l'amour de la patrie, plus fort que toutes les raisons, vient défaire la trame que tes conseils ont ourdie. Que ce soit piété, que ce soit faiblesse, je l'avoue, dans mon malheur, mon âme s'attendrit facilement. On ne doute pas de la sagesse du roi d'Ithaque, et cependant il désire revoir la fumée des foyers de sa patrie. La terre natale a je ne sais quels charmes qui nous enchaînent et ne nous permettent pas d'en perdre le souvenir. Quoi de plus beau que Rome? quoi de plus affreux que les rivages des Scythes? et pourtant le Barbare fuit Rome pour accourir ici. Quelque bien que soit dans sa cage la fille de Pandion captive, elle aspire à revoir ses forêts. Les taureaux retournent dans leurs pâturages accoutumés; les lions, tout sauvages qu'ils sont, retournent dans

Tollere nodosam nescit medicina podagram,
Nec formidatis auxiliatur aquis.
Cura quoque interdum nulla medicabilis arte;
Aut, ut sit, longa est extenuanda mora.
Quum bene firmarunt animum præcepta jacentem
Sumtaque sunt nobis pectoris arma tui,
Rursus amor patriæ, ratione valentior omni,
Quod tua texuerunt scripta, retexit opus.
Sive pium vis hoc, sive hoc muliebre vocari,
Confiteor misero molle cor esse mihi.
Non dubia est Ithaci prudentia; sed tamen optat
Fumum de patriis posse videre focis.
Nescio qua natale solum dulcedine captos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.
Quid melius Roma? Scythico quid litore pejus?
Huc tamen ex illa barbarus Urbe fugit.
Quum bene sit clausæ cavea Pandione natæ,
Nititur in silvas illa redire suas.
Adsuetos tauri saltus, adsueta leones,
Nec feritas illos impedit, antra petunt.

leurs repaires. Et toi, par tes consolations, tu espères bannir de mon cœur les tourments de l'exil ! Faites donc que vous-mêmes, mes amis, vous soyez moins aimables, afin que ma privation devienne moins cruelle.

Mais peut-être, exilé du sol qui m'a donné le jour, ai-je obtenu du sort un séjour humain : à l'extrémité du monde, je languis, abandonné sur des bords où le sol est caché sous des neiges éternelles. Ici la terre ne produit ni fruit, ni doux raisin ; aucun saule ne verdit sur la rive, aucun chêne sur les montagnes. La mer ne mérite pas plus d'éloges que la terre : toujours privés du soleil, les flots sont soulevés sans relâche par la fureur des vents. De quelque côté que vous tourniez vos regards, s'étendent des champs, que personne ne cultive, et de vastes plaines, que personne ne réclame. Près de nous est l'ennemi, également à craindre, sur toutes nos frontières ; et ce voisinage redoutable nous épouvante de tous côtés. D'une part, on est exposé aux piques des Bistons ; de l'autre, aux traits lancés par la main des Sarmates.

Viens maintenant me citer les exemples des anciens héros qui, d'une âme courageuse, ont supporté le malheur. Admire la

Tu tamen, exsilii morsus e pectore nostro
Fomentis speras cedere posse tuis.
Effice, vos ipsi ne tam mihi sitis amandi,
Talibus ut levius sit caruisse malum.
At, puto, qua fueram genitus, tellure carenti.
In tamen humano contigit esse loco.
Orbis in extremi jaceo desertus arenis,
Fert ubi perpetuas obruta terra nives :
Non ager hic pomum, non dulces educat uvas ;
Non salices ripa, robora monte virent.
Neve fretum terra laudes magis ; æquora semper
Ventorum rabie, solibus orba, tument.
Quocumque adspicias, campi cultore carentes,
Vastaque, quæ nemo vindicet, arva jacent.
Hostis adest, dextra lævaque a parte timendus;
Vicinoque metu terret utrumque latus.
Altera Bistonias pars est sensura sarissas,
Altera Sarmatica spicula missa manu.
I nunc, et veterum no[illegible] exempla virorum,
Qui forti casum mente tulere, refer :

noble constance du magnanime Rutilius, qui ne profita pas de la permission de rentrer dans sa patrie ; Smyrne fut sa retraite, et non le Pont, ni une terre ennemie ; Smyrne, préférable peut-être à tout autre séjour. Le cynique de Sinope ne s'affligea pas d'être loin de sa patrie ; car c'est toi, terre de l'Attique, qu'il choisit pour sa retraite. Le fils de Nioclès, dont les armes écrasèrent les armes persanes, passa son premier exil dans la ville d'Argos. Aristide, banni de sa patrie, se retira à Lacédémone ; et l'on ne savait laquelle de ces deux villes l'emportait sur l'autre. Patrocle, après un meurtre commis dans son enfance, quitta Oponte, et, sur la terre de Thessalie, devint l'hôte d'Achille. Exilé de l'Hémonie, c'est près des ondes de Pirène que se retira le héros qui conduisit le vaisseau sacré sur les mers de la Colchide. Le fils d'Agénor, Cadmus, abandonna les remparts de Sidon pour bâtir une ville dans un séjour plus heureux. Tydée, banni de Calydon, se réfugia près d'Adraste ; et ce fut une terre chérie de Vénus qui reçut Teucer.

Pourquoi parlerais-je des anciens Romains ? Alors Tibur était, pour les bannis, la terre la plus reculée. Je les nommerais tous,

Et grave magnanimi robur mirare Rutili,
Non usi reditus conditione dati.
Smyrna virum tenuit, non Pontus et hostica tellus
Pœne minus nullo Smyrna petenda loco.
Non doluit patria Cynicus procul esse Sinopeus ;
Legit enim sedes, Attica terra, tuas :
Arma Neoclides qui Persica contudit armis,
Argolica primam sensit in urbe fugam :
Pulsus Aristides patria Lacedæmona fugit ;
Inter quas dubium, quæ prior esset, erat :
Cæde puer facta Patroclus Opunta reliquit,
Thessaliamque adiit, hospes Achillis, humum :
Exsul ab Hæmonia Pirenida cessit ad undam,
Quo duce trabs Colchas sacra cucurrit aquas :
Liquit Agenorides Sidonia mœnia Cadmus,
Poneret ut muros in meliore loco :
Venit ad Adrastum Tydeus, Calydone fugatus ;
Et Teucram Veneri grata recepit humus.
Quid referam veteres Romanæ gentis, apud quos
Exsulibus tellus ultima Tibur erat ?

aucun, dans aucun temps, ne fut envoyé si loin de sa patrie, ni dans un lieu plus horrible.

Que ta sagesse pardonne donc à ma douleur, si tes paroles produisent si peu d'effet. Je ne le nie pas cependant, si mes blessures pouvaient se fermer, tes leçons les fermeraient. Mais je crains que tu ne travailles en vain à me sauver, et que, malade désespéré, je ne retire de tes secours aucun soulagement. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je sois plus habile que toi ; mais mon médecin ne me connaît pas aussi bien que moi-même. Toutefois j'ai reçu comme un grand bienfait ce témoignage de ta bienveillance.

Persequar ut cunctos, nulli datus omnibus avis
Tam procul a patria est, horridiorve locus.
Quo magis ignoscat sapientia vestra dolenti,
Qui facit ex dictis non ita multa tuis.
Nec tamen inficior, si possint nostra coire
Vulnera, præceptis posse coire tuis.
Sed vereor, ne me frustra servare labores;
Neu juver admota perditus æger ope.
Nec loquor hæc, quia sit major prudentia nobis;
Sed sim, quam medico, notior ipse mihi.
Ut tamen hoc ita sit, munus tua grande voluntas
Ad me pervenit, consoliturque boni.

LETTRE QUATRIÈME

A SA FEMME

—

ARGUMENT

Le poëte écrit à sa femme qu'il dépérit et que ses cheveux blanchissent. Deux causes ont produit ce changement : la vieillesse, et la douleur qui le tourmente sans relâche Il se compare ensuite à Jason, qui lui-même a visité la contrée où Ovide est exilé. Il a plus à souffrir que Jason n'a souffert dans ses travaux et ses voyages. Enfin, il désire qu'il lui soit permis de revenir dans sa patrie, de jouir des embrassements et des entretiens d'une épouse chérie, et de sacrifier aux Césars.

Déja au déclin de l'âge, ma tête commence à se couvrir de cheveux blancs ; déjà les rides de la vieillesse sillonnent mon visage ; déjà ma vigueur et mes forces languissent dans mon corps épuisé. Les jeux qui plurent à ma jeunesse ne me plaisent plus Si tu me voyais tout à coup, tu ne pourrais me reconnaître, tant m'ont été funestes les ravages du temps.

EPISTOLA QUARTA

UXORI

—

ARGUMENTUM

Ad uxorem scribens poeta, canum se et languidum factum esse designat ; hujusque rei causas duas esse colligit : senectutem scilicet, et dolorem, quo adsidue conficitur : deinde facta collatione Jasonis, qui in ea loca pervenit, ubi ipse exsulat, docet suum malum majus fuisse illius opere et peregrinatione. Prostremo optat, ut possit in patriam redire, fruique dulcissimæ conjugis amplexu et colloquio, Cæsaribusque sacrificare.

Jam mihi deterior canis adspergitur ætas,
Jamque meos vultus ruga senilis arat ;
Jam vigor, et quasso languent in corpore vires ;
Nec, juveni lusus qui placuere, placent ;
Nec, si me subito videas, agnoscere possis :
Ætatis facta est tanta ruina meæ !

Je l'avoue, c'est l'effet des années; mais une autre cause encore, ce sont les chagrins de l'âme et une souffrance continuelle. Car, si l'on comptait mes années par les maux que j'ai soufferts, crois-moi, je serais plus vieux que Nestor de Pylos. Tu vois comme, dans les terres difficiles, la fatigue brise le corps robuste des bœufs; et pourtant quoi de plus fort que le bœuf? La terre qu'on ne laisse jamais oisive, jamais en jachère, s'épuise, fatiguée de produire sans cesse. Il périra le coursier qui, sans relâche, sans intervalle, prendra toujours part aux combats du cirque. Quelque solide que soit un vaisseau, il périra, s'il n'est jamais à sec, s'il est toujours mouillé par les flots. Et moi aussi, une suite infinie de maux m'affaiblit et me vieillit avant le temps. Le repos nourrit le corps, c'est aussi l'aliment de l'âme; mais une fatigue immodérée les consume l'un et l'autre.

Vois combien le fils d'Éson, pour être venu dans ces contrées, s'est rendu célèbre dans la postérité la plus reculée. Mais ses travaux, on l'avouera, furent plus légers et plus faciles, si toutefois le grand nom du héros n'étouffe pas la vérité. Il partit

Confiteor facere hæc annos; sed et altera causa est,
Anxietas animi, continuusque labor.
Nam mea per longos si quis mala digerat annos
Crede mihi, Pylio Nestore major ero.
Cernis, ut in duris, et quid bove firmius? arvis
Fortia taurorum corpora frangat opus.
Quæ nunquam vacuo solita est cessare novali,
Fructibus adsidnis lassa senescit humus.
Occidet, ad Circi si quis certamina semper
Non intermissis cursibus ibit equus.
Firma sit illa licet, solvetur in æquore navis,
Quæ nunquam liquidis sicca carebit aquis.
Me quoque debilitat series immensa malorum,
Ante meum tempus cogit et esse senem.
Otia corpus alunt; animus quoque pascitur illi
Immodicus contra carpit utrumque labor.
Aspice, in has partes quod venerit Æsone natus,
Quam laudem a sera posteritate ferat.
At labor illius nostro leviorque minorque,
Si modo non verum nomina magna premunt.

pour le Pont, envoyé par Pélias, qu'on redoutait à peine aux frontières de la Thessalie ; et ce qui m'a été funeste, à moi, c'est la colère de César, que, du soleil levant au soleil couchant, les deux mondes redoutent. L'Hémonie est plus voisine que Rome des rivages maudits du Pont, et la route qu'il parcourut est plus courte que la mienne. Il eut pour compagnons les princes de la terre achéenne, et je fus abandonné de tous, à mon départ pour l'exil. J'ai sillonné la vaste mer sur un bois fragile ; et le fils d'Éson était porté sur un vaisseau solide. Je n'avais pas Typhis pour pilote ; le fils d'Agénor ne m'enseigna pas quelles routes il fallait suivre ou éviter. Il était sous la protection de Pallas et de l'auguste Junon, et aucune divinité n'a défendu ma tête. Il fut secondé par une passion mystérieuse, par ces intrigues que je voudrais n'avoir jamais enseignées à l'amour. Il revint dans sa patrie ; moi, je mourrai sur cette terre, si la redoutable colère d'un dieu que j'offensai demeure implacable.

Ainsi, ô la plus fidèle des épouses, mon fardeau est plus lourd à porter que celui du fils d'Éson. Et toi aussi, que je laissai jeune à

Ille est in Pontum, Pelia mittente, profectus,
Qui vix Thessaliæ fine timendus erat ;
Cæsaris ira mihi nocuit, quem Solis ab ortu
Solis ad occasus utraque terra tremit.
Junctior Hæmonia est Ponto, quam Roma sinistro
Et brevius, quam nos, ille peregit iter.
Ille habuit comites, primos telluris Achivæ;
At nostram cuncti destituere fugam;
Nos fragili vastum ligno sulcavimus æquor :
Quæ tulit Æsoniden, firma carina fuit;
Nec Typhis mihi rector erat ; nec Agenore natus
Quas sequerer, docuit, quas fugeremque, vias
Illum tutata est cum Pallade regia Juno :
Defendere meum numina nulla caput ;
Illum furtivæ juvere cupidinis artes,
Quas a me vellem non didicisset Amor.
Ille domum rediit ; nos his moriemur in arvis.
Perstiterit læsi si gravis ira Dei.
Durius est igitur nostrum, fidissima conjux,
Illo, quod subiit Æsonis natus, onus.

mon départ de Rome, sans doute mes malheurs t'ont vieillie. Oh ! tassent les dieux que je puisse te voir telle que tu es, et sur tes joues changées déposer de tendres baisers, et dans mes bras presser ce corps amaigri et dire : « C'est moi, c'est le souci qui l'a rendu si délicat, » et, mêlant mes larmes aux tiennes, te raconter mes souffrances, et jouir d'un entretien que je n'espérais plus, et offrir d'une main reconnaissante aux Césars, à une épouse digne de César, à ces dieux véritables, un encens mérité !

Puisse la mère de Memnon, de sa bouche de rose, appeler bientôt ce jour, qui verra s'apaiser la colère du prince !

Te quoque, quam juvenem discedens urbe reliqui,
Credibile est nostris insenuisse malis.
O ego, Di faciant, talem te cernere possim,
Caraque mutatis oscula ferre genis;
Amplectique meis corpus non pingue lacertis
Et, gracile hoc fecit, dicere, cura mei,
Et narrare meos flenti flens ipse labores,
Sperato nunquam colloquioque frui;
Turaque Cæsaribus cum conjuge Cæsare digna
Dis veris, memori debita ferre manu !
Memnonis hanc utinam, lenito principe, mate
Quam primum roseo provocet ore diem !

LETTRE CINQUIÈME

A MAXIME

—

ARGUMENT

Le poëte avertit Maxime de ne pas s'étonner si les vers de son ami sont moins corrects, moins polis qu'autrefois : accablé par tant de maux, affaibli par l'inaction, son génie ne peut plus s'animer de cet enthousiasme qu'il sentait jadis. Il lui apprend ensuite pour quel motif il écrit encore, quoique ses vers lui aient été si funestes. Enfin, il lui fait connaître pourquoi il ne cherche pas à corriger, à polir ses vers.

Cet Ovide, qui jadis n'était pas le dernier parmi tes amis, te prie, Maxime, de lire ces mots ; n'y cherche plus les traces de mon génie, tu semblerais ignorer mon exil. Tu vois comme l'inaction flétrit un corps oisif, comme la corruption gagne une eau sans mouvement. Et moi aussi, si j'eus quelque habitude de composer des vers, elle se perd et s'affaiblit par une longue dé-

EPISTOLA QUINTA

MAXIMO

—

ARGUMENTUM

Ad Maximum scribens poeta, illum admonet, ne miretur, si carmen minus elegans et incultum offenderit ; siquidem tot malis et situ ingenium oppressum, non possit eo calore insurgere, quo prius : deinde docet, cur, quamvis sibi carmina nocuerint, tamen adhuc scribat. Postremo consilium exponit, cur non conetur facere optimum carmen, et illud polire.

Ille tuos quondam non ultimus inter amicos,
Ut sua verba legas, Maxime, Naso rogat ;
In quibus ingenium desiste requirere nostrum
Nescius exsilii ne videare mei.
Cernis, ut ignavum corrumpant otia corpus;
Ut capiant vitium, ni moveantur, aquæ.
Et mihi, si quis erat, ducendi carminis usus
Deficit, estque minor factus inerte situ.

suétude ; et même ces mots que tu lis, crois-moi, Maxime, ma main les trace à regret, et je puis à peine l'y contraindre. Il m'est impossible d'assujettir mon esprit à de semblables soins ; et la muse que j'invoque ne vient pas chez les Gètes cruels. Tu le vois cependant, je lutte pour composer des vers ; mais je les fais aussi durs que mon destin. Quand je les relis, j'ai honte de les avoir écrits ; et quoique j'en sois l'auteur, j'y vois bien des choses dignes d'être effacées ; et, pourtant, je ne corrige pas ; c'est un travail plus fatigant que celui d'écrire, et mon esprit malade ne supporte rien de pénible.

Commencerai-je en effet à me servir d'une lime plus mordante, à soumettre chaque mot à un examen sévère ? La fortune sans doute me tourmente trop peu ; faut-il que le Nil se joigne à l'Hèbre, et que l'Athos donne aux Alpes ses forêts? Il faut épargner un cœur atteint d'une blessure cruelle. Les bœufs dérobent au fardeau leur cou usé par la fatigue.

Mais peut-être un juste profit me dédommage-t-il de mon travail ? peut-être le champ rend-il la semence avec usure ? Rappelle-toi tous mes ouvrages ; jusqu'à ce jour, aucun ne m'a servi, et plût aux dieux qu'aucun ne m'eût été funeste ! Pourquoi donc

Hæc quoque, quæ legitis, si quid mihi, Maxime, credis,
Scribimus invita, vixque coacta, manu.
Non libet in tales animum contendere curas,
Nec venit ad duros Musa vocata Getas.
Ut tamen ipse vides, lector deducere versum ;
Sed non fit fato mollior ille meo.
Quum relego, scripsisse pudet ; quia plurima cerno,
Me quoque qui feci judice, digna lini.
Nec tamen emendo ? labor hic quam scribere major
Mensque pati durum sustinet ægra nihil.
Scilicet incipiam lima mordacius uti,
Et sub judicium singula verba vocem?
Torquet enim fortuna parum, nisi Nilus in Hebrum
Confluat ? et frondes Alpibus addat Athos?
Parcendum est animo miserabile vulnus habenti.
Subducunt oneri colla perusta boves.
At, puto, fructus adest, justissima causa laborum,
Et sata cum multo fœnore reddit ager.
Tempus ad hoc nobis, repetas licet omnia, nullum
Profuit, atque utinam non nocuisset ! opus.

écrire? tu t'en étonnes : je m'en étonne moi-même, et souvent je me demande : « Que m'en reviendra-t-il? » Le peuple n'a-t-il pas raison de refuser le bon sens aux poëtes? ne suis-je pas moi-même la preuve la plus sûre de cette opinion, moi qui, trompé si souvent par un champ stérile, persiste à jeter la semence dans cette terre ruineuse? C'est que chacun se passionne pour ses propres études : on aime à consacrer son temps à un art qu'on a toujours cultivé. Un gladiateur blessé jure de ne plus combattre, et bientôt, oubliant une ancienne blessure, il reprend les armes. Le naufragé dit qu'il n'aura plus rien de commun avec les eaux de la mer, et bientôt il agite la rame dans les ondes où naguère il a nagé. Ainsi, je blâme constamment mon inutile étude, et je reviens aux divinités que je voudrais n'avoir pas cultivées. Que ferais-je de mieux? Je ne puis languir dans un indolent repos. L'oisiveté est pour moi semblable à la mort. Mon plaisir n'est pas de rester jusqu'au jour appesanti par de copieuses libations. Les chances incertaines du jeu n'ont aucun charme pour moi. Quand j'ai donné au sommeil le temps que le corps réclame, de quelle manière employer les longues heures du jour? irai-je, oubliant

Cur igitur scribam? miraris : miror et ipse ;
Et mecum quæro sæpe : « Quid inde feram. »
An populus vere sanos negat esse poetas,
Sumque fides hujus maxima vocis ego?
Qui, sterili toties quum sim deceptus ab arvo,
Damnosa persto condere semen humo.
Scilicet est cupidus studiorum quisque suorum;
Tempus et adsueta ponere in arte juvat.
Saucius ejurat pugnam gladiator; at idem,
Immemor antiqui vulneris, arma capit :
Nil sibi cum pelagi dicit fore naufragus undis :
Mox dicit remos, quas modo navit, aqua.
Sic ego constanter studium non utile carpo,
Et repeto, nollem quas coluisse, Deas.
Quid potius faciam? non sum, qui segnia ducam
Otia : mors nobis tempus habetur iners.
Nec juvat in lucem nimio marcescere vino;
Nec tenet incertas alea blanda manus.
Quum dedimus somno, quas corpus postulat, horas,
Quo ponam vigilans tempora longa modo?

les usages de la patrie, apprendre à bander l'arc des Sarmates ? me laisserai-je entraîner par les exercices de ce pays ? mes forces même ne me permettent pas de me livrer à ces goûts. Mon âme a plus de vigueur que mon corps débile.

Cherche bien ce que je puis faire : rien de plus utile pour moi que ces occupations qui n'ont aucune utilité. J'y gagne l'oubli de mon malheur : c'est assez que ma terre me rende cette moisson. Pour vous, que la gloire vous aiguillonne ; donnez vos veilles aux chœurs des Piérides, pour qu'on applaudisse la lecture de vos vers. Moi, je me contente d'écrire ce qui me vient sans effort. Un travail trop soutenu est pour moi sans motif. Pourquoi polirais-je mes vers avec un soin inquiet ? craindrai-je qu'ils ne plaisent pas aux Gètes? peut-être y a-t-il de la présomption ; mais je me vante que le Danube n'a pas de plus grand génie que moi. Dans ces champs où il me faut vivre, c'est assez si j'obtiens d'être poëte au milieu des Gètes inhumains. A quoi me servirait d'étendre ma renommée dans un autre monde ? Que ce lieu, où le sort m'a fixé, soit Rome pour moi ; ma muse malheureuse se contente de

Moris an oblitus patrii, contendere discam
Sarmaticos arcus, et trahar arte loci ?
Hoc quoque me studium prohibent adsumere vires,
Mensque magis gracili corpore nostra valet.
Quum bene quæsieris, quid agam, magis utile nil est
Artibus his, quæ nil utilitatis habent.
Consequor ex illis casus oblivia nostri ;
Hanc, satis est, messem si mea reddit humus
Gloria vos acuat ; vos, ut recitata probentur
Carmina, Pieriis invigilate choris.
Quod venit ex facili, satis est componere nobis ;
Et nimis intenti causa laboris abest.
Cur ego sollicita poliam mea carmina cura?
An verear, ne non adprobet illa Getes?
Forsitan audacter faciam, sed glorior Istrum
Ingenio nullum majus habere meo.
Hoc, ubi vivendum, satis est, si consequor arvo,
Inter inhumanos esse poeta Getas.
Quod mihi diversum fama contendere in orbem
Quem fortuna dedit, Roma sit ille locus.

ce théâtre. Ainsi je l'ai mérité, ainsi l'ont voulu des dieux puissants. Je ne pense pas que, de ces bords, mes livres parviennent jusqu'aux lieux où Borée n'arrive que d'une aile fatiguée. Le ciel entier nous sépare ; et l'Ourse, si éloignée de la ville de Quirinus, voit de près les Gètes barbares. A travers tant de terres, tant de mers, je puis à peine croire que les preuves de mon travail aient trouvé un passage. Suppose qu'on les lise, et, ce qui serait étonnant, suppose qu'ils plaisent : assurément cela ne serait d'aucun secours à l'auteur. A quoi te servirait d'être loué dans la chaude Syène et dans ces lieux où les flots indiens entourent Taprobane? Montons encore plus haut : si tu étais loué par les Pléiades, dont nous sépare un si long intervalle, que t'en reviendrait-il? Avec mes faibles écrits, je n'arrive pas jusqu'aux lieux où vous êtes ; et ma renommée a quitté Rome avec moi. Et vous, pour qui j'ai cessé d'être, du jour où ma renommée fut ensevelie dans la tombe, aujourd'hui sans doute vous ne parlez même plus de ma mort.

Hoc mea contenta est infelix Musa theatro :
Sic merui ; magni sic voluere Dei.
Nec reor hinc istuc nostris iter esse libellis,
Quo Boreas penna deficiente venit.
Dividimur cœlo ; quæque est procul urbe Quirini,
Adspicit hirsutos cominus Ursa Getas.
Per tantum terræ, tot aquas, vix credere possim
Indicium studii transiluisse mei.
Finge legi, quodque est mirabile, finge placere;
Auctorem certe res juvet ista nihil.
Quo tibi, si calida positus laudere Syene,
Aut ubi Taprobanen Indica cingit aqua?
Altius ire libet? si te distantia longe
Pleiadum laudent signa, quid inde feras?
Sed neque pervenio scriptis mediocribus istuc,
Famaque cum domino fugit ab urbe suo.
Vosque, quibus perii, tunc quum mea fama sepulta est,
Nunc quoque de nostra morte tacere reor.

LETTRE SIXIÈME

A GRÉCINUS

—

ARGUMENT

Le poëte regrette que Grécinus ne se soit pas trouvé à Rome au moment où il a été proscrit par Auguste; il pense que Grécinus a été vivement affligé à la nouvelle de sa disgrâce. Il le prie de consoler l'exilé par ses entretiens et par ses lettres, et de ne pas chercher à connaître la cause de son bannissement, de peur de rouvrir des blessures déjà fermées. Il lui apprend ensuite qu'il n'a pas perdu tout espoir de retour, qu'il a une grande confiance dans la clémence de César; il le prie d'apaiser le prince en sa faveur. Enfin, il dit que les choses les plus impossibles arriveront avant qu'il soupçonne la fidélité de Grécinus, son ancien ami.

Lorsque tu appris mes malheurs, car alors tu étais retenu sur une terre étrangère, ton cœur en fut-il affligé? En vain tu dissimulerais, tu craindrais de l'avouer; Grécinus, si je te connais bien, sans doute tu fus affligé. Une odieuse insensibilité n'est pas dans ton caractère, elle ne répugne pas moins aux études que

EPISTOLA SEXTA

GRÆCINO

—

ARGUMENTUM

Ad Græcinum scribens, dolet poeta eum non adfuisse illo tempore quo ab Augusto relegatus est: quem arbitratur magnum cepisse dolorem, quum primum rem omnem acceperit. Secundo eum rogat, ut adloquio suo et litteris saltem consoletur, nec scire cupiat quam ob causam exsularit, ne recrudescant vulnera jam occlusa. Postmodum docet non prorsus sibi ademtam esse spem reditus; fateturque simul, in Cæsaris clementia plurimum sperare: quem ut sibi reconcilietur, precatur. Demum dicit omnia impossibilia potius fieri posse, quam credere se a Græcino fido et veteri amico posse destitui.

Ecquid, ut audisti, nam te diversa tenebat
Terra, meos casus, cor tibi triste fuit?
Dissimules, metuasque licet, Græcine, fateri
Si bene te novi, triste fuisse liquet.
Non cadit in mores feritas inamabilis istos;
Nec minus a studiis dissidet illa tuis.

tu cultives. Les lettres, pour lesquelles tu as tant de zèle, adoucissent les cœurs et bannissent la rudesse, et, plus que tout autre, tu t'y livres avec une ardeur fidèle, quand ta charge et les travaux de la guerre te le permettent.

Moi, dès que j'ai pu sentir ce que j'étais devenu, car longtemps mon âme étourdie resta anéantie, j'ai senti un malheur de plus: tu me manquais, toi, l'ami qui devait m'être d'un si grand secours. Avec toi me manquaient les consolations de ma douleur, et la moitié de ma vie et de ma raison.

Maintenant il reste un service que je te prie de me rendre de loin : par tes entretiens soulage mon cœur ; il faut plutôt, crois-en un ami qui ne ment pas, l'appeler insensé que coupable.

Il n'est ni facile ni sûr d'écrire quelle fut l'origine de ma faute : mes blessures craignent d'être touchées. Cesse de demander de quelle manière je les ai reçues; ne les tourmente pas, si tu veux qu'elles se ferment. Quelle que soit mon erreur, elle ne mérite pas le nom de forfait, ce n'est qu'une faute ; et toute faute contre les dieux est-elle donc un crime ? Ainsi, Grécinus,

Artibus ingenuis, quarum tibi maxima cura est,
Pectora mollescunt, asperitasque fugit.
Nec quisquam meliore fide complectitur illas,
Qua sinit officium, militiæque labor.
Certe ego, quum primum potui sentire quid essem
Nam fuit adtonito mens mihi nulla diu,
Hoc quoque fortunæ sensi, quod amicus abesses,
Qui mihi præsidium grande futurus eras.
Tecum tunc aberant ægræ solatia mentis,
Magnaque pars animæ consiliique mei.
At nunc, quod superest, fer opem, precor, eminus unam ;
Adloquioque juva pectora nostra tuo :
Quæ, non mendaci si quidquam credis amico,
Stulta magis dici, quam scelerata, decet.
Nec leve, nec tutum, peccati quæ sit origo,
Scribere ; tractari vulnera nostra timent.
Qualicumque modo mihi sint ea facta, rogare
Desine ; non agites, si qua coire velis.
Quicquid id est, ut non facinus, sic culpa vocandum :
Omnis an in magnos culpa Deos scelus est ?

l'espérance de voir ma peine adoucie n'est pas entièrement bannie de mon cœur. L'Espérance, quand les divinités quittaient ce monde pervers, seule parmi tous les dieux, resta sur cette terre odieuse. C'est par elle que vit l'esclave chargé de fers, en pensant qu'un jour ses pieds seront libres d'entraves. C'est par elle que le naufragé, bien qu'il ne voie la terre d'aucun côté, agite ses bras au milieu des flots. Souvent le malade, que les soins habiles des médecins ont abandonné, ne perd pas l'espérance, quand déjà l'artère a cessé de battre. On dit que les prisonniers, dans le cachot, espèrent leur salut; il en est qui, suspendus à la croix, font encore des vœux. Combien s'attachent au cou le lacet, que cette déesse n'a pas laissé périr de la mort qu'ils s'étaient proposée? Et moi, quand par le fer j'essayais de finir ma souffrance, elle m'a arrêté, elle a retenu mon bras déjà levé. « Que fais-tu, m'a-t-elle dit, il faut des larmes et non du sang : par elles souvent le courroux du prince se laisse fléchir. » Aussi, quoique j'en sois indigne, j'espère beaucoup dans la bonté de ce dieu. Que tes prières, Grécinus, me le rendent propice; que tes paroles aident à l'accomplissement de mes vœux! Puissé-je être

Spes igitur menti pœnæ, Græcine, levandæ
Non est ex toto nulla relicta meæ.
Hæc Dea, quum fugerent sceleratas numina terras,
In Dis invisa sola remansit humo :
Hæc facit, ut vivat vinctus quoque compede fossor,
Liberaque a ferro crura futura putet;
Hæc facit, ut, videat quum terras undique nullas,
Naufragus in medii brachia jactet aquis.
Sæpe aliquem solers medicorum cura reliquit,
Nec spes huic vena deliciente cadit.
Carcere dicuntur clausi sperare salutem;
Atque aliquis pendens in cruce vota facit.
Hæc Dea quam multos laqueo sua colla ligantes
Non est proposita passa perire nece!
Me quoque conantem gladio finire dolorem
Arcuit, injecta continuitque manu.
« Quidque facis? lacrymis opus est, non sanguine, dixit;
Sæpe per has flecti principis ira solet. »
Quamvis est igitur meritis indebita nostris,
Magna tamen spes est in bonitate Dei.
Qui ne difficilis mihi sit, Græcine, precare;
Confer et in votum tu quoque verba meum

enseveli dans les sables de Tomes, si je doute que tu fasses des vœux pour moi ! Les colombes commenceront à s'éloigner des tours, les bêtes sauvages de leurs antres, les troupeaux des pâturages, le plongeon des eaux, avant que Grécinus trahisse un ancien ami. Non, tout n'est pas changé à ce point par ma destinée.

LETTRE SEPTIÈME

A MESSALINUS

—

ARGUMENT

Le poëte fait des vœux pour Messalinus. Il l'engage à suivre l'exemple de son père et de son frère, et à ne pas refuser son amitié à un malheureux exilé.

Cette lettre, au défaut de ma voix, t'apporte du pays des Gètes cruels les vœux que tu lis. Reconnais-tu l'auteur au lieu qu'il

Inque Tomitana jaceam tumulatus arena,
Si te non nobis ista vovere liquet !
Nam prius incipiant turres vitare columbæ,
Antra feræ, pecudes gramina, mergus aquas
Quam male se præstet veteri Græcinus amico :
Non ita sunt fatis omnia versa meis.

EPISTOLA SEPTIMA

MESSALINO

—

ARGUMENTUM

Bene precatur Messalino poeta, miseroque sibi amicitiam, patris fratrisque secutus exempla, haud deneget, hortatur.

Littera pro verbis tibi, Messaline, salutem,
Quam legis, a sævis adtulit usque Getis,

habite? ou faut-il que tu lises mon nom, pour savoir que c'est Ovide, que c'est moi qui t'écris ces mots? Quel autre de tes amis languit, relégué aux extrémités du monde? ne suis-je pas le seul, moi qui réclame aussi ce titre? Que les dieux préservent tous ceux qui t'honorent et qui t'aiment de connaître ce pays! C'est bien assez que, moi, je vive au milieu des glaces et des flèches des Scythes, si on peut appeler vie une espèce de mort.

Que cette terre réserve pour moi les maux de la guerre, ce ciel, ses frimas; que je sois en butte aux armes du Gète féroce, à la grêle; que j'habite une contrée qui ne produit ni fruit ni raisin, et que l'ennemi menace de toutes parts, pourvu qu'à l'abri de tout danger vive le reste de tes amis, parmi lesquels confondu, comme dans la foule, j'occupais une petite place. Malheur à moi, si tu t'offenses de ces paroles; si tu dis qu'en aucune façon je n'ai été des tiens. Quand cela serait vrai, si je mens, tu dois me le pardonner. L'honneur que je m'attribue n'ôte rien à ta gloire. Qui ne se vante d'être l'ami des Césars, pour peu qu'il les connaisse? Pardonne une audace que j'avoue, pour moi tu seras

Indicat auctorem locus? an, nisi nomine lecto,
Hæc me Nasonem scribere verba, latet?
Ecquis in extremo positus jacet orbe tuorum,
Me tamen excepto, qui precor esse tuus?
Di procul a cunctis, qui te venerantur amantque
Hujus notitiam gentis abesse velint.
Nos, satis est, inter glaciem Scythicasque sagittas
Vivere, si vita est mortis habenda genus.
Nos premat aut bello tellus, aut frigore cœlum,
Truxque Getes armis, grandine pulset hiems:
Nos habeat regio, nec pomo fœta, nec uvis;
Et cujus nullum cesset ab hoste latus.
Cetera sit sospes cultorum turba tuorum,
In quibus, ut populo, pars ego parva fui.
Me miserum, si tu verbis offenderis istis,
Nosque negas ulla parte fuisse tuos!
Idque sit ut verum, mentito ignoscere debes:
Nil demit laudi gloria nostra tuæ.
Quis se Cæsaribus notis non fingit amicum?
Da veniam fasso, tu mihi Cæsar eris.

César. Cependant je ne force pas l'entrée des lieux qui me sont interdits; je serai content, si tu ne nies pas que ta porte me fut ouverte. Quand même il n'y aurait pas eu plus de rapports entre toi et moi, autrefois du moins une voix de plus te rendait des hommages. Ton père n'a pas désavoué mon amitié, lui qui m'encouragea dans mes études, qui me fit poëte et fut mon flambeau. Aussi, à sa mort, lui ai-je offert, pour derniers honneurs, mes larmes et des vers qui furent récités dans le Forum. Je sais encore que ton frère a pour toi une affection qui ne le cède pas à celle des fils d'Atrée, ni des fils de Tyndare. Et lui, il n'a jamais dédaigné ma société, ni mon amitié. Sans doute, tu ne penses pas que cela puisse lui nuire : autrement, sur ce point aussi, j'avouerai que je ne te dis pas la vérité. Que plutôt votre maison me soit tout entière interdite. Mais non, elle ne doit pas m'être interdite : quelque fort qu'on soit, on ne peut empêcher un ami de s'égarer. Cependant on sait que je n'ai pas commis de crime, et mon erreur même, je voudrais que l'on pût également la nier. Si mon délit n'était excusable en partie, la peine du bannissement eût été trop légère. Mais celui dont le

Nec tamen irrumpo, quo non licet ire ; satisque est,
Atria si nobis non patuisse negas.
Utque tibi fuerit mecum nihil amplius, uno
Nempe salutaris, quam prius, ore minus.
Nec tuus est genitor nos inficiatus amicos,
Hortator studii causaque faxque mei :
Cui nos et lacrymas, supremum in funere munus
Et dedimus medio scripta canenda foro.
Adde quod est frater tanto tibi junctus amore,
Quantus in Atridis Tyndaridisque fuit.
Is me nec comitem, nec dedignatus amicum est
Si tamen hæc illi non nocitura putas.
Si minus, hac quoque me mendacem parte fatebor :
Clausa mihi potius tota sit ista domus.
Sed neque claudenda est ; et nulla potentia vires
Præstandi, ne quid peccet amicus, habet.
Et tamen ut cuperem culpam quoque posse negari
Sic facinus nemo nescit abesse mihi.
Quod nisi delicti pars excusabilis esset,
Parva relegari pœna futura fuit.

regard pénètre tout, César, a bien vu que ma faute ne méritait pas le nom de folie. Il m'a épargné, autant que je l'ai permis, autant que le permettaient les circonstances. Il s'est servi avec modération des feux de sa foudre ; il ne m'a ôté ni la vie, ni mes biens, ni la possibilité du retour, si un jour sa colère se laisse vaincre par vos prières.

Mais ma chute a été terrible ; et qu'y a-t-il d'étonnant? les coups de Jupiter ne font pas de légères blessures. Achille lui-même avait beau retenir ses forces ; les traits qu'il lançait portaient des coups funestes. Ainsi, puisque j'ai pour moi la sentence même de mon juge, pourquoi ta porte refuserait-elle de me reconnaître? Mes hommages, je l'avoue, n'ont pas été ce qu'ils devaient, mais ce fut sans doute encore un effet de ma destinée. Il n'est personne, cependant, que j'aie plus honoré : tour à tour chez l'un ou chez l'autre, sans cesse j'étais dans votre maison.

Telle est ton affection pour ton frère, que, même sans te rendre ses hommages, l'ami de ton frère a sur toi quelques droits. Enfin, si la reconnaissance est toujours due à des bienfaits, n'est-ce pas à ta fortune qu'il convient de la mériter? Si tu me per-

Ipse sed hoc vidit, qui pervidet omnia, Cæsar,
Stultitiam dici crimina posse mea,
Quaque ego permisi, quaque est res passa, pepercit;
Usus et est modice fulminis igne sui :
Nec vitam, nec opes, nec ademit posse reverti,
Si sua per vestras victa sit ira preces.
At graviter cecidi : quid enim mirabile, si quis
A Jove percussus non leve vulnus habet ?
Ipse suas ut jam vires inhiberet Achilles,
Missa graves ictus Pelias hasta tulit.
Judicium nobis igitur quum vindicis adsit,
Non est cur tua me janua nosse neget.
Culta quidem, fateor, citra quam debuit, illa,
Sed fuit in fatis hoc quoque, credo, meis.
Nec tamen officium sensit magis altera nostrum ?
Hic, illic, vestro sub Lare semper eram.
Quæque tua est pietas; ut te non excolat ipsum,
Jus aliquod tecum fratris amicus habet.
Quid, quod, ut emeritis referenda est gratia semper,
Sic est fortunæ promeruisse tuæ ?

mets de te dire ce que tu dois désirer, demande aux dieux de donner plutôt que de rendre. C'est ce que tu fais : et, autant que je puis me souvenir, tu aimais à obliger le plus souvent que tu pouvais. Place-moi, Messalinus, dans le rang que tu voudras, pourvu que je ne sois pas étranger à ta maison. Et si, parce qu'Ovide a mérité ses malheurs, tu ne le plains pas de les souffrir, plains-le du moins de les avoir mérités.

LETTRE HUITIÈME

A SÉVÈRE

—

ARGUMENT

Il raconte à Sévère qu'entouré d'ennemis, il vit sans cesse au milieu des combats; qu'il regrette vivement ses amis, sa femme, sa fille et sa patrie; qu'il n'a pas même la consolation de consacrer ses loisirs à la culture des champs. Ensuite, il se félicite de ce que tout réussit à Sévère, et le prie de demander à Auguste une contrée moins éloignée pour son ami exilé.

Reçois ce souvenir que ton cher Ovide t'envoie, Sévère, toi, la moitié de moi-même. Ne me demande pas ce que je fais : si je te

Quod si permittis nobis suadere, quid optes :
Ut des, quam reddas, plura, precare Deos.
Idque facis, quantumque licet meminisse, solebas
Officii causam pluribus esse dati.
Quolibet in numero me, Messaline, repone;
Sim modo pars vestræ non aliena domus :
Et mala Nasonem, quoniam meruisse videtur,
Si non ferre doles, at meruisse dole.

EPISTOLA OCTAVA

SEVERO

—

ARGUMENTUM

Severo amico exponit se cinctum hostibus, in adsiduis semper prœliis versari, miroque amicorum, conjugis, filiæ, et patriæ desiderio teneri, neque sibi licere, quod unicum solamen foret, ruri colendo operam navare. Deinde lætatur quod contra in Severo sint omnia secunda; monetque, ut impetret locum aliquem magis propinquum dari sibi ab Augusto.

A tibi dilecto missam Nasone salutem
Accipe, pars animæ magna Severe, meæ

raconte tout, tu pleureras; c'est assez que tu connaisses en abrégé mes souffrances. Nous vivons sans cesse au milieu des armes, sans connaître jamais la paix; sans cesse le Gète, armé de son carquois, suscite des guerres cruelles. Seul de tant de bannis, je suis tout ensemble exilé et soldat; les autres, et je n'en suis pas jaloux, vivent en sûreté. Et, pour que mes écrits te paraissent plus dignes d'indulgence, ces vers, que tu liras, je les ai faits armé pour le combat.

Près des rives de l'Ister au double nom, est une ville ancienne, que ses remparts et sa situation rendent presque inabordable. Le Caspien Égypsus, si nous en croyons ce peuple sur sa propre histoire, la fonda et appela son ouvrage de son nom. Le Gète barbare, après avoir par surprise massacré les Odrysiens, s'en empara et soutint la guerre contre le roi. Se souvenant de sa noble naissance, qu'il relève par son courage, ce prince se présenta aussitôt entouré de nombreux soldats : il ne se retira qu'après avoir versé le sang des coupables, et, par l'excès de sa vengeance, s'être rendu coupable lui-même. O roi, le plus vaillant de notre époque, puisses-tu tenir le sceptre d'une main toujours glorieuse! puisses-tu, et

Neve roga, quid agam; si persequar omnia, flebis:
Summa satis nostri si tibi nota mali.
Vivimus adsiduis expertes pacis in armis,
Dura pharetrato bella movente Geta.
Deque tot expulsis sum miles in exsule solus:
Tuta, nec invideo, cetera turba jacet.
Quoque magis nostros venia dignere libellos,
Hæc in procinctu carmina facta leges.
Stat vetus urbs, ripæ vicina binominis Istri
Mœnibus et positu vix adeunda loci.
Caspius Ægypsos, de se si credimus ipsis,
Condidit; et proprio nomine dixit opus.
Hanc ferus Odrysiis inopino Marte peremtis
Cepit, et in regem sustulit arma Getes.
Ille memor magni generis, virtute quod auget,
Protinus innumero milite cinctus adest;
Nec prius abscessit, merita quam cæde nocentum
Se nimis ulciscens, exstitit ipse nocens.
At tibi, rex, ævo, detur, fortissime, nostro,
Semper honorata sceptra tenere manu

que pourrais-je te souhaiter de mieux? recevoir toujours, comme aujourd'hui, les éloges de la belliqueuse Rome et du grand César!

Mais, revenant au sujet que j'ai quitté, je me plains, cher ami, que de cruels combats viennent se joindre à mes maux. Depuis que, privé de vous, je fus jeté sur ces rives infernales, quatre fois l'automne a vu se lever les Pléiades. Ne crois pas qu'Ovide regrette la vie de Rome et ses agréments; et pourtant il les regrette aussi; car tantôt je me rappelle votre doux souvenir, mes amis; tantôt je songe à ma fille, à ma chère épouse. Puis je sors de ma maison, et je me tourne vers les diverses parties de la belle Rome; et tous ces lieux, mon esprit les parcourt de ses regards. Tantôt je vois les places, tantôt les palais, ou les théâtres revêtus de marbre, ou tous ces portiques au sol aplani, ou le gazon du Champ de Mars en face de superbes jardins, et les étangs, et les canaux, et l'eau de la Vierge. Mais peut-être que, si, dans mon malheur, les plaisirs de la ville me sont ravis, je puis du moins jouir d'une campagne quelconque. Je ne regrette pas les terres que j'ai perdues, cette belle campagne dans les plaines de Pélignes, ni ces jardins plantés sur des collines om-

Teque, quod et præstat, quid enim tibi plenius optem!
Martia cum magno Cæsare Roma probet.
Sed memor unde abii, queror, o jucunde sodalis
Accedant nostris sæva quod arma malis.
Ut careo vobis Stygias detrusus in oras,
Quatuor autumnos Pleias orta facit.
Nec tu credideris urbanæ commoda vitæ
Quærere Nasonem: quærit et illa tamen.
Nam modo vos animo dulces reminiscor, amici;
Nunc mihi cum cara conjuge nata subit:
Eque domo rursus pulchræ loca vertor ad urbis,
Cunctaque mens oculis pervidet illa suis.
Nunc fora, nunc ædes, nunc marmore tecta theatra;
Nunc subit æquata porticus omnis humo.
Gramina nunc campi pulchros spectantis in hortos,
Stagnaque et Euripi, Virgineusque liquor.
At, puto, sic urbis misero est erepta voluptas,
Quolibet ut saltem rure frui liceat.
Non meus amissos animus desiderat agros,
Ruraque Peligno conspicienda solo;

bragées de pins et en vue de la voie Clodia, qui près de là se joint à la voie Flaminienne ; je les ai cultivées, je ne sais pour qui. Souvent moi-même, et je n'en rougis pas, j'apportai aux plantes l'eau de la source. Là doivent être, s'ils vivent encore, des arbres que jadis ma main a plantés, mais dont ma main ne cueillera pas les fruits. Pour remplacer ces pertes, que ne puis-je du moins trouver ici un champ à cultiver dans mon exil! Moi-même, et plût aux dieux que je le pusse ! je voudrais, appuyé sur un bâton, mener au pâturage mes chèvres suspendues aux rochers, y mener mes brebis ; moi-même, pour que mon cœur ne s'arrêtât pas à ses éternels soucis, je conduirais mes bœufs labourant la terre sous le joug recourbé ; j'étudierais le langage que connaissent les taureaux des Gètes, j'y ajouterais les mots menaçants qui leur sont familiers. Moi-même, dirigeant de la main le manche de la charrue pressée dans le sillon, j'apprendrais à répandre la semence sur une terre préparée. Je n'hésiterais pas à nettoyer mes champs, armé d'un long hoyau, ni à donner à mon jardin altéré une eau qui l'abreuve. Mais comment le pourrais-je, moi, qu'un mur et une porte fermée séparent à peine de l'ennemi ?

Nec quos piniferis positos in collibus hortos
Spectat Flaminiæ Clodia juncta viæ ;
Quos ego nescio cui colui, quibus ipse solebam
Ad sata fontanas, nec pudet, addere aquas.
Sunt ibi, si vivunt, nostra quoque consita quondam,
Sed non et nostra poma legenda manu.
Pro quibus amissis utinam contingere possit
Hic saltem profugo gleba colenda mihi !
Ipse ego pendentes, liceat modo, rupe capellas,
Ipse velim baculo pascere nixus oves :
Ipse ego, ne solitis insistant pectora curis,
Ducam ruricolas sub juga panda boves,
Et discam Getici quæ norint verba juvenci ;
Adsuetas illis adjiciamque minas ;
Ipse, manu capulum pressi moderatus aratri,
Experiar mota spargere semen humo :
Nec dubitem longis purgare ligonibus arva,
Et dare, quas sitiens combibat hortus, aquas.
Unde, sed hoc nobis, minimum quos inter et hostem
Discrimen murus clausaque porta facit ?

Pour toi, à ta naissance, et mon cœur s'en félicite, les fatales déesses ont tiré de leur fuseau un fil heureux. Tantôt c'est le Champ de Mars qui te retient, tantôt l'ombre épaisse d'un portique, et tantôt le Forum, auquel tu ne consacres que de rares instants; tantôt l'Ombrie te rappelle; ou, dirigée vers ta maison d'Albe, une roue brûlante te porte sur la voie Appienne. Là peut-être tu désires que César oublie sa juste colère, et que ta campagne soit mon asile. Ah! c'est trop demander, mon ami: modère tes vœux; ne donne pas tant d'essor à tes désirs. Je voudrais que l'on m'accordât une terre moins éloignée, une contrée qui ne fût pas exposée à la guerre. Alors je serais soulagé d'une bonne partie de mes souffrances.

At tibi nascenti, quod toto pectore lætor,
Nerunt fatales fortia fila Deæ.
Te moto campus habet, densa modo porticus umbra
Nunc, in quo ponas tempora rara, forum.
Umbria nunc revocat; nec non Albana petentem
Appia ferventi ducit in arva rota.
Forsitan hic optes, ut justam supprimat iram
Cæsar, et hospitium sit tua villa meum.
Ah! nimium est, quod, amice, petis! moderatius opta,
Et voti, quæso, contrahe vela tui.
Terra velim propior, nullique obnoxia bello
Detur; erit nostris pars bona demta malis.

LETTRE NEUVIÈME

A MAXIME

—

ARGUMENT

Le poëte paie un tribut de larmes à la mémoire de Celsus, dont Maxime lui avait annoncé la mort. Celsus lui avait promis que Maxime serait son appui ; il demande que ces paroles d'un ami ne restent pas sans effet.

La lettre que j'ai reçue de toi, sur la perte de Celsus, a été aussitôt mouillée de mes larmes. Je n'ose le dire, et je le croyais impossible, c'est à regret que mes yeux ont lu ta lettre. Depuis que je suis dans le Pont, je n'avais pas encore appris, et puissé-je ne jamais apprendre de nouvelle aussi cruelle ! son image s'attache à mes regards, comme s'il était devant moi : tout mort qu'il est, ma tendresse se le représente vivant ; souvent je me rappelle son abandon dans ses délassements, souvent sa probité

EPISTOLA NONA

MAXIMO

—

ARGUMENTUM

Poeta Celso defuncto, cujus mortem nuntiaverat Maximus, lacrymas libat. Is Maximum præstiturum auxilia promiserat : quæ amici verba ne fuerint vana, precatur.

Quæ mihi de rapto tua venit epistola Celso,
Protinus est lacrymis humida facta meis;
Quodque nefas dictu, fieri nec posse putavi,
Invitis oculis littera lecta tua est.
Nec quidquam ad nostras pervenit acerbius aures,
Ut sumus in Ponto, perveniatque precor.
Ante meos oculos tanquam præsentis imago
Hæret, et exstinctum vivere fingit amor.
Sæpe refert animus lusus gravitate carentes;
Seria cum liquida sæpe peracta fide

si pure dans les affaires sérieuses. Cependant, aucune époque ne me revient plus souvent à l'esprit, que ces jours, qui auraient dû être les derniers de ma vie, où ma maison, ébranlée tout à coup, s'écroula et tomba sur la tête de son maître. Il vint à moi lorsque la plupart m'abandonnèrent, Maxime; et il ne suivit pas la fortune. Je l'ai vu pleurer ma mort, comme s'il eût eu un frère à mettre sur le bûcher. Il me tint embrassé, me consola dans mon abattement, et ne cessa de mêler ses larmes aux miennes.

Oh! que de fois, surveillant odieux d'une vie cruelle, il retint mon bras prêt à terminer mes destins! que de fois il me dit : « La colère des dieux n'est pas inexorable; vis et ne dis pas toi-même qu'on ne peut te pardonner! » Mais voici ce qu'il me répétait surtout : « Vois de quel secours Maxime doit être pour toi; Maxime ne négligera rien; avec tout le zèle de l'amitié, il demandera que la colère de César ne tienne pas jusqu'à la fin. A ses efforts il joindra ceux de son frère; il n'est rien qu'il ne tente pour adoucir ton sort. »

Ces paroles ont soulagé l'ennui de ma vie malheureuse. Toi, Maxime, fais qu'elles ne restent pas sans effet. Souvent aussi il

Nulla tamen subeunt mihi tempora densius illis
Quæ vellem vitæ summa fuisse meæ.
Quum domus ingenti subito mea lapsa ruina
Concidit, in domini procubuitque caput,
Adfuit ille mihi, quum pars me magna reliquit
Maxime, fortunæ nec fuit ipse comes.
Illum ego non aliter flentem mea funera vidi,
Ponendus quam si frater in igne foret:
Hæsit in amplexu, consolatusque jacentem est,
Cumque meis lacrymis miscuit usque suas.
O QUOTIES, vitæ custos invisus amaræ,
Continuit promtas in mea fata manus!
O quoties dixit : « Placabilis ira Deorum est;
Vive, nec ignosci tu tibi posse nega »
Vox tamen illa fuit celeberrima : « Respice quantum
Debeat auxilii Maximus esse tibi :
Maximus incumbet; quaque est pietate, rogabit,
Ne sit ad extremum Cæsaris ira tenax,
Cumque suis fratris vires adhibebit, et omnem,
Quo levius doleas, experietur opem. »
Hæc mihi verba malæ minuerunt tædia vitæ :
Quæ tu, ne fuerint, Maxime, vana, cave.

me jurait qu'il viendrait ici, pourvu que tu lui permisses de faire ce long voyage; car ta demeure était sacrée pour lui : il l'honorait avec ce respect que tu portes toi-même aux dieux maîtres du monde. Crois-moi, tu as bien des amis, et tu le mérites : dans le nombre, il n'en est aucun qui l'emportât sur lui, si toutefois ce ne sont ni les richesses, ni le nom d'illustres aïeux, mais la vertu et les qualités du cœur qui distinguent les hommes.

C'est donc avec raison que je pleure la mort de Celsus, comme il me pleura, vivant, au moment de mon départ; c'est avec raison que je lui consacre des vers qui rendent témoignage à ses qualités si rares. Il faut que la postérité, Celsus, y lise ton nom. C'est tout ce que je puis t'envoyer des bords gétiques; c'est la seule chose ici qu'on ne puisse me contester.

Je n'ai pu accompagner tes funérailles, ni parfumer ton corps, et l'univers entier me sépare de ton bûcher. Maxime, qui le pouvait, Maxime que, vivant, tu honorais comme un dieu, t'a rendu tous les derniers devoirs; il a présidé à tes funérailles; il a offert à tes restes de pompeux honneurs; il a répandu l'amome

Huc quoque venturum mihi se jurare solebat,
Non nisi te longæ jus sibi dante viæ;
Nam tua non alio coluit penetralia ritu,
Terrarum dominos quam colis ipse Deos.
Crede mihi; multos habeas quum dignus amicos,
Non fuit e multis quolibet ille minor;
Si modo nec census, nec clarum nomen avorum,
Sed probitas magnos ingeniumque facit.
Jure igitur lacrymas Celso libamus ademptio,
Quum fugerem, vivo quas dedit ille mihi :
Carmina jure damus raros testantia mores,
Ut tua venturi nomina, Celse, legant.
Hoc est, quod possum Geticis tibi mittere ab arvis;
Hoc solum est istic, quod liquet esse meum.
Funera nec potui comitare, nec ungere corpus;
Aque tuis toto dividor orbe rogis.
Qui potuit, quem tu pro numine vivus habebas,
Præstitit officium Maximus omne tibi.
Ille tibi exsequias, et magni funus honoris
Fecit, et in gelidos versit amoma sinus :

sur ton sein glacé ; dans sa douleur, il a mêlé aux parfums des larmes abondantes et renfermé dans une terre voisine l'urne de tes cendres. S'il rend à ses amis morts tous les devoirs qui leur sont dus, nous aussi, il peut nous compter parmi les morts.

LETTRE DIXIÈME

A FLACCUS

—

ARGUMENT

Le poëte, dans cette lettre, apprend à Flaccus que ses forces s'affaiblissent; il lui en fait connaître la cause. Il le prie d'unir ses efforts à ceux de son frère pour secourir l'exilé, pour apaiser César en sa faveur.

Du fond de son exil, Ovide envoie ce salut à Flaccus son ami ; si cependant on peut envoyer ce qu'on n'a pas. Depuis longtemps miné par d'amers soucis, mon corps languit et n'a plus de for-

Diluit et lacrymis mœrens unguenta profusis;
Ossaque vicina condita texit humo.
Qui quoniam exstinctis, quæ debet, præstat amicis,
Et nos exstinctis annumerare potest.

EPISTOLA DECIMA

FLACCO

—

ARGUMENTUM

Ad Flaccum scribens poeta, corporis languorem, ejusque rei causam exponit, eumque rogat cum fratre, ut sibi opem ferat, Augustumque exsuli mitiorem reddat.

Naso suo profugus mittit tibi, Flacce, salutem ;
Mittere rem si quis, qua caret ipse, potest.
Longus enim curis vitiatum corpus amaris
Non patitur vires languor habere suas.

ces. Je n'éprouve aucune douleur; je ne suis pas brûlé par une fièvre suffocante, et mon pouls marche toujours aussi calme, aussi régulier. Mon palais est émoussé; tout ce qu'on me sert excite mon dégoût; et je me plains quand vient l'heure odieuse du repas. Qu'on me serve ce que produit la mer, et l'air, et la terre, il n'y aura rien qui réveille mon appétit. Que la belle Hébé, de sa main empressée, me présente le nectar et l'ambroisie, le breuvage et les mets des dieux, leur saveur n'excitera pas mon palais engourdi; ils resteront longtemps, comme un poids, sur mon estomac paresseux.

Quelque vrai que cela soit, je n'oserais l'écrire à tout autre, on appellerait délicatesse mes plaintes et mes souffrances. En vérité, dans ma position, dans l'état de ma fortune, la délicatesse serait bien à sa place! Je souhaite les mêmes épreuves à la délicatesse de celui qui craindrait que la colère de César ne fût trop douce pour moi. Le sommeil lui-même, cet aliment d'un corps délicat, ne nourrit pas de ses bienfaits mon corps extenué; mais je veille, avec moi veillent sans relâche mes douleurs, qu'entretient encore la tristesse de ce séjour. Aussi, en me voyant,

Nec dolor ullus adest, nec febribus uror anhelis;
Et peragit soliti vena tenoris iter:
Os hebes est, positæque movent fastidia mensæ,
Et queror, invisi quum venit hora cibi.
Quod mare, quod tellus, adpone, quod educat aer
Nil ibi, quod nobis esuriatur, erit.
Nectar et ambrosiam, latices epulasque Deorum,
Det mihi formosa nava Juventa manu:
Non tamen exacuet torpens sapor ille palatum;
Stabit et in stomacho pondus inerte diu.
Hæc ego non ausim, quum sint verissima, cuivis
Scribere, delicias ne mala nostra vocent.
Scilicet is status est, ea rerum forma mearum,
Deliciis etiam possit ut esse locus.
Delicias illi precor has contingere, si quis,
Ne mihi sit levior Cæsaris ira, timet.
Is quoque, qui gracili cibus est in corpore, somnus,
Non alit officio corpus inane suo.
Sed vigilo, vigilantque mei sine fine dolores,
Quorum materiam dat locus ipse mihi.

pourrais-tu à peine reconnaître mes traits. Que sont devenues, dirais-tu, ces couleurs que tu avais jadis? quelques gouttes de sang coulent à peine dans mes membres chétifs, et mon corps est plus pâle que la cire nouvelle. Ces ravages ne viennent pas de l'excès du vin : tu sais que l'eau est presque mon unique breuvage. Je ne me charge pas de mets, et, quand j'en aurais le désir, je ne pourrais le satisfaire dans le pays des Gètes. Ce ne sont pas les dangereux plaisirs de Vénus qui m'énervent, rarement elle visite une couche désolée. C'est l'eau, c'est le climat qui me nuit, et plus encore cette inquiétude de l'âme qui ne me quitte jamais. Si tu ne la soulageais, avec un frère qui te ressemble, mon âme affligée supporterait à peine le poids de sa tristesse. Vous êtes pour ma barque fragile un rivage hospitalier; et cette assistance que tant d'autres me refusent, vous, vous me la donnez; donnez-la-moi toujours, je vous prie, parce que toujours j'en aurai besoin, tant que le divin César sera irrité contre moi. Implorez l'un et l'autre tous vos dieux, non pour qu'il mette un terme à sa colère bien méritée, mais pour qu'il la modère.

Vix igitur possis visos agnoscere vultus;
Quoque ierit, quæras, qui fuit ante, color.
Parvus in exiles succus mihi pervenit artus,
Membraque sunt cera pallidiora nova.
Non hæc immodico contraxi damna Lyæo:
Scis mihi quam solæ pæne bibantur aquæ.
Non epulis oneror; quarum si tangar amore,
Est tamen in Geticis copia nulla locis.
Nec vires adimit Veneris damnosa voluptas:
Non solet in mœstos illa venire toros.
Unda locusque nocent; causaque nocentior omni,
Anxietas animi, quæ mihi semper adest.
Hanc nisi tu pariter simili cum fratre levares,
Vix mens tristitiæ mœsta tulisset onus.
Vos estis fragili tellus non dura phaselo;
Quamque negant multi, vos mihi fertis opem.
Ferte, precor, semper, quia semper egebimus illa.
Cæsaris offensum dum mihi numen erit.
Qui meritam nobis minuat, non finiat iram
Suppliciter vestros quisque rogate Deos

LIVRE DEUXIÈME

LETTRE PREMIÈRE

A GERMANICUS CÉSAR

ARGUMENT

Il se félicite d'avoir appris de la renommée le triomphe de César (il s'agit du triomphe de Tibère sur l'Illyrie). Heureux de cette nouvelle, il décrit le triomphe, et annonce l'espérance qu'Auguste sera aussi clément pour lui que pour les ennemis. Il prédit à Germanicus un semblable triomphe.

Elle est aussi parvenue dans ces lieux, la renommée du triomphe de César, dans ces lieux où arrive à peine le souffle languis-

LIBER SECUNDUS

EPISTOLA PRIMA

GERMANICO CÆSARI

ARGUMENTUM

Cæsarei (scilicet Illyrici a Tiberio acti) famam triumphi ad se pervenisse gaudet, eumque lætus describit, et spem sibi subnatam prædicat, fore ut, ceu hostibus, sic sibi quoque veniam det Augustus. Similes Germanico triumphos ominatur.

Hoc quoque Cæsarei pervenit fama triumphi,
Languida quo fessi vix venit aura Noti.

sant du Notus fatigué. J'avais pensé que, chez les Scythes, je n'aurais jamais aucun plaisir; aujourd'hui ce pays me devient moins odieux : enfin j'ai vu la sérénité, un instant ramenée, dissiper le nuage de mes soucis, et j'ai mis en défaut ma fortune. Quand César voudrait m'interdire toute jouissance, celle-là du moins il peut permettre que tous la partagent. Les dieux aussi, pour que la joie accompagne les hommages de la piété, ordonnent à tous de bannir la tristesse aux jours qui leur sont consacrés. Enfin, et c'est une vraie folie que d'oser l'avouer, quand il le défendrait, je jouirais malgré lui de l'allégresse commune. Toutes les fois que Jupiter ranime les champs par des pluies salutaires, la bardane tenace croît mêlée à la moisson. Moi de même, herbe inutile, je sens l'influence d'une divinité fécondante, et souvent, malgré les dieux, leurs bienfaits me soulagent. Les joies de César m'appartiennent pour ma part; cette famille n'a rien qui soit à elle seule.

Grâces à toi, Renommée; c'est par toi qu'enfermé au milieu des Gètes, j'ai vu la pompe du triomphe. Tes récits m'ont appris que naguère des peuples innombrables se sont rassemblés pour

Nil fore dulce mihi Scythica regione putavi.
Jam minus hic odio est, quam fuit ante; locus.
Tandem aliquid, pulsa curarum nube, serenum
Vidi; fortunæ verba dedique meæ.
Nolit ut ulla mihi contingere gaudia Cæsar,
Velle potest cuivis hæc tamen una dari.
Dî quoque, ut a cunctis hilari pietate colantur
Tristitiam poni per sua festa jubent.
Denique, quod certus furor est audere fateri,
Hac ego lætitia, si vetet ipse, fruar.
Juppiter utilibus quoties juvat imbribus agros
Mista tenax segeti crescere lappa solet.
Nos quoque frugiferum sentimus, inutilis herba,
Numen, et invita sæpe juvamur ope.
Gaudia Cæsareæ mentis pro parte virili
Sunt mea: privati nil habet illa domus.
Gratia, Fama, tibi, per quam spectata triumphi
Incluso mediis est mihi pompa Getis
Indice te didici, nuper visenda colisse
Innumeras gentes ad ducis ora sui:

contempler les traits de leur chef; et que Rome, dont les vastes remparts embrassent l'univers entier, eut à peine assez de place pour tant d'étrangers. Tu m'as raconté qu'avant le triomphe, pendant plusieurs jours, le nuageux Auster avait versé sur la terre des pluies continues; mais que le soleil serein brilla d'un éclat céleste dans ce jour qui se conformait à l'aspect joyeux du peuple; et qu'ainsi le vainqueur put distribuer aux guerriers, à qui sa voix donnait de glorieux éloges, les prix de la valeur. Avant de revêtir la robe brodée, brillant insigne du triomphateur, il offrit de l'encens sur les foyers sacrés, et apaisa par de pieux hommages la Justice, à qui son père éleva des autels, la Justice, qui dans son cœur réside comme dans un temple.

Partout sur ses pas les applaudissements se mêlaient aux vœux de bonheur, et une pluie de roses rougissait le pavé. Devant lui, on portait les images en argent des murailles renversées, des villes prises sur les Barbares, avec leurs habitants vaincus; puis des fleuves et des montagnes, et des pâturages au milieu des hautes forêts, et des trophées d'armes groupées avec des traits. L'or porté en triomphe, sous les feux du soleil, dorait de son reflet les maisons du Forum romain. Les chefs, qui courbaient

Quæque capit vastis immensum mœnibus orbem,
Hospitiis Romam vix habuisse locum.
Tu mihi narrasti, quum multis lucibus ante
Fuderit adsiduas nubilus Auster aquas,
Lumine cœlesti Solem fulsisse serenum,
Cum populi vultu conveniente die.
Atque ita victorem, cum magno vocis honore
Bellica laudatis dona dedisse viris,
Claraque sumturum pictas insignia vestes,
Tura prius sanctis imposuisse focis,
Justitiamque sui caste placasse parentis,
Illo quæ templum pectore semper habet.
Quaque ierit, felix adjectum plausibus omen;
Saxaque roratis erubuisse rosis.
Protinus argento versos imitantia muros,
Barbara cum victis oppida lata viris,
Fluminaque, et montes, et in altis pascua silvis;
Armaque cum telis in strue mista suis.
Deque triumphato, quod Sol incenderit, aure
Aurea Romani tecta fuisse Fori.

sous les fers leurs têtes captives, étaient si nombreux, qu'on aurait dit une armée d'ennemis : la plupart obtinrent la vie et le pardon, et entre eux Baton, l'âme et le chef de cette guerre. Et pourquoi dirais-je que la colère divine ne peut s'apaiser en ma faveur, quand je vois les dieux si cléments envers les ennemis?

La même renommée nous a appris, Germanicus, que, dans cette pompe triomphale, parurent aussi des villes inscrites sous ton nom ; et que leurs solides remparts, la force des armes, la nature des lieux n'avaient pu les protéger contre toi. Que les dieux te donnent les années ; le reste, tu le trouveras en toi-même ; ta vertu n'a besoin que d'une longue vie.

Mes prières seront exaucées : les oracles des poëtes ont quelque valeur, car un dieu a donné à mes vœux des présages favorables. Toi aussi, Rome te verra, traîné par des chevaux couronnés, monter vainqueur sur la roche Tarpéienne. Ton père, témoin des honneurs décernés à son fils si jeune encore, sentira à son tour cette jouissance, qu'il donna lui-même aux auteurs de ses jours. Toi, le modèle des jeunes Romains, dans la paix et dans la guerre, c'est dès aujourd'hui, ne l'oublie pas, que mes paroles

Totque tuliase duces captivis addita collis
Vincula, pæne hostes quot satis esse fuit.
Maxima pars horum vitam veniamque tulerunt;
In quibus et belli summa caputque Bato.
Cur ego posse negem minui mihi numinis iram,
Quum videam mites hostibus esse Deos?
Pertulit huc idem nobis, Germanice, rumor,
Oppida sub titulo nominis isse tui;
Atque ea te contra, nec muri mole, nec armis,
Nec satis ingenio tuta fuisse loci.
Dî tibi dent annos! a te nam cetera sumes;
Sint modo virtuti tempora longa tuæ.
Quod precor eveniet : sunt quiddam oracula vatum;
Nam Deus optanti prospera signa dedit.
Te quoque victorem Tarpeias scandere in arces
Læta coronatis Roma videbit equis,
Maturosque pater nati spectabit honores,
Gaudia percipiens, quæ dedit ipse suis.
Jam nunc hæc a me, juvenum belloque togaque
Maxime, dicta tibi vaticinante nota.

t'annoncent cet avenir; mes vers peut-être rediront aussi ce triomphe; pourvu que ma vie résiste à mes souffrances, qu'auparavant la flèche d'un Scythe ne s'abreuve pas de mon sang; que cette tête ne tombe pas sous l'épée d'un Gète farouche. Si, avant ma mort, tu reçois dans nos temples la couronne de laurier, tu diras que deux fois mes prédictions se sont vérifiées.

LETTRE DEUXIÈME

A MESSALINUS

—

ARGUMENT

Le poëte s'adresse à Messalinus, dont la famille a toujours été bienveillante pour lui, et qui jouit de la faveur d'Auguste; il le prie de profiter de la joie que le triomphe de l'Illyrie inspire à tous les cœurs, pour obtenir du prince que son exil soit adouci, et pour plaider sa cause auprès de lui.

Cet ami qui, dès son enfance, honora ta famille, Ovide, relégué sur la rive gauche du Pont-Euxin, t'envoie, Messalinus, du mi-

Hunc quoque carminibus referam fortasse triumphum,
Sufficiet nostris si modo vita malis;
Imbuero Scythicas si non prius ipse sagittas,
Abstuleritque ferox hoc caput ense Getes.
Quod si, me salvo, dabitur tibi laurea templis,
Omina bis dices vera fuisse mea.

EPISTOLA SECUNDA

MESSALINO

—

ARGUMENTUM

Pro ea, qua apud Augustum floreat gratia, proque antiquo domus ejus in ipsum poetam favore, petit a Messalino, ut, inter triumphi Illyrici gaudia, mitius sibi ab Augusto exsilium impetrare studeat, suamque causam agere audeat.

Ille domus vestræ primis venerator ab annis,
Pulsus ad Euxini Naso sinistra freti,

lieu des Gètes indomptables, ces vœux qu'avant son absence il t'apportait lui-même. Malheur à moi, si, à la vue de mon nom, tu changes de visage, si tu hésites à achever la lecture! achève, ne bannis pas mes paroles avec moi : votre ville n'est pas interdite à mes vers. Je n'ai pas eu la pensée qu'en entassant Pélion sur Ossa, je pourrais de ma main atteindre aux astres brillants. Je n'ai pas, suivant les drapeaux insensés d'Encélade, déclaré la guerre aux dieux maîtres du monde. Je n'ai pas, comme le bras téméraire de Tydée, dirigé mes traits contre une divinité. Ma faute est grave ; mais mon audace n'a perdu que moi, et n'a pas médité de plus grands forfaits. On ne peut m'appeler qu'insensé et téméraire ; voilà les seuls noms que l'on puisse me donner.

Je l'avoue, après que j'ai mérité la colère de César, tu as le droit aussi de te montrer difficile à mes prières. Telle est ta vénération pour le nom de Iule, que tu te crois offensé par quiconque offense un de ceux qui le portent. Mais en vain tu serais armé et prêt à porter des coups funestes, tu ne saurais te faire craindre de moi. Une poupe troyenne accueillit le Grec Achémé-

Mittit ab indomitis hanc, Messaline, salutem,
Quam solitus præsens est tibi ferre, Getis.
Heu mihi, si lecto vultus tibi nomine non est,
Qui fuit, et dubitas cetera perlegere
Perlege, nec mecum pariter mea verba relega
Urbe licet vestra versibus esse meis.
Non ego concepi, si Pelion Ossa tulisset,
Clara mea tangi sidera posse manu.
Nec nos, Enceladi dementia castra secuti,
In rerum dominos movimus arma Deos.
Nec, quod Tydidæ temeraria dextera fecit,
Numina sunt telis ulla petita meis.
Est mea culpa gravis, sed quæ me perdere solum
Ausa sit, et nullum majus adorta nefas.
Nil, nisi non sapiens possum timidusque vocari:
Hæc duo sunt animi nomina vera mei.
Esse quidem fateor, meritam post Cæsaris iram,
Difficilem precibus te quoque jure meis.
Quæque tua est pietas in totum nomen Iuli,
Te læsi, quum quis læditur inde, putas.
Sed licet arma feras, et vulnera sæva mineris,
Non tamen efficies, ut timeare mihi

nide : la lance d'Achille guérit le roi de Mysie. Parfois le profanateur du temple se réfugie près de l'autel, et ne craint pas d'implorer l'assistance de la divinité qu'il a outragée. C'est dangereux, dira-t-on : je l'avoue ; mais ce n'est pas à travers une mer paisible que navigue mon vaisseau. Que d'autres songent à leur sûreté : l'extrême misère ne craint pas le danger ; elle n'a pas à redouter un sort plus funeste. Pourquoi ne pas s'abandonner au destin, quand on est entraîné par le destin ? Souvent une rude épine produit de douces roses. Celui qu'emporte la vague écumante tend les bras vers les récifs ; il se prend aux ronces, aux pointes des rochers. L'oiseau qui, d'une aile rapide, s'efforce d'échapper au terrible épervier, ose, fatigué, se réfugier dans le sein de l'homme. Elle ne craint pas de se confier à la cabane voisine, la biche qui fuit, épouvantée, la fureur des chiens.

Je t'en conjure, laisse-toi toucher par mes larmes ; ne les repousse pas ; que ta porte ne se ferme pas sans pitié à ma voix timide. Transmets avec bonté ma prière aux divinités que Rome adore, et que tu révères autant que le dieu du tonnerre, le dieu

Puppis Achæmeniden Graium Trojana recepit :
Profuit et Myso Pelias hasta duci.
Confugit interdum templi violator ad aram.
Nec petere offensi numinis horret opem.
Dixerit hoc aliquis tutum non esse ; fatemur,
Sed non per placidas it mea puppis aquas.
Tuta petant alii : fortuna miserrima tuta est,
Nam timor eventus deterioris abest.
Qui rapitur fatis, quid præter fata, requirat?
Sæpe creat molles aspera spina rosas.
Qui rapitur spumante salo, sua brachia cauti
Porrigit, et spinas duraque saxa capit.
Accipitrem metuens pennis trepidantibus ales
Audet ad humanos fessa venire sinus ;
Nec se vicino dubitat committere tecto,
Quæ fugit infestos territa cerva canes.
Da, precor, accessum lacrymis, mitissime, nostris,
Nec rigidam timidis vocibus obde forem ;
Verbaque nostra favens Romana ad numina perfer,
Non tibi Tarpeio culpa tonante minus,

du Capitole. Mandataire chargé de ma requête, prends en main ma cause, quoique avec mon nom toute cause soit mauvaise. Déjà presque dans la tombe, déjà saisi du moins par le froid de la mort, c'est avec peine que tu me sauveras, si toutefois tu me sauves. Qu'aujourd'hui se déploie, pour ma fortune abattue, ce crédit que t'accorde César, et puisse son amitié te l'accorder toujours ! qu'elle t'inspire, aujourd'hui, cette éloquence brillante, héréditaire, si souvent utile à l'accusé tremblant. Car la voix éloquente de votre père revit en vous ; c'est un bien qui a trouvé un digne héritier. Je ne l'implore pas pour qu'elle essaie de me défendre ; un accusé qui avoue ne doit pas être défendu. Couvriras-tu ma faute du nom d'erreur ? ou serait-il plus utile de ne pas agiter une semblable question ? c'est à toi d'en juger. Ma blessure est de celles qu'on ne guérit pas ; peut-être serait-il plus sûr de n'y pas toucher.

Arrête, langue imprudente, tu ne dois pas dévoiler ce mystère ; que ne puis-je l'enfouir moi-même avec mes cendres ! Parle-lu donc comme si je n'avais pas été abusé par une erreur, pour qu'enfin il me laisse jouir de la vie que je lui dois. Quand son

Mandatique mei legatus suscipe causam,
Nulla meo quamvis nomine causa bona est.
Jam prope depositus, certe jam frigidus, ægre
Servatus per te, si modo server, ero.
Nunc tua pro lapsis nitatur gratia rebus,
Principis æternum quam tibi præstet amor :
Nunc tibi et eloquii nitor ille domesticus adsit,
Quo poteras trepidis utilis esse reis.
Vivit enim in vobis facundi lingua parentis,
Et res heredem repperit illa suum.
Hanc ego non, ut me defendere tentet, adoro ;
Non est confessi causa tuenda rei.
Num tamen excuses erroris imagine factum,
An nihil expediat tale movere, vide.
Vulneris id genus est, quod quum sanabile non sit
Non contrectari tutius esse putem.
Lingua, sile ; non est ultra narrabile quidquam :
Posse velim cineres obruere ipse meos.
Sic igitur, quasi me nullus deceperit error,
Verba face, ut vita, quam dedit ipse, fruar.

regard te paraîtra serein, quand il aura déridé ce front qui ébranle le monde et l'empire, demande-lui de ne pas m'abandonner, faible victime, à la fureur des Gètes, et d'accorder à mon misérable exil un plus doux climat.

Le moment est favorable pour la prière : heureux lui-même il voit prospérer, ô Rome, la puissance qu'il t'a faite. Les dieux veillent sur les jours d'une épouse fidèle à sa couche. Son fils agrandit l'empire de l'Ausonie. Germanicus lui-même devance les années par sa valeur, et le courage de Drusus ne le cède pas à sa noblesse. Ses brus aussi, ses tendres petites-filles, les enfants de ses petits-fils, enfin tous les membres de la famille d'Auguste sont dans l'état le plus florissant. Les Péoniens viennent d'être subjugués, et les bras des Dalmates condamnés au repos dans leurs montagnes; l'Illyrie, déposant les armes, n'a pas refusé de courber sa tête esclave sous les pieds de César.

Lui-même, sur son char, attirant les regards par la sérénité de son visage, portait, entrelacés sur ses tempes, des rameaux de la vierge aimée d'Apollon. Avec vous, l'accompagnaient, dans sa marche, des fils pieux, dignes de leur père et des titres qu'ils

Quumque serenus erit, vultusque remiserit illos,
Qui secum terras imperiumque movent,
Exiguam ne me prædam sinat esse Getarum,
Detque solum miseræ mite, precare, fugæ.
Tempus adest aptum precibus : valet ipse, videtque
Quas fecit vires, Roma, valere tuas.
Incolumis conjux sua pulvinaria servat.
Promovet Ausonium filius imperium.
Præterit ipse suos animo Germanicus annos,
Nec vigor est Drusi nobilitate minor.
Adde nurus neptesque pias, natosque nepotum,
Ceteraque Augustæ membra valere domus ;
Adde triumphatos modo Pæonas, adde quieti
Subdita montanæ brachia Dalmatiæ.
Nec dedignata est abjectis Illyris armis
Cæsareum famulo vertice ferre pedem.
Ipse super currum, placido spectabilis ore,
Tempora Phœbea virgine nexa tulit :
Quem pia vobiscum proles comitavit euntem,
Digna parente suo nominibusque datis;

ont reçus, semblables à ces frères que, du haut de sa demeure sacrée, le divin Iule voit occuper le temple voisin. Messalinus ne leur refuse pas, à eux, à qui tout doit céder, le premier rang dans l'allégresse commune ; après eux, il n'est personne à qui il ne le dispute en dévouement. Non, sur ce point, aucun homme ne l'emportera sur toi. Tu l'honores celui qui, récompensant ton mérite avant l'âge, couronna ton front des lauriers dus à la valeur : heureux ceux qui ont pu être témoins de ces triomphes, et jouir de l'aspect d'un prince égal aux dieux ! Et moi, au lieu des traits de César, il faut que je voie des Sauromates, et une terre privée de la paix, et des eaux enchaînées par la glace !

Si pourtant tu m'entends, si ma voix arrive jusqu'à toi, qu'à la faveur de ton crédit j'obtienne un autre séjour. Ton père, que j'honorai dès mon jeune âge, te le demande avec moi, s'il reste quelque sentiment à son ombre éloquente. Ton frère te le demande aussi, quoiqu'il craigne peut-être que le désir de me sauver ne te soit funeste. Toute ta famille, enfin, te le demande. Et toi-même, tu ne peux nier que j'aie fait partie de tes amis. Du moins

Fratribus adsimilis, quos proxima templa tenentes
Divus ab excelsa Julius æde videt.
His Messallinus, quibus omnia cedere debent,
Primum lætitiæ non negat esse locum.
Quicquid ab his superest, venit in certamen amoris
Hac hominum nulli parte secundus eris.
Hunc colis, ante diem per quem decreta merenti
Venit honoratis laurea digna comis.
Felices, quibus hos licuit spectare triumphos,
Et ducis ore Deos æquiparante frui.
At mihi Sauromatæ pro Cæsaris ore videndi,
Terraque pacis inops, undaque vincta gelu.
Si tamen hæc audis, et vox mea pervenit istuc,
Sit tua mutando gratia blanda loco.
Hoc pater ille tuus, primo mihi cultus ab ævo,
Si quid habet sensus umbra diserta, petit :
Hoc petit et frater ; quamvis fortasse veretur,
Servandi noceat ne tibi cura mei :
Tota domus petit hoc ; nec tu potes ipse negare,
Et nos in turbæ parte fuisse tuæ.

tu applaudissais à ce génie dont je sens que j'ai abusé; tu ne blâmais que mes leçons d'amour. Et ma vie, si tu en retranches mes dernières fautes, ne peut faire rougir ta maison. Puisse donc prospérer le foyer de votre famille! Puissent les dieux et César te protéger, si tu implores cette divinité bienveillante, mais justement irritée contre moi, pour qu'elle me délivre de la contrée sauvage des Scythes! La tâche est difficile, je l'avoue; mais la vertu affronte les obstacles, et, pour un tel bienfait, ma reconnaissance sera plus grande.

Et cependant ce n'est pas Polyphème dans la profonde caverne de l'Etna, ce n'est pas Antiphates qui recevra tes prières, c'est un père indulgent et bon, disposé à pardonner, et qui souvent fait gronder son tonnerre sans lancer les feux de sa foudre; qui ne peut prendre une décision sévère sans en souffrir lui-même; qui se punit, pour ainsi dire, en punissant. Cependant ma faute a vaincu sa clémence; j'ai forcé sa colère de s'armer de son pouvoir. Puisque, séparé de la patrie par l'univers entier, je ne puis me jeter aux pieds des dieux eux-mêmes, prêtre chargé de ma requête, porte-la aux divinités que tu honores. A mes paroles ajoute

Ingenii certe, quo nos male sensimus usos,
Artibus exceptis, sæpe probator eras.
Nec mea, si tantum peccata novissima demas,
Esse potest domui vita pudenda tuæ.
Sic igitur vestræ vigeant penetralia gentis,
Curaque sit Superis Cæsaribusque tui :
Mite, sed iratum merito mihi numen, adora,
Eximat ut Scythici me feritate loci.
Difficile est, fateor; sed tendit in ardua virtus,
Et talis meriti gratia major erit.
Nec tamen Ætnæus vasto Polyphemus in antro
Accipiet voces Antiphatesve tuas;
Sed placidus facilisque parens, veniæque paratus,
Et qui fulmineo sæpe sine igne tonat.
Qui, quum triste aliquid statuit, fit tristis et ipse;
Cuique fere pœnam sumere pœna sua est.
Victa tamen vitio est hujus clementia nostro;
Venit et ad vires ira coacta suas.
Qui quoniam patria toto sumus orbe remoti,
Nec licet ante ipsos procubuisse Deos,
Quos colis, ad Superos hæc fer mandata sacerdos,

tes propres prières; et cependant, ne tente pas ce moyen si tu y vois du danger. Pardonne : naufragé, je crains toutes les mers.

LETTRE TROISIÈME

A MAXIME

—

ARGUMENT

Le poëte fait l'éloge de l'amitié constante et fidèle que Maxime lui témoigne dans son malheur. Ce n'est pas l'intérêt qui le guide, comme le commun des hommes, dans le choix de ses amis; c'est la vertu et la probité. Ovide l'engage à persévérer dans sa fidélité, et à le secourir autant qu'il le pourra.

Maxime, toi qui, par l'éclat de tes vertus, soutiens dignement ton nom, qui ne laisses pas la noblesse éclipser chez toi le mérite; toi que j'honorai jusqu'au dernier instant de ma vie (car mon état présent diffère-t-il de la mort?), tu n'as pas repoussé ton ami malheureux : cette constance est bien rare au siècle où

Adde sed et proprias in mea verba preces.
Sic tamen hæc tenta, si non nocitura putabis.
Ignoscas : timeo naufragus omne fretum.

EPISTOLA TERTIA

MAXIMO

—

ARGUMENTUM

Maximi fidem et constantiam in rebus suis miseris et perditis laudat poeta, qui non utilitate, ut vulgus ignobile, sed honestate et virtute eos probat, quos semel amandos suscepit; hortaturque illum, ut in fide perstet, et sibi quantum potest opem ferat.

Maxime, qui claris nomen virtutibus æquas,
Nec sinis ingenium nobilitate premi;
Culte mihi (quid enim status hic a funere differt?),
Supremum vitæ tempus ad usque meæ,
Rem facis, afflictum non aversatus amicum,
Qua non est ævo rarior ulla tuo.

nous vivons. J'ai honte à le dire; mais soyons sincères : en fait d'amitié, c'est l'intérêt qui sert de guide au commun des hommes. On songe au profit avant de songer à la vertu; et la fidélité tombe, ou se soutient avec la fortune. Sur des milliers d'hommes, à peine en trouveras-tu un seul qui pense que la vertu porte avec elle sa récompense. L'honneur même d'une belle action, si elle reste sans salaire, ne touche pas; on regretterait d'être gratuitement vertueux; on n'aime que ce qui est utile. Va, enlève à nos âmes cupides l'espérance du profit; et, après cela, cherche encore des vertus.

Chacun aujourd'hui s'attache à ses revenus; on compte sur des doigts inquiets ce qui rapportera le plus. L'amitié, cette divinité jadis si vénérable, est exposée en vente, et, comme une prostituée, se livre à qui l'achète. Je t'en admire davantage, toi, qui résistes au torrent, qui ne te laisses pas entraîner par la contagion du désordre général. On n'aime que celui que la fortune favorise. L'orage gronde, et bientôt tout fuit à l'entour.

Me voilà, moi, que jadis entourèrent de nombreux amis, tant qu'un souffle favorable a gonflé mes voiles. Dès qu'un vent ora-

Turpe quidem dictu, sed, si modo vera fatemur,
Vulgus amicitias utilitate probat.
Cura quid expediat prius est, quam quid sit honestum;
Et cum fortuna statque caditque fides.
Nec facile invenias multis in millibus unum,
Virtutem pretium qui putet esse sui.
Ipse decor, recte facti si præmia desint,
Non movet, et gratis pœnitet esse probum;
Nil, nisi quod prodest, carum est. I, detrahe menti
Spem fructus avidæ, nemo petendus erit
At reditus jam quisque suos amat, et sibi quid sit
Utile, sollicitis subputat articulis.
Illud amicitiæ quondam venerabile numen
Prostat, et in quæstu pro meretrice sedet.
Quo magis admiror, non, ut torrentibus undis,
Communis vitii te quoque labe trahi.
Diligitur nemo, nisi cui fortuna secunda est :
Quæ simul intonuit, proxima quæque fugat.
En ego, non paucis quondam munitus amicis,
Dum flavit velis aura secunda meis.

geux a soulevé la mer furieuse, on m'abandonne au milieu des eaux avec ma poupe brisée. Et, quand la plupart craignent même de paraître m'avoir connu, à peine êtes-vous restés deux ou trois pour me secourir dans mon naufrage. Tu fus le premier; tu étais digne en effet de ne pas suivre, mais de commencer; de ne pas recevoir, mais de donner l'exemple. Ne cherchant dans ce que tu fais que le témoignage d'une conscience pure, tu aimes la probité, le devoir pour eux-mêmes, tu penses que la vertu n'attend pas de salaire, et qu'elle doit être recherchée pour elle-même, quoique seule et sans aucun cortége de biens étrangers. C'est une honte à tes yeux qu'un ami soit repoussé, parce qu'il est dans l'infortune; qu'il cesse d'être ton ami, parce qu'il est malheureux. L'humanité demande qu'on soutienne de la main la tête du nageur fatigué, au lieu de le plonger au sein des flots. Vois ce que fit, pour son ami mort, le petit-fils d'Éacus : ma vie aussi, crois-moi, est une sorte de mort. Thésée accompagna Pirithoüs sur les bords du Styx; et quelle distance me sépare des ondes du Styx! Le jeune Phocéen n'abandonna pas Oreste privé de sa raison; et la folie est pour beaucoup dans ma faute.

Ut fera nimboso tumuerunt æquora vento,
In mediis lacera puppe relinquor aquis.
Quumque alii nolint etiam me nosse videre,
Vix duo projecto tresve tulistis opem.
Quorum tu princeps, nec enim comes esse, sed auctor,
Nec petere exemplum, sed dare dignus eras.
Te, nihil ex acto, nisi non peccasse, ferentem,
Sponte sua probitas officiumque juvant.
Judice te mercede caret, per seque petenda est
Externis virtus incomitata bonis.
Turpe putas abigi, quia sit miserandus, amicum,
Quique sit infelix, desinere esse tuum.
Mitius est lasso digitum subponere mento,
Mergere quam liquidis ora natantis aquis.
Cerne, quid Æacides post mortem præstet amico :
Instar et hanc vitam mortis habere puta.
Pirithoum Theseus Stygias comitavit ad undas
A Stygiis quantum sors mea distat aquis!
Adfuit insano juvenis Phocæus Orestæ :
Et mea non minimum culpa furoris habet.

Toi aussi, partage avec ces héros la gloire de tant de vertu, et continue à me donner, dans ma détresse, toute l'assistance qui dépend de toi. Si je te connais bien, si tu es toujours ce que tu étais autrefois, si ton cœur n'a pas changé, plus la fortune se montre cruelle, plus tu lui opposes de résistance ; comme l'honneur l'exige, tu prends garde qu'elle ne triomphe de toi ; et l'ardeur de ton ennemi dans le combat ne fait qu'animer ton ardeur : ainsi la même cause me nuit et me sert en même temps.

Sans doute, excellent jeune homme, tu regardes comme indigne de toi de te joindre au cortége de la déesse toujours debout sur une roue. Ta constance est inébranlable ; et, si les voiles de mon vaisseau, battu par la tempête, ne sont pas dans l'état que tu voudrais, telles qu'elles sont, ta main les dirige. Ces ruines, tellement ébranlées que la chute en paraît inévitable, se soutiennent encore appuyées sur tes épaules.

Dans le premier moment, il est vrai, ta colère était juste ; tu n'étais pas moins irrité que celui dont je n'avais que trop mérité le courroux. Le ressentiment qui était entré dans le cœur du grand César, tu juras aussitôt que tu le partageais avec lui ; mais,

Tu quoque magnorum laudes admitte virorum ;
Utque facis, lapso, quam potes, affer opem.
Si bene te novi ; si, quod prius esse solebas,
Nunc quoque es, atque animi non cecidere tui,
Quo fortuna magis sævit, magis ipse resistis,
Utque decet, ne te vicerit illa, caves;
Et bene uti pugnes, bene pugnans efficit hostis.
Sic eadem prodest causa, nocetque mihi.
Scilicet indignum, juvenis rarissime, ducis
Te fieri comitem stantis in orbe Deæ.
Firmus es ; et, quoniam non sunt ea qualia velles,
Vela regis quassæ qualiacumque ratis.
Quæque ita concussa est, ut jam casura putetur,
Restat adhuc humeris fulta ruina tuis.
Ira quidem primo fuerat tua justa, nec ipso
Lenior, offensus qui mihi jure fuit :
Quique dolor pectus tetigisset Cæsaris alti,
Illum jurabas protinus esse tuum ;

dès que tu appris l'origine de mon malheur, tu gémis sur mon égarement. Alors ta lettre vint m'apporter une première consolation, et me donner l'espoir qu'on pourrait fléchir le dieu que j'ai offensé ; alors tu te sentis émouvoir par la constance de cette longue amitié, qui commença dans mon cœur avant ta naissance ; tu te rappelas que, si tu es devenu pour d'autres un ami, tu naquis le mien ; que, dans ton berceau, je te donnai les premiers baisers ; qu'après avoir honoré ta famille dès ma plus tendre jeunesse, il me faut, après tant d'années, être un fardeau pour toi. Ton père, le modèle des orateurs romains, et dont l'éloquence égalait la noblesse, m'encouragea le premier à confier mes vers à la renommée ; il fut le guide de mon génie. Ton frère aussi ne pourrait dire à quelle époque commença mon amitié pour lui. Mais c'est, avant tout, sur toi que se réunirent mes affections, et, dans mes diverses fortunes, tu fus toujours le premier objet de ma tendresse.

Les côtes de l'Italie me virent avec toi dans ces derniers moments où j'arrosais le rivage de mes larmes. Quand tu me deman-

Ut tamen audita est nostræ tibi cladis origo,
Diceris erratis ingemuisse meis.
Tum tua me primum solari littera cœpit,
Et læsum flecti spem dare posse Deum.
Movit amicitiæ tum te constantia longæ,
Ante tuos ortus quæ mihi cœpta fuit.
Et quod eras aliis factus, mihi natus amicus;
Quodque tibi in cunis oscula prima dedi;
Quod, quum vestra domus teneris mihi semper ab annis
Culta sit, esse vetus nunc tibi cogor onus.
Me tuus ille pater, Latiæ facundia linguæ,
Quæ non inferior nobilitate fuit,
Primus, ut auderem committere carmina famæ,
Impulit : ingenii dux fuit ille mei.
Nec, quo sit primum nobis a tempore cultus,
Contendo fratrem posse referre tuum.
Te tamen ante omnes ita sum complexus, ut unus.
Quolibet in casu gratia nostra fores.
Ultima me tecum vidit, mœstisque cadentes
Excepit lacrymas Italis ora genis.

das s'ils étaient vrais, ces bruits odieux qui t'avaient instruit de ma faute, je restais embarrassé sans avouer et sans nier, et ma pâleur révélait assez mon trouble et ma crainte. Comme la neige qui se fond au souffle humide de l'Auster, des larmes inondaient mon visage interdit et tremblant.

Ces souvenirs te sont encore présents; tu penses que ma faute peut être excusée, comme on excuse une première erreur; et c'est pour cela que tu ne détournes pas tes regards d'un ancien ami dans le malheur, et que tu répands sur mes blessures un baume salutaire. Pour tant de bienfaits, s'il m'était permis de donner un libre cours à mes vœux, je demanderais aux dieux de te combler de mille faveurs; mais, s'il faut me borner à l'objet de tes désirs, je leur demanderai qu'ils conservent à ton amour et César et sa mère. C'est là, je m'en souviens, la prière que tu leur adressais d'abord, quand tu offrais de l'encens sur leurs autels.

Quum tibi quærenti, num verus nuncius esset,
Adtulerat culpæ quem mala fama meæ;
Inter confessum dubie, dubieque negantem
Hærebam, pavidas dante timore notas :
Exemploque nivis, quam solvit aquaticus Auster,
Gutta per adtonitas ibat oborta genas.
Hæc igitur referens, et quod mea crimina primi
Erroris venia posse latere vides;
Respicis antiquum lapsis in rebus amicum,
Fomentisque juvas vulnera nostra tuis.
Pro quibus optandi si nobis copia fiat,
Tam bene promerito commoda mille precer.
Sed si sola mihi dentur tua vota, precabor,
Ut tibi sit, salvo Cæsare, salva parens.
Hæc ego, quum faceres altaria pinguia ture,
Te solitum memini prima rogare Deos.

LETTRE QUATRIÈME

A ATTICUS

—

ARGUMENT

Il rappelle à Atticus l'ancienne amitié qui les unissait, et qui fut toujours si douce pour tous deux. Plein de ces souvenirs, il est persuadé que, malgré son éloignement, son ami lui est resté fidèle; il l'engage à persévérer.

Reçois ces mots qu'Ovide t'envoie des bords glacés de l'Ister, Atticus, toi dont la fidélité ne peut m'être suspecte. Te souviens-tu encore de ton ami malheureux? ou ton cœur a-t-il cessé de s'occuper de moi? Non, les dieux ne me sont pas cruels à ce point; je ne saurais le croire, il est impossible que tu m'aies oublié : ton image est toujours devant mes yeux; je crois voir tes traits toujours présents à ma pensée. Je me rappelle nos fréquents entretiens sur des objets sérieux, et ces douces causeries qui nous prenaient une bonne partie de notre temps. Souvent, en

EPISTOLA QUARTA

ATTICO

—

ARGUMENTUM

Attico veterem amicitiam, ejusque fructus ultro citroque jucundiores commemorat. Quibus fretus dicit sibi persuasum esse, illum quamvis absentem, adhuc in fide permanere; quod ut faciat, hortatur.

Accipe colloquium gelido Nasonis ab Istro,
Attice, judicio non dubitande meo.
Ecquid adhuc remanes memor infelicis amici?
Deserit an partes languida cura suas?
Non ita Di tristes mihi sunt, ut credere possim,
Fasque putem jam te non meminisse mei.
Ante meos oculos tua stat, tua semper imago est;
Et videor vultus mente videre tuos.
Seria multa mihi tecum collata recordor;
Nec data jucundis tempora pauca jocis.

conversant, nous avons abrégé les heures; souvent nos discours se prolongèrent au delà du jour. Souvent tu écoutas des vers que je venais d'achever, et ma muse nouvelle se soumettait à ton jugement. Tes éloges étaient pour moi les applaudissements du peuple; c'était le prix le plus doux de mon travail récent. Pour que mon ouvrage fût poli par la lime d'un ami, j'ai effacé bien des choses, en suivant tes avis. Souvent le forum, les portiques, les rues nous virent ensemble; souvent le théâtre nous réunit l'un près de l'autre. Enfin, mon ami, notre attachement ne le céda jamais à celui d'Achille et du petit-fils d'Actor.

Non, quand tu boirais des eaux du fleuve d'oubli, je ne croirais pas que ces souvenirs pussent s'effacer de ton cœur. La saison des frimas ramènera les longs jours; les nuits d'hiver seront plus courtes que les nuits d'été; Babylone n'aura plus de chaleurs, le Pont n'aura plus de froids; le souci l'emportera sur la rose parfumée de Pestum, avant que mon souvenir s'efface de ta mémoire : non, ma destinée n'est pas malheureuse à ce point. Prends garde cependant qu'on ne puisse dire que ma confiance

Sæpe citæ longis visæ sermonibus horæ;
Sæpe fuit brevior, quam mea verba, dies.
Sæpe tuas factum venit modo carmen ad aures,
Et nova judicio subdita Musa tuo est.
Quod tu laudaras, populo placuisse putabam:
Hoc pretium curæ dulce recentis erat.
Utque meus lima rasus liber esset amici,
Non semel admonitu facta litura tuo est.
Nos fora viderunt pariter, nos porticus omnis,
Nos via, nos junctis curva theatra locis.
Denique tantus amor nobis, carissime, semper,
Quantus in Æacidis Actoridisque fuit.
Non ego, securæ biberes si pocula Lethes,
Excidere hæc credam pectore posse tuo.
Longa dies citius brumali sidere, noxque
Tardior hiberna solstitialis erit;
Nec Babylon æstum, nec frigora Pontus habebit,
Calthaque Pæstanas vincet odore rosas;
Quam tibi nostrarum veniant oblivia rerum,
Non ita pars fati candida nulla mei.
Ne tamen hæc dici possit fiducia mendax,

m'a trompé; que j'ai été abusé par une sotte crédulité. Protége, avec une fidélité constante, ton ancien ami ; protége-le autant que tu le peux, sans qu'il te soit à charge.

LETTRE CINQUIÈME

A SALANUS

—

ARGUMENT

Il fait l'éloge de la bonté et de la bienveillance de Salanus. Il le remercie d'avoir accordé sa faveur aux vers d'un poëte exilé. Il recommande à sa protection le poëme où il a célébré le triomphe de l'Illyrie.

Ovide envoie à Salanus ces mots mesurés en distiques inégaux, et les vœux qui les précèdent ; puissent-ils s'accomplir ! puissent mes espérances se réaliser ! Je souhaite, ami, qu'en me lisant tu sois dans un état prospère. Ta bonté, cette vertu presque éteinte de nos jours, mérite bien de ma part de semblables vœux.

Stultaque credulitas nostra fuisse, cave;
Constantique fide veterem tutare sodalem,
Qua licet, et quantum non onerosus ero.

EPISTOLA QUINTA

SALANO

—

ARGUMENTUM

Salanum a candore et benevolentia laudat; quodque exsulis poetæ carmina probarit eximius orator, gratias agit. Carmen, quo Illyricum triumphum celebrare sit nisus, ejus tutelæ commendat.

Condita disparibus numeris ego Naso Salano
Præposita misi verba salute meo.
Quæ rata sit cupio, rebusque ut comprobet omen,
Te precor a salvo possit, amice, legi.
Candor, in hoc ævo res intermortua pæne,
Exigit, ut faciam talia vota, tuus.

Quoique je fusse peu connu de toi, on dit que tu t'es affligé de mon exil ; et, quand tu lus ces vers que j'envoyai des bords reculés du Pont, quels qu'ils fussent, ta faveur leur servit d'appui ; tu souhaitas que César, toujours protégé par les dieux, s'apaisât bientôt en ma faveur ; César lui-même, s'il le savait, permettrait de semblables souhaits. C'est la bonté de ton cœur qui t'inspira des vœux si bienveillants, et ce n'est pas ce qui me les rend moins précieux.

Ce qui doit te toucher le plus dans mon malheur, éloquent Salanus, c'est sans doute la nature des lieux où je souffre : dans le monde entier, crois-moi, tu trouverais à peine une contrée qui jouît moins de la paix qu'Auguste nous a donnée. Et pourtant, ces vers que je fais ici, au milieu des fureurs de la guerre, tu les lis, et, quand tu les as lus, tu les approuves, tu leur donnes des éloges, tu applaudis à mon génie, à tout ce qui coule d'une veine si stérile, et d'un ruisseau tu fais un grand fleuve. Oui, ces suffrages sont chers à mon cœur ; et, tu le sais, le cœur du malheureux peut à peine s'ouvrir à la joie.

Quand ma muse s'exerce sur des choses légères, mon génie suffit à un travail simple et facile. Mais naguère, quand la re-

Nam fuerim quamvis modico tibi cognitus usu,
Diceris exsiliis ingemuisse meis;
Missaque ab extremo legeres quum carmina Ponto,
Illa tuus juvit qualiacumque favor;
Optastique brevem salvi mihi Cæsaris iram;
Quod tamen optari, si sciat, ipse sinat.
Moribus ista tuis tam mitia vota dedisti,
Nec minus idcirco sunt ea grata mihi.
Quoque magis moveare malis, doctissime, nostris,
Credibile est fieri conditione loci.
Vix hac invenias totum, mihi crede, per orbem
Quæ minus Augusta pace fruatur, humum.
Tu tamen hic structos inter fera prœlia versus
Et legis, et lectos ore favente probas;
Ingenioque meo, vena quod paupere manat,
Plaudis, et e rivo flumina magna facis.
Grata quidem sunt hæc animo suffragia nostro,
Vix sibi quum miseros posse placere putes.
Dum tamen in rebus tentamus carmina parvis,
Materiæ gracili sufficit ingenium.

nommée d'un glorieux triomphe parvint jusqu'en ces lieux, j'osai entreprendre une tâche si relevée : la grandeur et l'éclat du sujet accablèrent mon audace; je succombai sous le poids de mon entreprise. Dans mon poëme, tu n'auras à louer que ma bonne volonté ; du reste, il languit, écrasé par le sujet. Si, par hasard, mon livre est parvenu jusqu'à toi, je te le recommande ; prends-le sous ta protection ; tu le ferais, quand je ne le demanderais pas ; que, du moins, la prière d'un ami ajoute à ta bonne volonté. Je ne mérite pas d'éloges ; mais il y a tant de bonté dans ton cœur plus candide et plus pur que le lait, que la neige nouvelle ! Tu admires les autres, toi, si digne d'être admiré, toi, dont personne n'ignore les talents et l'éloquence.

Le prince des jeunes Romains, César, à qui la Germanie a donné son nom, t'associe à ses études ; le plus ancien de ses compagnons, uni à lui dès l'enfance, tu lui plais par ton génie, qui sympathise avec son caractère. Tu parles, et aussitôt il se sent animé ; tu es là pour exciter son éloquence par la tienne.

Nuper ut huc magni pervenit fama triumphi,
Ausus sum tantæ sumere molis opus :
Obruit audentem rerum gravitasque nitorque
Nec potui cœpti pondera ferre mei.
Illic, quam laudes, erit officiosa voluntas;
Cetera materia debilitata jacent.
Quod si forte liber vestras pervenit ad aures
Tutelam mando sentiat ille tuam.
Hoc tibi facturo, vel si non ipse rogarem,
Accedat cumulus gratia nostra levis.
Non ego laudandus, sed sunt tua pectora lacte,
Et non calcata candidiora nive !
Mirarisque alios, quum sis mirabilis ipse,
Nec lateant artes, eloquiumque tuum.
Te juvenum princeps, cui dat Germania nomen,
Participem studii Cæsar habere solet ;
Tu comes antiquus, tu primis junctus ab annis,
Ingenio mores æquiparante, places;
Te dicente prius, fit protinus impetus illi ;
Teque habet, elicias qui sua verba tuis.

Quand tu as cessé de parler, que toute bouche mortelle s'est tue devant lui, et que le silence a régné un instant, il se lève alors, ce prince si digne de porter le nom d'Iule, semblable à l'étoile du matin sortant des ondes de l'Orient. Pendant qu'il est debout et dans le silence, son attitude, son air est celui de l'orateur, et la disposition de son vêtement annonce une voix éloquente Enfin, quand le moment est arrivé, quand cette bouche divine a rompu le silence, vous jureriez que son langage est celui des dieux : c'est là, diriez-vous, une éloquence digne d'un prince, tant il y a de noblesse dans sa parole ! Et toi, son favori, toi, dont le front touche les astres, tu veux cependant avoir les ouvrages d'un poëte proscrit. Sans doute il s'établit une sorte de sympathie entre les esprits unis par les mêmes études ; c'est une alliance à laquelle chacun reste fidèle. Le paysan s'attache au laboureur, le soldat à l'homme de guerre, le nautonnier au pilote qui dirige une barque incertaine. Ainsi le culte des Muses te plaît, à toi qui les cultives, et mon génie trouve en toi un génie qui le protége.

Nos genres ne sont pas les mêmes, mais ils sortent des mêmes sources, et c'est un art libéral que nous cultivons l'un et l'autre.

Quum tu desisti, mortaliaque ora quierunt,
Clausaque non longa conticuere mora,
Surgit Iuleo juvenis cognomine dignus,
Qualis ab Eois Lucifer ortus aquis.
Dumque silens adstat, status est vultusque diserti,
Spemque decens doctæ vocis amictus habet.
Mox, ubi pulsa mora est, atque os cœleste solutum,
Hoc Superos jures more solere loqui :
Atque, hæc est, dicas, facundia principe digna ;
Eloquio tantum nobilitatis inest !
Huic tu quum placeas, et vertice sidera tangas,
Scripta tamen profugi vatis habenda putas.
Scilicet ingeniis aliqua est concordia junctis,
Et servat studii fœdera quisque sui.
Rusticus agricolam, miles fera bella gerentem,
Rectorem dubiæ navita puppis amat.
Tu quoque Pieridum studio, studiose, teneris,
Ingenioque faves, ingeniose, meo.
Distat opus nostrum ; sed fontibus exit ab isdem,
Artis et ingenuæ cultor uterque sumus.

Tu portes le thyrse et moi le laurier ; mais l'enthousiasme nous est nécessaire à tous deux. Si ton éloquence donne plus de nerf à mes vers, c'est de moi que tes paroles empruntent leur éclat. Tu penses donc avec raison que la poésie n'est pas étrangère à tes études, et que, sous les mêmes drapeaux, nous devons rester fidèles au même culte. Aussi je souhaite que, jusqu'à la fin de ta vie, tu conserves cet ami auquel tu appartiens, et qu'un jour, maître du monde, il tienne lui-même les rênes de l'empire : c'est le vœu que tout le peuple forme avec moi.

LETTRE SIXIÈME

A GRÉCINUS

—

ARGUMENT

Le poëte engage Grécinus à épargner à son ami des reproches trop tardifs, et à lui donner plutôt les secours dont il a besoin.

Ovide, qui jadis, près de Grécinus, lui offrait ses vœux de vive voix, les lui offre maintenant dans ses vers, des tristes bords de

Thyrsus enim vobis, gestata est laurea nobis ;
Sed tamen ambobus debet inesse calor.
Utque meis numeris tua dat facundia nervos,
Sic venit a nobis in tua verba nitor.
Jure igitur studio confinia carmina vestro,
Et commilitii sacra tuenda putas.
Pro quibus ut maneat, de quo censeris, amicus
Comprecor ad vitæ tempora summa tuæ ;
Succedatque suis orbis moderator habenis :
Quod mecum populi vota precantur idem.

EPISTOLA SEXTA

GRÆCINO

—

ARGUMENTUM

Ad Græcinum scribens poeta, eum monet ut a sera peccatorum reprehensione temperet sibi amicus, et potius auxilium præstare nitatur sodali.

Carmine Græcinum, qui præsens voce solebat,
Tristis ab Euxinis Naso salutat aquis.

l'Euxin. C'est là le langage d'un exilé, c'est à ma plume que je dois la parole; et, s'il ne m'était permis d'écrire, je resterais sans voix. Tu as raison de blâmer les fautes de ton ami insensé, et de m'avertir que j'ai mérité plus encore que je ne souffre. Tes reproches sont fondés, mais ils viennent trop tard. Sois moins sévère pour un coupable qui avoue ses torts. Quand je pouvais encore diriger mes voiles pour échapper aux monts Cérauniens, c'est alors qu'il fallait m'avertir d'éviter de funestes écueils. Maintenant, à quoi me sert d'apprendre, après le naufrage, quelle route ma barque devait tenir? Tends plutôt une main secourable au nageur fatigué, et que ton bras ne dédaigne pas de soutenir sa tête. C'est ce que tu fais; fais-le toujours, je t'en prie; et que ta mère et ton épouse, tes frères et toute ta famille soient protégés des dieux! Puissent, et c'est le vœu de ton cœur, c'est celui que tes lèvres expriment sans cesse, puissent toutes tes actions être agréables aux Césars! Quelle honte pour toi de ne soulager par aucun secours le malheur d'un ancien ami! quelle honte de reculer, de ne pas te tenir d'un pied ferme! quelle honte d'abandonner un vaisseau dans la détresse! quelle honte de

Exsulis hæc vox est : præbet mihi littera linguam;
Et, si non liceat scribere, mutus ero.
Corripis, ut debes, stulti peccata sodalis,
Et mala me meritis ferre minora doces
Sera facis, sed sera, meæ convicia culpæ:
Aspera confesso verba remitte reo.
Quum poteram recto transire Ceraunia velo,
Ut fera vitarem saxa, monendus eram.
Nunc mihi naufragio quid prodest discere facto,
Quam mea debuerit currere cymba viam?
Brachia da lasso potius prendenda natanti;
Nec pigeat mento suïposuisse manum.
Idque facis, faciasque precor : sic mater et uxor,
Sic tibi sint fratres, totaque salva domus!
Quodque soles animo, quod semper voce precari,
Omnia Cæsaribus sic tua facta probes!
Turpe erit in miseris veteri tibi rebus amico
Auxilium nulla parte tulisse tuum.
Turpe referre pedem, nec passu stare tenaci :
Turpe laborantem deseruisse ratem.

suivre les chances du sort, de céder à la fortune et de désavouer un ami, quand il n'est plus heureux !

Telle ne fut pas la conduite du fils d'Agamemnon et du fils de Strophius. Telle ne fut pas l'amitié de Pirithoüs et du fils d'Égée ; admirés des siècles passés, ils le seront encore des siècles à venir, et les théâtres retentissent d'applaudissements à leur honneur. Toi aussi, pour être resté fidèle à ton ami dans l'adversité, tu mérites d'être compté parmi ces grands hommes ; tu le mérites, et puisque ta pieuse amitié est digne d'être célébrée, ma reconnaissance ne taira pas tes bienfaits. Crois-moi, si mes vers ne sont pas destinés à l'oubli, ton nom sera souvent répété dans la postérité. Seulement, Grécinus, ne cesse pas d'être fidèle à ton ami dans sa disgrâce, et que le temps ne ralentisse jamais l'ardeur de ton affection. Je sais que tu fais tout pour moi ; mais quoique secondé par le vent, je me sers encore de la rame : il est bon de presser de l'aiguillon le cheval lancé à la course.

Turpe sequi casum, et fortunæ cedere, amicum
Et, nisi sit felix, esse negare suum.
Non ita vixerunt Strophio atque Agamemnone nati :
Non hæc Ægidæ Pirithoique fides.
Quos prior est mirata, sequens mirabitur ætas ;
In quorum plausus tota theatra sonant.
Tu quoque, per durum servato tempus amico,
Dignus es in tantis nomen habere viris;
Dignus es ; et quoniam laudem pietate mereris,
Non erit officii gratia surda tui.
Crede mihi, nostrum si non mortale futurum
Carmen, in ore frequens posteritatis eris.
Fac modo permaneas lapso, Græcine, fidelis ;
Duret et in longas impetus iste moras.
Quæ tu quum præstes, remo tamen utor in aura :
Nil nocet admisso subdere calcar equo.

LETTRE SEPTIÈME

A ATTICUS

ARGUMENT

S'il doute quelquefois de la fidélité de ses amis, c'est, dit-il, parce qu'il est accablé sans relâche des coups de la fortune. Il ajoute qu'il a trouvé des consolations dans la constance d'Atticus.

C'est d'abord pour t'offrir mes vœux, Atticus, que je t'envoie cette lettre, du milieu des Gètes, toujours privés de la paix. Ensuite j'aurai le plus grand plaisir à apprendre ce que tu fais, et si, quels que soient les soins qui t'occupent, tu as encore quelque souci de moi. Je n'en doute pas ; mais la peur même du mal m'inspire, malgré moi, d'inutiles inquiétudes. Pardonne, je te prie ; excuse une crainte excessive : le naufragé redoute l'onde la plus paisible. Une fois piqué par l'hameçon perfide, le poisson croit toujours voir le crochet d'airain sous l'aliment qu'il ren-

EPISTOLA SEPTIMA

ATTICO

ARGUMENTUM

Ut de amicorum fide nonnunquam subdubitet, inde fieri narrat poeta, quod continuis vulneretur fortunæ ictibus. Attici constantiam solatia sibi dare adjicit.

Esse salutem vult te mea littera primum
A male pacatis, Attice, missa Getis.
Proxima subsequitur, quid agas, audire voluptas :
Et si, quicquid agas, sit tibi cura mei.
Nec dubito quin sit; sed me timor ipse malorum
Sæpe supervacuos cogit habere metus.
Da veniam, quæso, nimioque ignosce timori :
Tranquillas etiam naufragus horret aquas.
Qui semel est læsus fallaci piscis ab hamo,
Omnibus unca cibis æra subesse putat.

contre. Souvent la brebis se sauve à l'aspect du chien, qu'elle prend pour un loup ; et, dans son erreur, elle fuit le soutien de sa faiblesse. Un membre blessé redoute l'atteinte la plus légère ; une ombre vaine fait trembler l'homme inquiet. Ainsi, percé des traits cruels de la fortune, mon cœur ne conçoit que de tristes pensées.

Maintenant, je n'en doute plus, mes destins, suivant leur cours, ne sortiront pas de leurs voies accoutumées. Je crois que les dieux s'étudient à me traverser en tout, et qu'il m'est impossible de mettre en défaut la fortune ; elle s'applique à me perdre : si volage d'ordinaire, elle me nuit avec une constance inébranlable. Crois-moi, tu sais combien je suis sincère, et tels sont mes malheurs, qu'il me serait impossible de les exagérer : il serait moins long de compter les épis des moissons de Cinyphie, et les fleurs dont le thym couvre les hauteurs de l'Hybla ; il te serait plus facile de dire combien d'oiseaux s'élèvent dans les airs sur leurs ailes rapides, et combien de poissons nagent dans l'océan, que de calculer toutes les souffrances que j'ai endurées sur la terre et sur les mers. Il n'est pas dans l'univers un peuple

Sæpe canem longe visum fugit agna, lupumque
Credit, et ipsa suam nescia vitat opem.
Membra reformidant mollem quoque saucia tactum,
Vanaque sollicitis incutit umbra metum.
Sic ego fortunæ telis confixus iniquis,
Pectore concipio nil nisi triste meo.
Jam mihi fata liquet cœptos servantia cursus
Per sibi consuetas semper itura vias.
Observare Deos, ne quid mihi cedat amice;
Verbaque fortunæ vix puto posse dari.
Est illi curæ me perdere, quæque solebat
Esse levis, constans et bene certa nocet.
Crede mihi, si sum veri tibi cognitus oris,
Nec fraus in nostris casibus esse potest ;
Cinyphiæ segetis citius numerabis aristas,
Altaque quam multis floreat Hybla thymis,
Et quot aves motis nitantur in aera pennis,
Quotque natent pisces æquore, certus eris,
Quam tibi nostrorum statuatur summa laborum,
Quos ego sum terra, quos ego passus aqua.

plus féroce que les Gètes, et pourtant les Gètes ont gémi sur mes malheurs. Si ma mémoire cherchait à te les retracer dans mes vers, le récit de mes infortunes formerait une longue Iliade.

Si donc j'ai des craintes, ce n'est pas que je te redoute, toi qui m'as donné mille preuves de ton amitié; mais c'est que le malheur rend timide; c'est que, depuis longtemps, ma porte ne s'est pas ouverte à la joie. Je me suis fait une habitude de souffrir. De même que l'eau creuse le rocher, qu'elle frappe sans cesse dans sa chute, de même la fortune me déchire sans relâche de ses coups; elle ne trouve plus de place pour de nouvelles blessures. Le soc de la charrue est moins usé par un frottement continu; la voie Appienne est moins broyée sous la roue rapide, que mon cœur n'est abattu par une longue suite de douleurs; et je n'ai rien trouvé qui pût me soulager. Plusieurs ont cherché la gloire dans la culture des arts; moi, malheureux, j'ai trouvé ma perte dans mon propre talent. Jusqu'alors ma vie a été pure, elle s'est écoulée sans tâche, et cela ne m'a été d'aucun secours

Nulla Getis toto gens est truculentior orbe;
Sed tamen hi nostris ingemuere malis.
Quæ tibi si memori coner perscribere versu,
Ilias est fatis longa futura meis.
Non igitur vereor, quod te rear esse verendum,
Cujus amor nobis pignora mille dedit;
Sed quia res timida est omnis miser, et quia longi
Tempore lætitiæ janua clausa mea est.
Jam dolor in morem venit meus: utque caducis
Percussu crebro saxa cavantur aquis,
Sic ego continuo fortunæ vulneror ictu;
Vixque habet in nobis jam nova plaga locum.
Nec magis adsiduo vomer tenuatur ab usu
Nec magis est curvis Appia trita rotis,
Pectora quam mea sunt serie cæcata laborum:
Et nihil inveni, quod mihi ferret opem.
Artibus ingenuis quæsita est gloria multis:
Infelix perii dotibus ipse meis.
Vita prior vitio caret, et sine labe peracta:
Auxilii misero nil tulit illa mihi.

dans l'infortune. Souvent une faute grave est pardonnée à la prière d'un ami ; pour moi l'amitié fut sans voix. C'est pour d'autres un soulagement d'être présents à leurs malheurs : et moi j'étais absent, quand a éclaté l'orage qui a écrasé cette tête. Qui ne redouterait la colère de César, même quand elle se tait? des paroles terribles ont ajouté à mes tourments. Une saison propice rend moins pénible le chemin de l'exil ; et moi, je fus jeté sur une mer orageuse, sous l'influence de l'Arcture et des Pléiades menaçantes. Souvent un temps calme favorise le navigateur ; jamais l'onde ne fut plus cruelle à la poupe d'Ithaque. La fidélité de mes compagnons pouvait adoucir mon malheur ; une troupe perfide s'est enrichie de mes dépouilles. Le séjour adoucit les rigueurs de l'exil ; sous les deux pôles il n'est pas une contrée plus triste que celle que j'habite. C'est quelque chose d'être près des frontières de la patrie ; je suis sur une terre reculée au bout de l'univers. Tes lauriers, César, assurent la paix aux exilés ; le Pont est exposé aux attaques d'un ennemi voisin. Il est doux d'employer le temps à la culture des champs ; un cruel ennemi ne permet pas de labourer cette terre Un doux climat soulage et

Culpa gravis precibus donatur sæpe suorum ;
Omnis pro nobis gratia muta fuit.
Adjuvat in duris alios præsentia rebus ;
Obruit hoc absens vasta procella caput.
Quis non horruerit tacitam quoque Cæsaris iram ?
Addita sunt pœnis aspera verba meis.
Fit fuga temporibus levior : projectus in æquor
Arcturum subii Pleiadumque minas.
Sæpe solent hiemem placidam sentire carinæ :
Non Ithacæ puppi sævior unda fuit.
Recta fides comitum poterat mala nostra levare :
Ditata est spoliis perfida turba meis.
Mitius exsilium faciunt loca : tristior ista
Terra sub ambobus non jacet ulla polis.
Est aliquid patriis vicinum finibus esse ;
Ultima me tellus, ultimus orbis habet.
Præstat et exsulibus pacem tua laurea Cæsar :
Pontica finitimo terra sub hoste jacet.
Tempus in agrorum cultu consumere dulce est ;
Non patitur verti barbarus hostis humum.

le corps et l'esprit; un froid éternel glace les bords de la Sarmatie. C'est un plaisir innocent que de boire une eau douce; ici l'eau est marécageuse et mêlée à l'onde salée des mers. Tout me manque à la fois: cependant mon cœur est supérieur à tout, et même il donne des forces à mon corps. Pour soutenir un fardeau, il faut se roidir de tous ses efforts; pour peu qu'on fléchisse, il tombera.

C'est aussi l'espérance d'apaiser la colère du prince qui m'empêche de désirer la mort et de succomber dans l'abattement. Elles ont également leur prix, les consolations que vous me donnez, amis, peu nombreux, dont mes malheurs ont éprouvé la fidélité. Continue, je t'en prie, Atticus, n'abandonne pas mon vaisseau sur les flots. Conserve ton ami, et, en même temps, ton estime pour lui.

Temperie cœli corpusque animusque juvantur;
Frigore perpetuo Sarmatis ora riget.
Est in aqua dulci non invidiosa voluptas:
Æquoreo bibitur cum sale mista palus.
Omnia deficiunt; animus tamen omnia vincit,
Ille etiam vires corpus habere facit.
Sustineas ut onus, nitendum vertice pleno est;
At flecti nervos si patiare, cadet.
Spes quoque, posse mora mitescere principis iram,
Vivere ne nolim deficiamque, cavet.
Nec vos parva datis pauci solatia nobis,
Quorum spectata est per mala nostra fides.
Cœpta tene, quæso; nec in æquore desere navem:
Meque simul serva, judiciumque tuum.

LETTRE HUITIÈME

A MAXIMUS COTTA

ARGUMENT

Il a reçu de Cotta les portraits d'Auguste, de Tibère et de Livie Il leur adresse ses prières comme à des divinités réellement présentes; il feint d'en espérer un exil moins pénible.

Les deux Césars viennent de m'être rendus; c'est toi, Cotta, qui m'as envoyé ces dieux, et pour qu'il ne manquât rien à ton présent, aux Césars tu as joint Livie. Heureux argent! plus heureux que l'or le plus pur! Naguère métal informe, maintenant il est dieu. En me donnant des trésors, tu m'aurais moins donné qu'en m'envoyant ces trois divinités.

C'est quelque chose de voir les dieux, de se croire près d'eux, et de pouvoir converser avec une divinité, comme si elle était

EPISTOLA OCTAVA

MAXIMO COTTÆ

ARGUMENTUM

Acceptis a Cotta Augusti, Tiberii et Liviæ imaginibus, tanquam præsentibus Diis, fi supplex, easque commodioris exsilii spem sibi facere fingit.

Redditus est nobis Cæsar cum Cæsare nuper,
Quos mihi misisti, Maxime Cotta, Deos;
Utque suum munus numerum, quem debet, haberet,
Est ibi Cæsaribus Livia juncta suis.
Argentum felix, omnique beatius auro!
Quod, fuerit pretium quum rude, numen erit.
Non mihi divitias dando majora dedisses,
Cœlitibus missis nostra sub ora tribus.
Est aliquid spectare Deos, et adesse putare,
Et quasi cum vero numine posse loqui.

réellement présente. Quel don magnifique, des dieux! Non, je ne suis plus au bout du monde; comme jadis, me voilà heureux au milieu de Rome. Je vois les traits des Césars, comme je les voyais autrefois. J'osais à peine espérer l'accomplissement d'un tel vœu. Comme auparavant je salue cette divinité céleste. Non, sans doute, tu n'as rien de plus précieux à m'offrir à mon retour. Que manque-t-il à mes regards, si ce n'est le palais de César? et, sans César, que serait son palais? En le voyant, il me semble que je vois Rome; car il porte dans ses traits l'image de sa patrie.

Est-ce une erreur? ou dans ce portrait ses regards ne sont-ils pas irrités contre moi? n'y a-t-il pas dans ses traits courroucés quelque chose de menaçant? Pardonne, héros, que tes vertus rendent plus grand que le monde entier; suspends les coups de ta juste vengeance. Pardonne, je t'en conjure, immortel honneur de notre siècle, toi que l'on reconnaît, à ta sollicitude, pour le maître du monde; par le nom de la patrie, qui t'est plus chère que toi-même; par les dieux qui n'ont jamais été sourds à tes vœux; par la compagne de ta couche, qui seule fut trouvée digne de toi, qui seule peut supporter l'éclat de ta majesté; par un fils

Præmia quanta, Dei! nec me tenet ultima tellus:
Utque prius, media sospes in urbe moror.
Cæsareos video vultus, velut ante videbam:
Vix hujus voti spes fuit ulla mihi.
Utque salutabam, numen cœleste saluto.
Quod reduci tribuas, nil, puto, majus habes.
Quid nostris oculis, nisi sola palatia desunt?
Qui locus, ablato Cæsare, vilis erit.
Hunc ego quum spectem, videor mihi cernere Romam;
Nam patriæ faciem sustinet ille suæ.
Fallor? an irati mihi sunt in imagine vultus,
Torvaque nescio quid forma minantis habet?
Parce, vir immenso major virtutibus orbe;
Justaque vindictæ supprime lora tuæ.
Parce, precor, sæcli decus indelebile nostri;
Terrarum dominum quem sua cura facit.
Per patriæ nomen, quæ te tibi carior ipso est,
Per nunquam surdos in tua vota Deos;
Perque tori sociam, quæ par tibi sola reperta est,
Et cui majestas non onerosa tua est;

dont les vertus retracent ton image, et qui, par ses qualités, prouve qu'il sort de toi ; par tes petits-fils si dignes de leur aïeul et de leur père, et qui s'avancent à grands pas dans la route, où tes vœux les appellent, daigne apporter quelque soulagement à ma peine, et m'accorder un séjour loin du Scythe ennemi.

Et toi, le premier après César, que ta divinité, s'il se peut, ne soit pas contraire à mes prières ; et puisse bientôt la Germanie tremblante être portée captive devant ton char de triomphe ! Puisse ton père vivre aussi longtemps que le vieillard de Pylos, et ta mère que la prêtresse de Cumes ! puisses-tu longtemps être fils ! Toi aussi, digne compagne d'un auguste époux, écoute d'une oreille bienveillante les vœux d'un suppliant, et que les dieux conservent ton époux ! qu'ils conservent ton fils et tes petits-fils, tes vertueuses belles-filles avec les filles qui leur doivent le jour ! Que de tous tes enfants, celui que t'a ravi la cruelle Germanie, Drusus, soit seule la victime des coups du sort ! que ton fils, vengeant par sa valeur la mort d'un frère, soit traîné, vêtu de pourpre, par des coursiers plus blancs que la neige !

Perque tibi similem virtutis imagine natum,
Moribus agnosci qui tuus esse potest;
Perque tuos vel avo, vel dignos patre nepotes,
Qui veniunt magno per tua vota gradu ;
Parte leves minima nostras et contrahe pœnas;
Daque, procul Scythico qui sit ab hoste, locum.
Et tua, si fas est, a Cæsare proxime Cæsar,
Numina sint precibus non inimica meis.
Sic fera quamprimum pavido Germania vultu
Ante triumphantes serva feratur equos.
Sic pater in Pylios, Cumæos mater in annos
Vivant ; et possis filius esse diu.
Tu quoque, conveniens ingenti nupta marito,
Accipe non dura supplicis aure preces.
Sic tibi vir sospes, sic sint cum prole nepotes,
Cumque bonis nuribus, quas peperere, nurus.
Sic, quem dira tibi rapuit Germania, Drusus
Pars fuerit partus sola caduca tui :
Sic tibi Marte suo, fraterni funeris ultor,
Purpureus niveis filius instet equis.

Divinités clémentes, exaucez ma timide prière; qu'il ne me soit pas inutile d'avoir des dieux près de moi! A l'arrivée de César, le gladiateur quitte l'arène, libre de toute crainte, et l'aspect du prince est pour lui d'un puissant secours; et moi, qu'il me serve aussi de contempler vos traits autant que cela m'est permis, et de recevoir trois dieux dans ma seule demeure! Heureux ceux qui voient, non leurs images, mais les dieux eux-mêmes et leurs personnes divines réellement présentes! Puisque un destin cruel m'envie ce bonheur, je révère ces portraits que l'art a donnés à mes vœux. C'est ainsi que les hommes connaissent les divinités que les hauteurs du ciel cachent à leurs regards; c'est ainsi qu'ils adorent la figure de Jupiter, au lie de Jupiter lui-même.

Enfin votre image est avec moi, elle y sera toujours; ne souffrez pas qu'elle reste dans un séjour odieux. Ma tête sera détachée de mon corps, mes yeux arrachés tomberont de leur orbite, avant que vous me soyez ravis, dieux que la terre adore; vous serez le port, l'autel de l'exilé. Je vous embrasserai, si les Gètes me pressent de leurs armes; vous serez mes aigles, les étendards que je suivrai.

Adnuite o timidis, mitissima numina, votis!
Præsentes aliquid prosit habere Deos!
Cæsaris adventu tuta gladiator arena
Exit; et auxilium non leve vultus habet.
Nos quoque vestra juvet quod, qua licet, ora videmus
Intrata est Superis quod domus una tribus
Felices illi, qui non simulacra, sed ipsos,
Quique Deum coram corpora vera vident.
Quod quoniam nobis invidit inutile fatum,
Quos dedit ars votis, effigiemque colo.
Sic homines novere Deos, quos arduus æther
Occulit; et colitur pro Jove forma Jovis.
Denique, quæ mecum est, et erit sine fine, cavete,
Ne sit in inviso vestra figura loco.
Nam caput e nostra citius cervice recedet,
Et patiar fossis lumen abire genis,
Quam cream raptis, o publica numina, vobis;
Vos eritis nostræ portus et ara fugæ.
Vos ego complectar, Geticis si cingar ab armis;
Vosque meas aquilas, vos mea signa sequar.

Ou je me trompe, abusé par l'ardeur de mes vœux, ou je puis espérer un plus doux exil ; car, dans cette image, leurs traits s'adoucissent de plus en plus, je crois les voir consentir à ma demande. Qu'ils se vérifient, je vous en conjure, ces timides pressentiments ! que la colère d'un dieu, quoique bien méritée, s'apaise en ma faveur !

LETTRE NEUVIÈME

AU ROI COTYS

—

ARGUMENT

Il implore le secours de Cotys, roi de Thrace. C'est à un prince distingué par sa noble origine et par son amour pour les beaux-arts, surtout pour la poésie, qu'il adresse sa prière. Exilé sur une terre voisine de son empire, il lui demande protection et sûreté.

Descendant des rois, Cotys, dont la noble origine remonte jusqu'à l'illustre Eumolpus, si déjà la voix de la renommée t'a in-

Aut ego me fallo, nimiaque cupidine ludor;
Aut spes exsilii commodioris adest.
Nam minus et minus est facies in imagine tristis;
Visaque sunt dictis adnuere ora meis.
Vera precor, fiant timidæ præsagia mentis,
Justaque quamvis est, sit minor ira Dei.

EPISTOLA NONA

COTYI REGI

—

ARGUMENTUM

Cotyis Thraciæ regis auxilium implorat, eumque et originis nobilitate conspicuum studiorum, poeseos præsertim, dulcedine captum rogat, ut sibi exsuli in vicinia tu degere liceat.

Regia progenies, cui nobilitatis origo
Nomen in Eumolpi pervenit usque, Coty;

struit de mon exil, si tu sais que je languis sur une terre voisine de ton empire, écoute, ô le meilleur des princes, la voix qui t'implore, et, puisque tu le peux, sois l'appui d'un exilé. La fortune, et je ne m'en plains pas, m'a livré entre tes mains; en cela du moins elle ne s'est pas montrée mon ennemie. Reçois avec bienveillance sur tes bords les débris de mon naufrage: que la terre où tu règnes ne me soit pas plus cruelle que les flots.

Crois-moi, il est digne d'un roi de soulager le malheur; cela convient au rang élevé que tu occupes, cela sied à ta fortune, qui, toute grande qu'elle est, peut à peine égaler ton grand cœur. Jamais la puissance n'est admirée à plus juste titre que lorsqu'elle se laisse émouvoir par la prière. C'est là ce qu'exige l'éclat de ta naissance: c'est l'apanage d'une noblesse issue des dieux; c'est l'exemple que t'offre Eumolpus, l'illustre auteur de ta race et le bisaïeul d'Eumolpus, Erichthonius. C'est un privilége que tu partages avec les dieux : on t'adresse des prières comme à eux, et comme eux, tu soulages les suppliants. Pour quel motif croirions-nous devoir aux puissances du ciel les honneurs que nous leur rendons, si l'on ôte à la divinité la volonté de nous secourir? Si

Fama loquax vestras si jam pervenit ad aures,
Me tibi finitimi parte jacere soli;
Supplicis exaudi, juvenum mitissime, vocem,
Quamque potes profugo, nam potes, adfer opem.
Me fortuna tibi, de qua ne conquerar, hoc est,
Tradidit; hoc uno non inimica mihi.
Excipe naufragium non duro litore nostrum,
Ne fuerit terra tutior unda tua.
Regia crede mihi, res est subcurrere lapsis:
Convenit et tanto, quantus es ipse, viro.
Fortunam decet hoc istam: quæ maxima quum sit,
Esse potest animo vix tamen æqua tuo.
Conspicitur nunquam meliore potentia causa,
Quam quoties vanas non sinit esse preces.
Hoc nitor ille tui generis desiderat: hoc est
A Superis ortæ nobilitatis opus.
Hoc tibi et Eumolpus, generis clarissimus auctor,
Et prior Eumolpo suadet Erichthonius.
Hoc tecum commune Deo: quod uterque rogati
Supplicibus vestris ferre soletis opem.
Numquid erit, quare solito dignemur honore
Numina, si demas velle juvare Deos?

Jupiter est sourd à la voix qui l'implore, pourquoi la victime tomberait-elle sous le couteau devant l'autel de Jupiter ? Si la mer n'accorde pas un instant de calme à mon vaisseau, pourquoi offrirais-je à Neptune un inutile encens ? Si Cérès trompe les vœux du laboureur infatigable, pourquoi recevrait-elle les entrailles d'une truie près de mettre bas? Jamais un bélier ne sera égorgé sur l'autel de Bacchus, si le vin ne jaillit de la grappe sous le pied qui l'écrase. Nous faisons des vœux pour que César tienne longtemps les rênes de l'empire, parce qu'il veille avec soin aux intérêts de la patrie. C'est donc aux services qu'ils nous rendent que les hommes et les dieux doivent leur grandeur, car nous exaltons toujours ceux qui nous protégent.

Toi aussi, Cotys, digne fils d'un père illustre, oblige un malheureux relégué sur la terre où tu commandes. Le plaisir le plus digne de l'homme, c'est de sauver un homme; il n'est pas de moyen plus sûr pour gagner les cœurs. Qui ne maudit Antiphates le Lestrigon ? et qui ne loue la générosité d'Alcinoüs? Ce n'est pas au tyran de Cassandrie que tu dois le jour, ni à celui de Phérée, ni à celui qui se servit d'une machine cruelle pour

Juppiter oranti surdas si præbeat aures,
Victima pro templo cur cadat icta Jovis ?
Si pacem nullam Pontus mihi præstet eunti,
Irrita Neptuno cur ego tura feram?
Vana laborantis si fallat vota coloni,
Accipiat gravidæ cur suis exta Ceres ?
Nec dabit intonso jugulum caper hostia Bacchо,
Musta sub adducto si pede nulla fluant.
Cæsar ut imperii moderetur frena, precamur,
Tam bene quo patriæ consulit ille suæ.
Utilitas igitur magnos hominesque Deosque
Efficit, auxiliis quoque favente suis.
Tu quoque fac prosis intra tua castra jacenti,
O Coty, progenies digna parente tuo.
Conveniens homini est, hominem servare, voluptas ;
Et melius nulla quæritur arte favor.
Quis non Antiphaten Læstrygona devovet ? aut quis
Munifici mores improbat Alcinoi?
Non tibi Cassandreus pater est, gentisve Pherææ,
Quive repertorem torruit arte sua :

en brûler l'inventeur. Mais, terrible à la guerre, invincible dans les combats, le sang te répugne, quand la paix est conclue.

Te dirai-je encore que l'étude assidue des beaux-arts adoucit tes mœurs et en corrige la rudesse. Or, de tous les rois aucun n'a plus que toi cultivé ces douces études; aucun n'y a consacré plus d'instants; tes vers le prouvent : ôte ton nom, et je jurerais qu'ils ne sont pas l'ouvrage d'un Thrace. Non, Orphée n'est plus le seul poëte de cette contrée, et la terre de Bistonie s'enorgueillit aussi de ton génie. De même que ton courage t'invite à prendre les armes, quand il en est besoin, et à tremper tes mains dans le sang ennemi; de même que tu sais lancer un javelot d'un bras vigoureux, et manier habilement un rapide coursier; de même, quand tu as donné le temps nécessaire à ces exercices de tes pères, et qu'un pénible fardeau laisse un peu de repos aux épaules qui le soutiennent, tu ne veux pas que tes loisirs se consument dans un sommeil engourdi, et par le culte des Piérides tu te frayes une route vers les astres brillants. C'est un lien de plus qui m'unit à toi; l'un et l'autre nous sommes initiés aux mêmes mystères. Poëte, je

Sed quam Marte ferox, et vinci nescius armis,
Tam nunquam facta pace cruoris amans.
Adde, quod ingenuas didicisse fideliter artes,
Emollit mores, nec sinit esse feros.
Nec regum quisquam magis est instructus ab illis,
Mitibus aut studiis tempora plura dedit.
Carmina testantur; quæ, si tua nomina demas,
Threicium juvenem composuisse negem.
Neve sub hoc tractu vates foret unicus Orpheus,
Bistonis ingenio terra superba tuo est.
Utque tibi est animus, quum res ita postulat, arma
Sumere, et hostili tingere cæde manum,
Atque, ut es, excusso jaculum torquere lacerto,
Collaque velocis flectere doctus equi,
Tempora sic data sunt studiis ubi justa paternis,
Utque suis humeris forte quievit opus;
Ne tua marcescant per inertes otia somnos,
Lucida Pieria tendis in astra via.
Hoc quoque res aliquid tecum mihi fœderis adfert;
Ejusdem sacri cultor uterque sumus.

tends à un poëte mes mains suppliantes; je demande sur tes bords protection pour mon exil.

Je ne suis pas venu sur les rivages du Pont, après avoir commis un meurtre; ma main n'a pas mêlé de cruels poisons; je n'ai pas été convaincu d'avoir scellé d'un cachet imposteur un écrit supposé. Je n'ai rien fait que la loi défendît; et cependant, je dois l'avouer, ma faute est plus grave que tout cela. Ne demande pas quelle est cette faute : j'ai écrit un Art insensé, voilà ce qui a rendu cette main coupable; ne t'informe pas si j'ai fait plus encore : je veux que dans mon Art on voie tout mon crime. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé dans mon juge une colère indulgente : il ne m'a privé que du séjour de la patrie; puisque je n'en jouis plus, que près de toi du moins je puisse habiter en sûreté cette terre odieuse.

Ad vatem vates orantia brachia tendo,
Terra sit exsiliis ut tua fida meis.
Non ego cæde nocens in Pontica litora veni,
Mistave sunt nostra dira venena manu;
Nec mea subjecta convicta est gemma tabella
Mendacem linis imposuisse notam.
Nec quidquam, quod lege veter committere, feci:
Et tamen his gravior noxa fatenda mihi est.
Neve roges quid sit; stultam conscripsimus Artem:
Innocuas nobis hæc vetat esse manus.
Ecquid præterea peccarim, quærere noli;
Ut pateat sola culpa sub Arte mea.
Quidquid id est, habui moderatam vindicis iram:
Qui, nisi natalem, nil mihi demsit, humum.
Hac quoniam careo, tua nunc vicinia præstet,
Inviso possim tutus ut esse loco.

LETTRE DIXIÈME

A MACER

—

ARGUMENT

Bien des souvenirs doivent rappeler à Macer le poëte qui lui écrit, et son ancienne amitié. S'il n'oublie pas les gages d'une affection réciproque, son ami, bien qu'absent, sera toujours présent à ses regards. Le poëte lui demande de songer souvent à lui.

Reconnais-tu, Macer, à cette image gravée sur le sceau, que cette lettre te vient d'Ovide? et, si mon cachet ne suffit pas pour te l'apprendre, reconnais-tu au moins la main qui a tracé ces caractères? ou le temps a-t-il effacé de ton cœur ces souvenirs, et tes yeux ont-ils oublié ce que jadis ils ont vu tant de fois? Mais qu'importe que tu ne te rappelles ni le cachet ni la main, pourvu que tu aies conservé quelque souci de moi. Tu le dois à

EPISTOLA DECIMA

MACRO

—

ARGUMENTUM

Ad Macrum poetam scribens, multis indiciis ostendit, debere eum esse memorem sui et pristinæ amicitiæ. Cujus fructus et amoris signa, si illi in mentem venerint, dicit se absentem futurum illi tanquam præsentem semper ante oculos; quod ut ipse quoque efficiat impense precatur poeta.

Ecquid ab impressæ cognoscis imagine gemmæ
    Hæc tibi Nasonem scribere verba, Macer?
Auctorisque sui si non est annulus index,
    Cognitane est nostra littera facta manu?
An tibi notitiam mora temporis eripit horum?
    Nec repetunt oculi signa vetusta tui?
Sis licet oblitus pariter gemmæque manusque,
    Exciderit tantum ne tibi cura mei.

cette intimité qui nous unit depuis si longtemps, à mon épouse qui ne t'est pas étrangère, à ces études dont tu n'as pas abusé comme moi; plus sage, tu n'as pas fait un Art coupable. Ta muse continue l'œuvre de l'immortel Homère, elle achève le récit des malheurs d'Ilion. Et l'imprudent Ovide, qui enseigna l'Art d'aimer, reçoit aujourd'hui le triste salaire de ses leçons.

Cependant il est des liens sacrés qui unissent les poëtes, quoique chacun de nous suive des routes diverses. Tu t'en souviens, je le pense, malgré la distance qui nous sépare, et tu veux soulager mes malheurs. Tu fus mon guide, quand nous visitâmes ensemble les superbes villes d'Asie, quand la Sicile se montra à mes regards. Nous vîmes ensemble le ciel briller des feux de l'Etna, de ces feux que vomit la bouche du géant enseveli sous la montagne, et le lac d'Henna, et les fétides marais de Palicus, et l'Anapus mêlant ses ondes aux ondes de Cyané, et la Nymphe qui, fuyant le fleuve de l'Élide, coule encore aujourd'hui cachée sous les eaux de la mer. C'est dans ces contrées que j'ai passé une bonne partie de l'année? ah! qu'elles ressemblent peu au

Quam tu vel longi debes convictibus ævi,
Vel mea quod conjux non aliena tibi;
Vel studiis quibus es, quam nos, sapientius usus;
Utque decet, nulla factus es Arte nocens.
Tu canis æterno quidquid restabat Homero,
Ne careant summa Troica fata manu.
Naso parum prudens, Artem dum tradit amandi,
Doctrinæ pretium triste magister habet.
Sunt tamen inter se communia sacra poetis,
Diversum quamvis quisque sequamur iter.
Quorum te memorem, quanquam procul absumus, esse
Suspicor, et casus velle levare meos.
Te duce, magnificas Asiæ perspeximus urbes
Trinacris est oculis te duce nota meis.
Vidimus Ætnæa cœlum splendescere flamma,
Subpositus monti quam vomit ore gigas
Hennæosque lacus, et olentia stagna Palici,
Quaque suis Cyanen miscet Anapus aquis.
Nec procul hinc Nymphen, quæ, dum fugit Elidis amnem,
Tecta sub æquorea nunc quoque currit aqua.
Hic mihi labentis pars anni magna peracta est.
Eheu, quam dispar est locus ille Getis!

pays des Gètes! Et qu'est-ce encore que ces souvenirs, quand je songe à tant d'autres lieux que nous vîmes ensemble dans ces voyages que tu me rendais si agréables? Soit que notre barque, décorée de peintures, sillonnât l'onde azurée, soit qu'un char nous portât sur ses roues légères, souvent la route fut abrégée par nos entretiens; et nos paroles, si tu comptes bien, étaient plus nombreuses que nos pas. Souvent la nuit venait interrompre nos discours, et les longs jours d'été ne suffisaient pas à nos causeries. C'est quelque chose d'avoir redouté ensemble les hasards de la mer, d'avoir ensemble adressé des vœux aux dieux des ondes, d'avoir traité en commun des affaires sérieuses, d'avoir ensuite partagé les mêmes délassements, que nous pouvons nous rappeler sans rougir.

Si ces souvenirs ne sont pas perdus pour toi, quoique absent, tes yeux me verront à toute heure, comme tu me voyais jadis. Pour moi, bien que relégué au bout du monde, sous l'étoile du pôle qui toujours reste au-dessus de la plaine liquide, je te vois cependant, comme je le puis, des yeux de l'esprit, et souvent je m'entretiens avec toi sous ce ciel glacé. Tu es ici, et

Et quota pars hæc sunt rerum, quas vidimus ambo,
Te mihi jucundas efficiente vias!
Seu rate cæruleas picta sulcavimus undas;
Esseda nos agili sive tulere rota
Sæpe brevis nobis vicibus via visa loquendi;
Pluraque, si numeres, verba fuere gradu.
Sæpe dies sermone minor fuit; inque loquendum
Tarda per æstivos defuit hora dies.
Est aliquid, casus pariter timuisse marinos;
Junctaque ad æquoreos vota tulisse Deos:
Et modo res egisse simul; modo rursus ab illis,
Quorum non pudeat, posse referre jocos.
Hæc tibi si subeant, absim licet, omnibus horis
Ante tuos oculos, ut modo visus, ero.
Ipse quidem extremi quum sim sub cardine mundi,
Qui semper liquidis altior exstat aquis,
Te tamen intueor, quo solo pectore possum,
Et tecum gelido sæpe sub axe loquor.

tu l'ignores; bien qu'absent, tu es souvent près de moi, et je te vois sortir de Rome pour venir chez les Gètes. Rends-moi la pareille, et, puisque ton séjour est plus heureux que le mien, fais que j'y sois toujours dans ton souvenir et dans ton cœur.

LETTRE ONZIÈME

A RUFUS

—

ARGUMENT

C'est à l'oncle de sa femme, Rufus Fundanus, que le poëte écrit cette lettre. Il lui dit que, malgré son éloignement, il conserve le souvenir de ses bienfaits. Il prie les dieux de l'en récompenser.

Ovide, l'auteur d'un Art malheureux, t'envoie, Rufus, cet ouvrage fait à la hâte. Ainsi, quoique le monde entier nous sépare, tu sauras pourtant que je me souviens de toi. Mon nom s'effacera de ma mémoire, avant que mon cœur oublie ta pieuse amitié;

Hic es, et ignoras, et ades celeberrimus absens;
Inque Getas media visus ab urbe venis.
Redde vicem; et, quoniam regio felicior ista est,
Illic me memori pectore semper habe.

EPISTOLA UNDECIMA.

RUFO

—

ARGUMENTUM

Ad Rufum Fundanum, uxoris suæ avunculum, hanc epistolam scribit poeta; cujus merit dicit se habere in memoria, quamvis sit longissimo intervallo remotus. Demum Deo precatur ut illi meritas gratias referant.

Hoc tibi, Rufe, brevi properatum tempore mittit
Naso, parum faustæ conditor Artis, opus:
Ut, quanquam longe toto sumus orbe remoti,
Scire tamen possis nos meminisse tui.
Nominis ante mei venient oblivia nobis,
Pectore quam pietas sit tua pulsa meo.

mon âme s'exhalera dans le vide des airs, avant que je perde la reconnaissance de tes services : oui, c'était un grand service, ces larmes qui coulaient de tes yeux, quand une violente douleur avait tari les miennes; oui, c'était un grand service, ces consolations, par lesquelles tu soulageais à la fois ton cœur et le mien.

Sans doute mon épouse est d'elle-même portée à la vertu; mais tes avis la rendent encore meilleure. Ce que fut Castor pour Hermione, Hector pour Iule, tu l'es pour mon épouse, et je m'en félicite. Elle s'efforce d'égaler tes vertus, et sa conduite prouve qu'elle est de ton sang; aussi, ce qu'elle eût fait, sans y être encouragée, elle le fait mieux encore, aidée de tes conseils. De même le généreux coursier, qui de lui-même disputerait dans le cirque les honneurs du triomphe, redoublera d'ardeur, s'il entend la voix qui l'anime. Enfin tu accomplis avec une constante sollicitude les soins dont te chargea un ami absent, et nul fardeau ne pèse à ta bonté. Oh! que les dieux t'en récompensent, puisque je ne le puis moi-même : ils le feront, si ta

Et prius hanc animam vacuas reddemus in auras,
Quam fiat meriti gratia vana tui.
Grande voco lacrymas meritum, quibus ora rigabas,
Quum mea concreto sicca dolore forent.
Grande voco meritum, mœstæ solatia mentis,
Quum pariter nobis illa tibique dares.
Sponte quidem, per seque mea est laudabilis uxor;
Admonitu melior fit tamen illa tuo.
Namque quod Hermiones Castor fuit, Hector Iuli,
Hoc ego te lætor conjugis esse meæ.
Quæ, ne dissimilis tibi sit probitate, laborat,
Seque tui vita sanguinis esse probat.
Ergo, quod fuerat stimulis factura sine ullis,
Plenius auctorem te quoque nacta facit.
Acer, et ad palmæ per se cursurus honores,
Si tamen hortetis, fortius ibit equus.
Adde, quod absentis cura mandata fideli
Perficis, et nullum ferre gravaris onus.
O referant grates, quoniam non possumus ipsi,
Di tibi! qui referent, si pia facta vident.

piété n'échappe pas à leurs regards. Puissent tes forces suffire longtemps à ta vertu, Rufus, toi la gloire des champs de Fundum.

Sufficiatque diu corpus quoque moribus istis,
Maxima Fundani gloria, Rufe, soli.

LIVRE TROISIÈME

LETTRE PREMIÈRE

A SA FEMME

—

ARGUMENT

Il ne peut supporter son cruel exil; il supplie sa femme de soutenir sa réputation de bonne épouse, et d'employer tous ses efforts auprès de la femme de César, pour obtenir que son époux change de séjour, et qu'il soit transféré dans une contrée moins ennemie que la terre du Pont.

O MER! que le vaisseau de Jason sillonna le premier, et toi, terre que de cruels ennemis, que les frimas attristent sans re-

LIBER TERTIUS

—

EPISTOLA PRIMA

UXORI

—

ARGUMENTUM

Calamitatum exsilii sui impatiens ab uxore flagitat, ut bonæ conjugis famam tueatur, et a Cæsaris conjuge impetrare toto pectore nitatur, ut cum Pontica tellure minus hostilem locum marito mutare liceat.

Æquor Iasonio pulsatum remige primum.
Quique nec hoste fero, nec nive terra cares,

lâche, quand viendra le temps où Ovide vous quittera pour être transféré dans une région moins hostile? Me faudra-t-il toujours vivre dans cette contrée barbare, et serai-je enseveli dans la terre de Tomes? Permets que je le dise, sans cesser d'être en paix avec toi, si la paix est possible pour toi, terre du Pont, sans cesse foulée par les rapides coursiers des ennemis qui t'environnent, permets que je le dise : c'est toi qui fais le plus cruel tourment de mon exil, c'est toi qui rends mes maux plus pesants. Jamais tu ne vois le printemps couronné de fleurs; jamais tu ne vois les moissonneurs dépouillés de leurs vêtements; l'automne ne t'offre ni pampre ni raisin; mais toutes les saisons t'apportent un froid rigoureux. L'hiver enchaîne les mers qui te baignent, et souvent le poisson nage au milieu des ondes, enfermé sous un toit de glace. Tu n'as point de source dont l'eau ne ressemble à l'eau des mers : c'est une boisson aussi propre peut-être à irriter la soif qu'à l'apaiser. Sur tes champs dépouillés s'élèvent à peine quelques arbres, encore sont-ils stériles; et ton sol offre aux yeux l'image de la mer. Tu n'entends d'autres oiseaux que ceux qui, fuyant leurs forêts, viennent avec de rauques accents se désaltérer dans l'onde marine; la triste

Ecquod erit tempus, quo vos ego Naso relinquam,
In minus hostilem jussus abire locum?
An mihi Barbaria vivendum semper in ista?
Inque Tomitana condar oportet humo?
Pace tua, si pax ulla est tibi, Pontica tellus,
Finitimus rapido quam terit hostis equo,
Pace tua dixisse velim; tu pessima duro
Pars es in exsilio: tu mala nostra gravas.
Tu neque ver sentis, cinctum florente corona,
Tu neque messorum corpora nuda vides.
Nec tibi pampineas autumnus porrigit uvas,
Cuncta sed immodicum tempora frigus habent.
Tu glacie freta vincta tenes; et in æquore piscis
Inclusus tecta sæpe natavit aqua.
Nec tibi sunt fontes, laticis nisi pæne marini,
Qui potus dubium sistat alatne sitim.
Rara, neque hæc felix, in apertis eminet arvis
Arbor; et in terra est altera forma maris.
Non avis obloquitur; silvis nisi si qua remotis
Æquoreas rauco gutture potat aquas.

absinthe hérisse tes plaines stériles, moisson amère et bien digne du lieu qui la produit. Que dire encore de ces alarmes continuelles; de ces remparts battus sans cesse par un ennemi dont les flèches sont trempées dans un poison mortel; de l'éloignement de cette contrée, isolée, inaccessible, où la terre n'offre point aux pas du voyageur plus de sûreté que la mer aux navires?

Il n'est donc pas étonnant que, cherchant le terme de tant de maux, je demande sans cesse un autre séjour; ce qui est étonnant, chère épouse, c'est que tu n'obtiennes pas cette faveur, c'est que mes souffrances ne fassent pas sans cesse couler tes larmes. Tu demandes ce que tu dois faire : n'est-ce pas à toi à le chercher? tu le trouveras, si vraiment tu veux le trouver. Mais c'est peu de vouloir : pour arriver au but, il faut que tu désires vivement, il faut que ce souci abrége ton sommeil. La volonté, beaucoup d'autres l'ont sans doute; car qui serait assez mon ennemi, pour désirer que mon exil soit privé de repos Mais toi, c'est de tout ton cœur, de toutes tes forces que tu dois travailler à me servir, et t'employer pour moi nuit et jour. Quand d'autres me serviraient, tu dois faire plus que mes amis, toi, mon épouse; tu dois les vaincre tous par ton empresse-

Tristia per vacuos horrent absinthia campos,
Conveniensque suo messis amara loco.
Adde metus, et quod murus pulsatur ab hoste,
Tinctaque mortifera tabe sagitta madet;
Quod procul hæc regio est, et ab omni devia cursu;
Nec pede quo quisquam, nec rate tutus eat.
Non igitur mirum, finem quærentibus horum
Altera si nobis usque rogatur humus.
Te magis est mirum non hoc evincere, conjux,
Inque meis lacrymas posse tenere malis.
Quid facias, quæris? quæras hoc scilicet ipsum;
Invenies, vere si reperire voles.
Velle parum est : cupias, ut re potiaris, oportet,
Et faciat somnos hæc tibi cura breves.
Velle reor multos : quis enim mihi tam sit iniquus,
Optet ut exsilium pace carere meum?
Pectore te toto, cunctisque incumbere nervis,
Et niti pro me nocte dieque decet.
Utque juvent alii, tu debes vincere amicos,
Uxor, et ad partes prima venire tuas

ment. Mes écrits t'imposent un grand rôle : tu y es présentée comme le modèle d'une bonne épouse. Prends garde de rester au-dessous; il faut qu'on croie à la vérité de mes éloges, et que tu soutiennes l'œuvre de ta renommée. Quand je ne me plaindrais pas, quand je me tairais, la renommée se plaindrait à ma place, si tu ne t'occupais pas de moi comme tu le dois.

La fortune m'a exposé aux regards du peuple, et m'a donné plus de célébrité que je n'en avais jadis. La foudre, en frappant Capanée, l'a rendu plus célèbre; Amphiaraüs, englouti avec ses chevaux dans le sein de la terre, est devenu fameux; Ulysse serait moins connu, s'il avait moins longtemps erré sur les mers; Philoctète doit à sa blessure sa grande réputation. Et moi aussi, si un nom modeste peut trouver place parmi de si grands noms, ma ruine attire sur moi les regards. Mes écrits ne te permettent pas non plus de rester ignorée; tu leur dois une renommée qui ne le cède pas à celle de Battis de Cos. Ainsi, quelle que soit ta conduite, tu seras en évidence sur un vaste théâtre, et ta piété conjugale aura de nombreux témoins. Crois-moi, toutes les fois que je te loue dans mes vers, les femmes qui lisent ces éloges demandent si tu les mérites. Sans doute il en est qui s'intéressent

Magna tibi imposita est nostris persona libellis :
Conjugis exemplum diceris esse bonæ.
Hanc cave degeneres; ut sint præconia nostra
Vera fide, famæ quo tuearis opus.
Ut nihil ipse querar, tacito me fama queretur,
Quæ debet, fuerit ni tibi cura mei.
Exposuit mea me populo fortuna videndum,
Et plus notitiæ, quam fuit ante, dedit.
Notior est factus Capaneus a fulminis ictu ;
Notus humo mersis Amphiaraus equis ;
Si minus errasset, notus minus esset Ulysses ;
Magna Philoctetæ vulnere fama suo est.
Si locus est aliquis tanta inter nomina parvis,
Nos quoque conspicuos nostra ruina facit.
Nec te nesciri patitur mea pagina, qua non
Inferius Coa Battide nomen habes.
Quidquid ages igitur, scena spectabere magna ;
Et pia non parvis testibus uxor eris.
Crede mihi; quoties laudaris carmine nostro,
Quæ legit has laudes, an mereare, rogat.

à tes vertus; mais il en est beaucoup aussi qui voudront critiquer tes actions. Fais que leur jalousie ne puisse dire : « Elle a bien peu de zèle pour sauver son malheureux époux. » Et puisque les forces me manquent, et que je ne puis traîner le char, cherche à soutenir seule le joug mal assuré. Malade, épuisé, je tourne les yeux vers le médecin : viens à mon secours, quand je conserve encore un dernier souffle de vie. Ce que je ferais pour toi, si j'étais le plus fort, fais-le pour moi, puisque tu as plus de vigueur; c'est ce qu'exige l'amour conjugal, le lien qui nous unit. Toi-même, mon épouse, tu le dois à ton caractère; tu le dois à la famille à laquelle tu appartiens : il faut que tu l'honores par ta vertu autant que par ton zèle à remplir les devoirs de l'amitié. Quoi que tu fasses, si tu n'es pas une digne épouse, on ne pourra croire que tu cultives l'amitié de Marcia.

Je ne suis pas indigne de ton zèle, et si tu veux convenir de la vérité, j'ai mérité de toi quelque reconnaissance. Oh! sans doute, tu me rends avec usure ce que tu me dois ; et l'envie, quand elle le voudrait, ne pourrait trouver prise sur toi. Il est pourtant un

Utque favere reor plures virtutibus istis,
Sic tua non paucæ carpere facta volent.
Quare, tu præsta, ne livor dicere possit :
« Hæc est pro miseri lenta salute viri. »
Quumque ego deficiam, nec possim ducere currum,
Fac tu sustineas debile sola jugum.
Ad medicum specto, venis fugientibus æger :
Ultima pars animæ dum mihi restat, ades.
Quodque ego præstarem, si te magis ipse valerem,
Id mihi, quum valeas fortius, ipsa refer.
Exigit hoc socialis amor, fœdusque maritum;
Moribus hoc, conjux, exigis ipsa tuis.
Hoc domui debes, de qua censeris, ut illam
Non magis officiis, quam probitate, colas.
Cuncta licet facias, nisi sis laudabilis uxor,
Non poterit credi Marcia culta tibi.
Nec sumus indigni; nec, si vis vera fateri,
Debetur meritis gratia nulla meis.
Redditur illa quidem grandi cum fœnore nobis,
Nec te, si cupiat lædere, livor habet.

service qu'il faut ajouter à tous les autres : que mes malheurs te rendent entreprenante ; obtiens que je sois relégué dans une contrée moins cruelle, et rien ne manquera à l'accomplissement de tes devoirs. Je demande beaucoup, mais tes prières pour moi n'auront rien d'odieux ; et, quand elles seraient sans succès, un refus ne saurait t'exposer. Ne t'irrite pas, si tant de fois dans mes vers je te prie de faire ce que tu fais réellement, et d'être semblable à toi-même. Le son de la trompette excite même les braves, et le général anime de la voix les meilleurs soldats.

Ta vertu est connue, elle vivra dans tous les âges : que ton courage ne le cède pas à ta vertu. Je ne te demande pas de prendre pour moi la hache de l'Amazone, ni de porter d'une main agile le bouclier échancré. Il te faut implorer un dieu, non pour qu'il me devienne favorable, mais pour qu'il modère son ressentiment. Si tu n'as pas de crédit, ton crédit ce seront tes larmes ; tu ne saurais trouver, pour fléchir les dieux, de moyen plus puissant. Grâce à mes malheurs, les larmes ne te manqueront pas ; celle dont je suis l'époux n'a que trop de sujets de pleurs. Telle

Sed tamen hoc factis adjunge prioribus unum,
Pro nostris ut sis ambitiosa malis.
Ut minus infesta jaceam regione, labora :
Clauda nec officii pars erit ulla tui.
Magna peto, sed non tamen invidiosa roganti :
Utque ea non teneas, tuta repulsa tua est.
Nec mihi succense, toties si carmine nostro,
Quod facis, ut facias, teque imitere, rogo.
Fortibus adsuevit tubicen prodesse, suoque
Dux bene pugnantes incitat ore viros.
Nota tua est probitas, testataque tempus in omne :
Sit virtus etiam non probitate minor.
Non tibi Amazonia est pro me sumenda securis,
Aut excisa levi pelta gerenda manu.
Numen adorandum est ; non ut mihi fiat amicum,
Sed sit ut iratum, quam fuit ante, minus.
Gratia si nulla est, lacrymæ tibi gratia fient :
Hac potes, aut nulla, parte movere Deos.
Quæ tibi ne desint, bene per mala nostra cavetur ;
Meque viro flendi copia dives adest.

est ma destinée, que jamais peut-être tu ne cesseras de pleurer : voilà les richesses que t'assure ma fortune.

S'il fallait, ce qu'à Dieu ne plaise, racheter ma vie aux dépens de la tienne, l'épouse d'Admète serait le modèle que tu suivrais. Tu deviendrais rivale de Pénélope, si, par un chaste artifice, tu voulais, épouse fidèle, tromper des prétendants trop empressés. Si tu devais suivre dans la tombe les mânes de ton époux, tu marcherais sur les traces de Laodamie. Tu aurais devant les yeux l'exemple de la fille d'Iphie, si tu voulais livrer ton corps généreux aux flammes de mon bûcher. Mais tu n'as besoin ni de la mort, ni de la toile de la fille d'Icarius; il faut que ta voix implore la femme de César, elle dont la vertu ne permet pas que les premiers âges ravissent à notre siècle la palme de la chasteté, elle qui, unissant la beauté de Vénus aux vertus de Junon, seule fut trouvée digne de la couche d'un dieu. Pourquoi trembler? pourquoi craindre de l'aborder? Ce n'est pas l'impie Progné, ou la fille d'Æetès que ta voix doit fléchir; ni les brus d'Égyptus, ni la cruelle épouse d'Agamemnon; ni Scylla dont les flancs épouvantent les ondes de Sicile; ni la mère de Tele-

Utque meæ res sunt, omni, puto, tempore flebis :
Has fortuna tibi nostra ministrat opes.
Si mea mors redimenda tua, quod abominor, esset,
Admeti conjux, quam sequereris, erat.
Æmula Penelopes fieres, si fraude pudica
Instantes velles fallere nupta procos.
Si comes exstincti manes sequerere mariti,
Esset dux facti Laodamia tui.
Iphias ante oculos tibi erat ponenda, volenti
Corpus in accensos mittere forte rogos.
Nil opus est leto, nil Icariotide tela;
Cæsaris at conjux ore precanda tuo;
Quæ præstat virtute sua, ne prisca vetustas
Laude pudicitiæ sæcula nostra premat;
Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo,
Sola est cœlesti digna reperta toro.
Quid trepidas? quid adire times? non impia Progne,
Filiave Æetæ voce movenda tua est;
Nec nurus Ægypti, nec sæva Agamemnonis uxor,
Scyllaque, quæ Siculas inguine terret aquas;

gonus, habile à donner aux hommes de nouvelles formes; ni Méduse dont les cheveux sont entrelacés de serpents ; mais c'est la première entre toutes les femmes, et par elle la Fortune nous prouve qu'elle a des yeux, et qu'on l'accuse à tort d'être aveugle : le monde entier, du couchant à l'aurore, ne renferme rien de plus grand, excepté César.

Il te faut choisir, épier longtemps le moment propre à l'implorer, de peur que ton navire, en sortant du port, ne trouve une mer en courroux. Les oracles des dieux ne rendent pas toujours des réponses ; les temples même ne sont pas ouverts en tout temps. Quand la ville sera dans l'état où sans doute elle est maintenant, quand aucune souffrance n'altérera les traits des citoyens, quand la maison d'Auguste, digne des mêmes honneurs que le Capitole, sera, comme aujourd'hui (et puisse-t-elle l'être toujours !), au milieu de l'allégresse et de la paix ; alors fassent les dieux que tu trouves un libre accès ! alors ne doute pas du succès de tes paroles. Si quelque soin important l'occupe, diffère ta démarche, et ne va pas, par ton empressement, renverser mes espérances. Je ne t'engage pas non plus à attendre qu'elle soit entièrement libre ; à peine a-t-elle le loisir de songer à sa

Telegonive parens vertendis nata figuris,
Nexave nodosas angue Medusa comas.
Femina sed princeps, in qua Fortuna videre
Se probat, et cæcæ crimina falsa tulit:
Qua nihil in terris, ad finem Solis ab ortu
Clarius, excepto Cæsare, mundus habet.
Eligito tempus captatum sæpe rogandi,
Exeat adversa ne tua navis aqua.
Non semper sacras reddunt oracula sortes;
Ipsaque non omni tempore fana patent.
Quum status urbis erit, qualem nunc auguror esse,
Et nullus populi contrahet ora dolor;
Quum domus Augusti, Capitoli more colenda,
Læta, quod est, et sit, plenaque pacis erit;
Tum tibi Dî faciant adeundi copia fiat;
Profectura aliquid tum tua verba puta.
Si quid aget majus, differ tua cœpta ; caveque
Spem festinando præcipitare meam.
Nec rursus jubeo, dum sit vacuissima, quæras :
Corporis ad cultum vix vacat illa sui.

parure. Quand le palais serait entouré des vénérables sénateurs, il faut que tu pénètres à travers tous les obstacles. Lorsque enfin tu seras arrivée en présence de cette autre Junon, n'oublie pas le rôle que tu as à soutenir. N'excuse pas ma faute : une mauvaise cause a besoin du silence; que tes paroles ne soient que d'ardentes prières. Alors, ne retiens plus tes larmes, et, prosternée aux pieds de l'Immortelle, tends vers elle tes bras suppliants; puis ne demande qu'une seule chose : que je sois éloigné d'un ennemi barbare; qu'il me suffise d'avoir la Fortune pour ennemie. Bien d'autres idées se présentent à mon esprit; mais, déjà troublée par la crainte, à peine tes lèvres tremblantes pourront-elles prononcer ce peu de mots. Je ne crains pas que ce trouble te nuise : il faut qu'elle sente que tu redoutes sa majesté. Quand tes paroles seraient entrecoupées de sanglots, ma cause n'en souffrirait pas : parfois les larmes ne sont pas moins puissantes que les paroles.

Fais encore que ta démarche soit favorisée par un jour heureux, par une heure convenable, et par de bons présages; mais, avant tout, allumant le feu sur les saints autels, offre de l'encens et un vin pur à tous les grands dieux, et que ces honneurs

Curia quum patribus fuerit stipata verendis,
Per rerum turbam tu quoque oportet eas.
Quum tibi contigerit vultum Junonis adire,
Fac sis personæ, quam tueare, memor.
Nec factum defende meum; mala causa silenda est :
Nil nisi sollicitæ sint tua verba preces
Tum lacrymis demenda mora est, submissaque terræ
Ad non mortales brachia tende pedes.
Tum pete nil aliud, sævo nisi ab hoste recedam:
Hostem Fortunam sit satis esse mihi.
Plura quidem subeunt; sed jam turbata timore
Hæc quoque vix poteris ore tremente loqui.
Suspicor hoc damno tibi non fore; sentiat illa
Te majestatem pertimuisse suam.
Nec tua si fletu scindantur verba, nocebit :
Interdum lacrymæ pondera vocis habent.
Lux etiam cœptis facito bona talibus adsit,
Horaque conveniens, auspiciumque favens.
Sed prius imposito sanctis altaribus igni,
Tura fer ad magnos vinaque pura Deos.

s'adressent de préférence à Auguste, à son fils pieux, à la compagne de sa couche. Puissent-ils avoir pour toi leur douceur accoutumée, et regarder tes larmes d'un œil bienveillant!

LETTRE DEUXIÈME

A COTTA

—

ARGUMENT

Il excuse ses amis, qui l'ont abandonné par crainte et non par haine. Il célèbre la tendre constance de quelques-uns d'entre eux, surtout de Cotta, dont les noms passeront à la postérité, comme ceux d'Oreste et de Pylade.

Ces vœux que je t'envoie dans ma lettre, Cotta, puissent-ils se réaliser, et ne pas tromper mon espoir! Ta santé, en effet, est un grand soulagement pour mes maux; c'est la santé de la meilleure partie de moi-même. Lorsque d'autres, cédant à l'orage,

E quibus ante omnes Augustum numen adora,
Progeniemque piam, participemque tori.
Sint utinam mites solito tibi more, tuasque
Non duris lacrymas vultibus adspiciant.

EPISTOLA SECUNDA

COTTÆ

—

ARGUMENTUM

Excusat amicos, qui metu dederint terga, non odio; aliorum, et in his Cottæ pietatem et constantiam celebrat, cum laude Orestis et Pyladis, futuram ad posteros.

Quam legis a nobis missam tibi, Cotta, salutem,
Missa sit ut vere, perveniatque, precor.
Namque meis sospes multum cruciatibus aufers,
Utque sit e nobis pars bona salva, facis.

abandonnent mes voiles à la fureur du vent, tu restes comme la dernière ancre de mon vaisseau fracassé : elle m'est douce, ton amitié. Je pardonne à ceux qui m'ont tourné le dos avec la fortune. La foudre, lors même qu'elle ne frappe qu'un seul homme, en épouvante plus d'un ; l'effroi saisit la foule autour de celui qu'elle atteint. Quand un mur menace ruine, une crainte inquiète rend déserts les lieux qui l'environnent. Quel est l'homme timide qui ne fuit l'abord contagieux d'un malade, de peur de gagner son mal en l'approchant ? Et moi aussi, c'est par un excès de crainte et de terreur, et non par haine, que quelques-uns de mes amis m'ont abandonné ; ce n'est ni la tendresse, ni le désir de me servir, qui leur a manqué : ils ont redouté la colère des dieux. S'ils peuvent paraître trop prudents et trop craintifs, ils n'ont pas mérité d'être appelés méchants. Mais c'est ma bonté qui excuse ainsi des amis qui me sont chers, et cherche à les laver de tout reproche à mon égard. Qu'ils soient contents de cette indulgence ; ils pourront dire que leur conduite est justifiée même par mon témoignage.

Quumque labent alii, jactataque vela relinquant,
Tu laceræ remanes anchora sola rati.
Grata tua est igitur pietas : ignoscimus illis,
Qui cum fortuna terga dedere fugæ.
Quum feriant unum, non unum fulmina terrent,
Junctaque percusso turba pavere solet ;
Quumque dedit paries venturæ signa ruinæ,
Sollicito vacuus fit locus ille metu.
Quis non e timidis ægri contagia vitat,
Vicinum metuens ne trahat inde malum ?
Me quoque amicorum nimio terrore metuque,
Non odio, quidam destituere mei.
Non illis pietas, non officiosa voluntas
Defuit : adversos extimuere Deos.
Utque magis cauti possunt timidique videri,
Sic adpellari non meruere mali.
At meus excusat caros ita candor amicos,
Utque habeant de me crimina nulla, favet.
Sint hac contenti venia, signentque licebit
Purgari factum, me quoque teste, suum.

Mais toi, et un petit nombre d'amis plus généreux, vous avez regardé comme une honte de ne me donner aucun secours dans ma détresse; aussi le souvenir de vos bienfaits ne périra-t-il que lorsque mon corps consumé sera réduit en cendres. Que dis-je? il vivra plus longtemps que moi, si toutefois mes vers sont transmis à la postérité. Le bûcher réclame les corps privés de la vie; mais la gloire et la renommée se dérobent à ses flammes. Thésée est mort, ainsi que le compagnon d'Oreste; et tous deux cependant vivent encore par le souvenir de leurs belles actions. Vous aussi, nos derniers neveux répéteront vos louanges, et mes vers assureront votre gloire. Ici déjà les Sauromates et les Gètes vous connaissent, et ces hordes barbares applaudissent à tant de générosité. Naguère, comme je leur parlais de votre amitié intègre (car j'ai appris à parler gète et sarmate), un vieillard qui se trouvait par hasard au nombre de mes auditeurs répondit en ces termes à mes récits :

« Étranger, nous aussi, nous connaissons fort bien le nom de l'amitié; nous qui, loin de vos contrées, habitons les bords gla-

Pars estis pauci potior, qui rebus in arctis
Ferre mihi nullam turpe putastis opem.
Tunc igitur meriti morietur gratia vestri,
Quum cinis absumto corpore factus ero.
Fallor, et illa meæ superabit tempora vitæ,
Si tamen a memori posteritate legar.
Corpora debentur mœstis exsanguia bustis :
Effugiunt structos nomen honorque rogos.
Occidit et Theseus, et qui comitavit Oresten :
Sed tamen in laudes vivit uterque suas.
Vos etiam seri laudabunt sæpe nepotes,
Claraque erit scriptis gloria vestra meis.
Hic quoque Sauromatæ jam vos novere, Getæque,
Et tales animos barbara turba probat.
Quumque ego de vestra nuper probitate referrem,
Nam didici Getice Sarmaticeque loqui,
Forte senex quidam, cœtu quum staret in illo,
Reddidit ad nostros talia verba sonos :
« Nos quoque amicitiæ nomen bene novimus, hospes,
Quos procul a vobis frigidus Ister habet.

cés de l'Ister. Il y a dans la Scythie une région que nos ancêtres ont nommée Tauride, et qui n'est pas très-loin de la terre des Gètes; c'est là que je suis né, et je ne rougis pas de ma patrie. On y adore la déesse sœur d'Apollon. Le temple subsiste encore aujourd'hui, soutenu par d'immenses colonnes; on y monte par quarante degrés. On dit que dans ce temple était une statue de la divinité; et ce qui le prouve, c'est que la base qui portait la déesse est encore debout. L'autel qui jadis avait la blancheur de la pierre dont il était formé, a perdu sa couleur, rougi par le sang qui l'arrosa. Une femme préside aux sacrifices; étrangère aux torches de l'hymen, elle surpasse en noblesse les filles de la Scythie. La loi des sacrifices établis par un ancien usage veut que tout étranger y tombe, frappé par le couteau de la prêtresse. Thoas, illustre sur les bords des Palus-Méotides, fut roi de cette contrée; aucun autre ne fut plus célèbre sur les rives de l'Euxin. Sous son règne, je ne sais quelle vierge, nommée Iphigénie, traversa, dit-on, la plaine fluide des airs. On croit que, portée sous les nues par les vents légers, elle franchit les mers, et fut déposée par Diane dans ces lieux. Depuis plusieurs années elle

Est locus in Scythia, Tauros dixere priores,
Qui Getica longe non ita distat humo.
Hac ego sum terra, patriæ nec pœnitet, ortus.
Consortem Phœbi gens colit illa Deam.
Templa manent hodie vastis innixa columnis;
Perque quater denos itur in illa gradus.
Fama refert, illic signum cœleste fuisse :
Quoque minus dubites, stat basis orba Dea.
Araque, quæ fuerat natura candida saxi,
Decolor adfuso tincta cruore rubet.
Femina sacra facit, tædæ non nota jugali,
Quæ superat Scythicas nobilitate nurus.
Sacrificî genus est, sic instituere priores,
Advena virgineo cæsus ut ense cadat.
Regna Thoas habuit, Mæotide clarus in ora,
Nec fuit Euxinis notior alter aquis.
Sceptra tenente illo, liquidas fecisse per auras
Nescio quam dicunt Iphigeniam iter
Quam levibus ventis sub nube per æquora vectam
Creditur his Phœbe deposuisse locis.

présidait selon les rites au temple de la déesse, prêtant a regret sa main à ces tristes sacrifices, quand, sur un navire aux voiles rapides, arrivent deux jeunes étrangers qui débarquent sur nos rivages. Ils avaient même âge, même amitié : l'un était Oreste, l'autre Pylade ; la renommée conserve leurs noms. Aussitôt on les conduit à l'autel barbare de Diane, les mains attachées derrière le dos. La prêtresse grecque répand sur les captifs l'eau lustrale, pour ceindre ensuite leur blonde chevelure d'une longue bandelette. Pendant qu'elle prépare le sacrifice, qu'elle voile leurs tempes du bandeau sacré, et qu'elle trouve toujours de nouveaux prétextes de retard : « Ce n'est pas moi qui suis cruelle; « jeunes étrangers, pardonnez, leur dit-elle : c'est cette terre « qui ordonne ces sacrifices plus barbares qu'elle-même : tels « sont les rites de ce peuple. Cependant, de quelle ville venez-« vous? où vous conduisait votre poupe malheureuse? » Elle dit; et, entendant le nom de sa patrie, la vierge pieuse apprend qu'ils sont nés dans les mêmes murs qu'elle. « Que l'un de vous, dit-« elle alors, tombe immolé devant l'autel; que l'autre en porte « le message au séjour de vos pères. » Pylade, résolu à la mort,

Præfuerat templo multos ea rite per annos,
Invita peragens tristia sacra manu,
Quum duo velitera juvenes venere carina,
Presseruntque suo litora nostra pede.
Par fuit his ætas, et amor : quorum alter Orestes,
Alter erat Pylades : nomina fama tenet.
Protinus immitem Triviæ ducuntur ad aram,
Evincti geminas ad sua terga manus.
Spargit aqua captos lustrali Graia sacerdos,
Ambiat ut fulvas infula longa comas.
Dumque parat sacrum, dum velat tempora vittis,
Dum tardæ causas invenit usque moræ.
« Non ego crudelis, juvenes ignoscite, dixit ;
« Sacra suo facio barbariora loco.
« Pitus is est gentis : qua vos tamen urbe venitis?
« Quove parum fausta puppe petistis iter ? »
Dixit ; et, audito patriæ pia nomine virgo,
Consortes urbis comperit esse suæ.
« Alter at e vobis, inquit, cadat hostia sacri,
« Ad patrias sedes nuntius alter eat. »

presse son cher Oreste de partir. Oreste refuse; ils veulent mourir l'un pour l'autre. Alors, pour la première fois, ils ne furent point d'accord. Du reste, aucun différend ne troubla jamais leur union. Pendant que ce généreux combat de l'amitié occupe les jeunes étrangers, elle trace quelques lignes adressées à son frère : elle donnait un message pour son frère, et celui qui le recevait, admirez les hasards de la vie humaine, c'était son frère lui-même. Aussitôt ils enlèvent du temple la statue de Diane, et secrètement un navire les emporte à travers l'immensité des mers. Bien des années se sont écoulées depuis, et cependant l'admirable attachement de ces jeunes cœurs conserve encore aujourd'hui une grande renommée dans la Scythie. »

Quand il eut raconté ce fait célèbre dans ces contrées, tous applaudirent à cette conduite, à cette pieuse fidélité. C'est que sur ces bords, les plus sauvages du monde, le nom de l'amitié touche aussi les cœurs des Barbares eux-mêmes. Que ne devez-vous pas faire, vous, nés dans la capitale de l'Ausonie, puisque les Gètes farouches sont sensibles à de semblables traits ? D'ailleurs ton cœur fut toujours tendre, et ta haute naissance se ré-

Ire jubet Pylades carum periturus Oresten :
Hic negat; inque vicem pugnat uterque mori.
Exstitit hoc unum, quo non convenerit illis,
Cetera par concors et sine lite fuit.
Dum peragunt pulchri juvenes certamen amoris,
Ad fratrem scriptas exarat illa notas :
Ad fratrem mandata dabat, cuique illa dabantur
Humanos casus adspice, frater erat.
Nec mora; de templo rapiunt simulacra Dianæ,
Clamque per immensas puppe feruntur aquas.
Mirus amor juvenum, quamvis abiere tot anni,
In Scythia magnum nunc quoque nomen habet. »
Fabula narrata est postquam vulgaris ab illo,
Laudarunt omnes facta piamque fidem.
Scilicet hac etiam, qua nulla ferocior, ora
Nomen amicitiæ barbara corda movet.
Quid facere Ausonia geniti debetis in urbe,
Quum tangant diros talia facta Getas ?
Adde, quod est animus semper tibi mitis, et altæ
Indicium mores nobilitatis habent;

vèle dans ton caractère. Il ne serait désavoué ni par Volesus, d'où descend la famille de ton père; ni par Numa, ton ancêtre maternel : ils s'applaudiraient d'être alliés par toi à la famille des Cotta, dont sans toi le nom antique allait périr. Digne héritier de cette suite d'aïeux, songe qu'il sied aux vertus de ta famille de secourir un ami malheureux.

LETTRE TROISIÈME

A FABIUS MAXIME

—

ARGUMENT

Cette lettre contient l'élégant récit d'un songe où l'Amour apparaît au poëte, qui lui reproche d'avoir donné à son maître un triste salaire de ses leçons. L'Amour lui promet que la colère de César s'apaisera. Le poëte ne doute pas que Fabius n'intercède en sa faveur.

Si tu peux donner quelques instants à un ami exilé, Maxime, astre brillant de la famille des Fabius, écoute-moi : je te racon-

Quos Volesus patrii cognoscat nominis auctor;
Quos Numa maternus non neget esse suos,
Adjectique probent genitiva ad nomina Cottæ,
Si tu non esses, interitura domus.
Digne vir hac serie, lapso succurrere amico
Conveniens istis moribus esse puta.

EPISTOLA TERTIA

FABIO MAXIMO

—

ARGUMENTUM

Eleganti fictione refert, per quietem sibi adparuisse Cupidinem, et a se reprehensum, quod malam sibi magistro suo mercedem rediisset, pollicitum, fore ut Cæsaris ira mitescat. Neque dubitat poeta, quin supplicem juvare velit Fabius.

Si vacat exiguum profugo dare tempus amico,
O sidus Fabiæ, Maxime, gentis, ades :

terai ce que j'ai vu, soit que ce fût une ombre vaine, ou un être réel, ou seulement un songe.

C'était la nuit, et, à travers les deux battants de mes fenêtres, la lune pénétrait brillante et sous la forme qu'elle prend vers le milieu du mois. J'étais plongé dans le sommeil, le repos commun des soucis, et mes membres étaient languissamment étendus dans mon lit, quand tout à coup l'air frémit, agité par des ailes, et ma fenêtre, légèrement secouée, fit entendre comme un faible gémissement. Effrayé, je me relève, appuyé sur le bras gauche; et le sommeil s'enfuit, chassé par mes alarmes. L'Amour était devant moi, mais non sous les traits qu'il avait jadis : triste, abattu, sa main gauche s'appuyait sur un bâton d'érable; il n'avait ni collier autour du cou, ni réseau sur la tête; sa chevelure n'était pas, comme autrefois, disposée avec grâce; ses cheveux en désordre pendaient négligemment sur son visage; et à mes yeux s'offre une aile hérissée, comme serait le plumage d'une colombe aérienne que plusieurs mains auraient froissé. Aussitôt que je l'eus reconnu, car nul n'est plus connu de moi, ma langue sans aucune crainte lui adressa ces mots :

Dum tibi quæ vidi referam ; seu corporis umbra,
Seu veri species, seu fuit ille sopor.
Nox erat : et bifores intrabat Luna fenestras,
Mense fere medio quanta nitere solet.
Publica me requies curarum somnus habebat,
Fusaque erant toto languida membra toro,
Quum subito pennis agitatus inhorruit aer,
Et gemuit parvo mota fenestra sono
Territus in cubitum relevo mea membra sinistrum,
Pulsus et e trepido pectore somnus abit.
Stabat Amor vultu, non quo prius esse solebat,
Fulcra tenens læva tristis acerna manu;
Nec torquem collo, nec habens crinale capillis,
Nec bene dispositas comtus, ut ante, comas.
Horrida pendebant molles super ora capilli;
Et visa est oculis horrida penna meis.
Qualis in aeriæ tergo solet esse columbæ,
Tractantum multæ quam tetigere manus.
Hunc, simul agnovi, neque enim mihi notior alter,
Talibus adfata est libera lingua sonis:

« Enfant, qui, trompant ton maître, as causé son exil, toi que je n'aurais jamais dû former par mes leçons, tu es donc venu jusque dans ces lieux où la paix ne règne en aucun temps, dans ces contrées barbares, où les glaces enchaînent les ondes de l'Ister! Pourquoi ce voyage, si ce n'est pour être témoin de mes maux? Ces maux, si tu l'ignores, te rendent odieux. C'est toi qui d'abord m'inspiras des vers folâtres; sous tes auspices, j'entremêlai l'hexamètre et le vers de cinq pieds. Tu ne m'as pas permis de m'élever jusqu'au ton du poëte de Méonie, ni de chanter les exploits des grands capitaines. Mon génie n'avait pas grande vigueur, peut-être; il en avait pourtant : ton arc et ton flambeau l'ont affaibli; car pendant que je chantais ton empire et celui de ta mère, mon esprit ne pouvait songer à des œuvres plus relevées. Ce ne fut pas assez : insensé, j'ai fait d'autres vers encore, afin que, par mes leçons, tu devinsses plus habile. Voilà, malheureux que je suis! ce qui m'a valu l'exil pour récompense, et cet exil au bout du monde, dans des lieux d'où la paix est bannie! Tel ne fut pas envers Orphée, Eumolpus, fils de Chioné; tel ne fut pas Olympus envers le Satyre de Phrygie; telle ne fut

puer, exsilii decepto causa magistro,
Quem fuit utilius non docuisse mihi!
Huc quoque venisti, pax est ubi tempore nullo,
Et coit adstrictis barbarus Ister aquis?
Quæ tibi causa viæ? nisi uti mala nostra videres?
Quæ sunt, si nescis, invidiosa tibi.
Tu mihi dictasti juvenilia carmina primus:
Adposui senis, te duce, quinque pedes.
Nec me Mæonio consurgere carmine, nec me
Dicere magnorum passus es acta ducum.
Forsitan exiguas, aliquas tamen, arcus et ignis
Ingenii vires comminuere mei.
Namque ego dum canto tua regna, tuæque parentis,
In nullum mea mens grande vacavit opus.
Nec satis id fuerat; stultus quoque carmina feci,
Artibus ut posses non rudis esse meis;
Pro quibus exsilium misero mihi reddita merces:
Id quoque in extremis, et sine pace, locis.
At non Chionides Eumolpus in Orphea talis;
In Phryga nec Satyrum talis Olympus erat:

pas la récompense que Chiron reçut d'Achille, et l'on ne dit pas que Numa ait persécuté Pythagore. Et, pour ne pas rappeler tous ces noms choisis dans la suite des âges, seul je dois ma perte à mon disciple. Je te donnais des armes, je t'instruisais, enfant folâtre; et voilà le prix que ton maître reçoit de son élève! Tu le sais cependant, et tu pourrais le jurer avec certitude, jamais je n'essayai de troubler de légitimes nœuds. J'ai écrit pour celles dont une bandelette n'entoure pas la chaste chevelure, dont une longue robe ne couvre point les pieds. Dis-moi, je te prie, quand t'ai-je appris par mes leçons à séduire une épouse, et à rendre incertaine l'origine des enfants? N'ai-je pas rigoureusement interdit mes livres à toutes les femmes, à qui la loi défend un commerce clandestin? A quoi cela me sert-il pourtant, si l'on m'accuse d'avoir, dans mes écrits, favorisé l'adultère que prohibe une loi sévère? Mais, je t'en supplie, et si tu m'exauces, que rien ne résiste à tes flèches! que jamais ne s'éteigne le feu rapide de tes torches! que l'empire et tout l'univers soumis obéissent à César, ton neveu, puisque Énée est ton frère! Fais en sorte

Præmia nec Chiron ab Achilli talia cepit,
Pythagoræque ferunt non nocuisse Numam.
Nomina neu referam longum collecta per ævum
Discipulo perii solus ab ipse meo.
Dum damus arma tibi, dum te, lascive, docemus,
Hæc te discipulo dona magister habet.
Scis tamen, ut liquido juratus dicere possis,
Non me legitimos sollicitasse toros.
Scripsimus hæc istis, quarum nec vitta pudicos
Contingit crines, nec stola longa pedes.
Dic, precor, ecquando didicisti fallere nuptas,
Et facere incertum per mea jussa genus?
An sit ab his omnis rigide submota libellis,
Quam lex furtivos arcet habere viros?
Qui tamen hoc prodest, vetiti si lege severa
Credor adulterii composuisse notas?
At tu, sic habeas ferientes cuncta sagittas;
Sic nunquam rapido lampades igne vacent;
Sic regat imperium, terrasque coerceat omnes
Cæsar, ab Ænea qui tibi fratre nepos;

que sa colère ne soit pas implacable, et qu'elle me fasse expier ma faute dans un lieu moins affreux. »

C'est ainsi que je crus parler à l'enfant ailé; voici la réponse que je crus entendre :

« Par les traits que lance mon flambeau, par les traits que lance mon arc, par ma mère, par la tête d'Auguste, je le jure, tes leçons ne m'ont rien appris que de légitime, et dans ton Art il n'est rien de coupable. Que ne peux-tu justifier également tout le reste! Tu sais qu'il est un autre grief qui te fut plus funeste. Quel qu'il soit, car je ne dois pas rappeler ce malheur, tu ne peux te dire innocent. Quand tu couvrirais ton crime du nom spécieux d'erreur, la colère de ton juge ne fut pas trop sévère. Cependant, pour te voir, pour te consoler dans ta disgrâce, mes ailes ont franchi des routes immenses. J'ai vu ces lieux pour la première fois, quand, à la demande de ma mère, j'ai percé de mes traits la jeune fille du Phase. Si je les revois aujourd'hui après tant de siècles, c'est pour toi, l'un des soldats les plus chers de toute mon armée. Bannis donc tes craintes; la colère de César s'adoucira, un jour plus heureux viendra combler tes vœux. Ne re-

Effice, sit nobis non implacabilis ira,
Meque loco plecti commodiore velit. »
Hæc ego visus eram puero dixisse volucri;
Hos visus nobis ille dedisse sonos :
« Per, mea tela, faces, et per, mea tela, sagittas,
Per matrem juro, Cæsareumque caput,
Nil, nisi concessum, nos te didicisse magistro,
Artibus et nullum crimen inesse tuis.
Utque hoc, sic utinam defendere cetera posses!
Scis aliud, quod te læserit, esse magis.
Quidquid id est, neque enim debet dolor ille referri,
Non potes a culpa dicere abesse tua.
Tu licet erroris sub imagine crimen obumbres,
Non gravior merito vindicis ira fuit.
Ut tamen adspicerem, consolarerque jacentem,
Lapsa per immensas est mihi penna vias.
Hæc loca tum primum vidi, quum matre rogante
Phasias est telis fixa puella meis.
Quæ nunc cur iterum post sæcula longa revisam,
Tu facis, o castris miles amice meis.
Pone metus igitur; mitescet Cæsaris ira,
Et veniet votis tuis hora tuis.

doute pas un long retard : le temps que nous désirons approche. Le triomphe du prince répand la joie dans tous les lieux. Quand sa famille entière, et ses fils, et Livie leur mère sont dans l'allégresse; quand tu es heureux toi-même, père auguste de la patrie et du triomphateur; quand le peuple te félicite, et que dans toute la ville l'encens brûle sur les autels; quand le temple le plus vénéré offre un accès facile, il faut espérer que nos prières auront quelque pouvoir. »

Il dit, et disparut dans les airs; ou bien, dans ce moment, mes sens commencèrent à s'éveiller. Avant de douter que tu n'applaudisses à ces paroles, Maxime, je croirais que les cygnes sont de la couleur de Memnon. Mais non, le lait ne prend pas la couleur sombre de la poix; et l'ivoire éclatant de blancheur ne se change pas en térébinthe. Ta naissance est digne de ton caractère; car tu as le noble cœur et la loyauté d'Hercule. L'envie, ce vice des lâches, n'entre pas dans une âme élevée, et comme la vipère, il se cache et rampe à terre. Ton grand cœur l'emporte encore sur ta naissance, et ton caractère n'est pas au-dessous du nom que tu portes. Ainsi, que d'autres tourmen-

Neve moram timeas, tempus, quod quærimus, instat;
Cunctaque lætitiæ plena triumphus habet.
Dum domus, et nati, dum mater Livia gaudet;
Dum gaudes, patriæ magne ducisque pater:
Dum tibi gratatur populus, totamque per urbem
Omnis odoratis ignibus ara calet;
Dum faciles aditus præbet venerabile templum,
Sperandum nostras posse valere preces.
Dixit; et aut ille est tenues dilapsus in auras,
Cœperunt sensus aut vigilare mei.
Si dubitem, quin his faveas, o Maxime, dictis,
Memnonio cycnos esse colore putem.
Sed neque mutatur nigra pice lacteus humor;
Nec, quod erat candens, fit terebinthus, ebur.
Conveniens animo genus est tibi; nobile namque
Pectus et Herculæ simplicitatis habes.
Livor, iners vitium, mores non exit in altos,
Utque latens ima vipera serpit humo.
Mens tua sublimis supra genus eminet ipsum,
Grandius ingenio nec tibi nomen inest.

tent les malheureux et se plaisent à se faire craindre, qu'ils s'arment d'un aiguillon trempé dans un fiel mordant; toi, tu sors d'une famille accoutumée à protéger les suppliants. C'es parmi eux que je te prie de me compter.

LETTRE QUATRIÈME

A RUFIN

—

ARGUMENT

Il recommande à Rufin son poëme sur le triomphe de l'Illyrie. Il avoue que son ouvrage est au-dessous du sujet; mais l'affaiblissement de son génie, son éloignement de Rome, les malheurs de l'exil, la nature même de l'élégie, voilà ce qui doit l'excuser. Enfin, il prédit à Tibère un second triomphe sur la Germanie.

Ton Ovide t'envoie de la ville de Tomes ces lignes qui t'apportent des vœux sincères; il te demande, Rufin, ta faveur pour

Ergo alii noceant miseris, optentque timeri,
Tinctaque mordaci spicula felle gerant.
At tua supplicibus domus est adsueta juvandis :
In quorum numero me precor esse velis.

EPISTOLA QUARTA

RUFINO

—

ARGUMENTUM

Carmen suum de triumpho Tiberii Illyrico commendat Rufino: quod quidem exiguum esse fatetur; sed tenuitate ingenii sui, absentia, exsilii calamitatibus, elegiæ ipsius indole excusandum esse docet. Ad ultimum, alterum quoque triumphum de Germanis ominatur Tiberio.

Hæc tibi non vanam portantia verba salutem
Naso Tomitana mittit ab urbe tuus;

son *triomphe*, si toutefois ce poëme est déjà tombé entre tes mains. C'est un travail bien modeste, bien au-dessous de tout cet appareil solennel; cependant, tel qu'il est, je te prie de le protéger. La force se soutient par elle-même et n'a pas besoin d'un Machaon; le malade, dans le danger, a recours à l'aide d'un médecin. Les grands poëtes n'ont pas besoin de lecteurs indulgents, ils captivent les plus rebelles et les plus difficiles; pour moi, dont les longues souffrances ont affaibli le génie, ou qui peut-être n'en eus jamais, languissant et sans force, je ne me soutiens que par votre bonté. Si tu me la retires, je croirai que tout m'est ravi; et si tous mes ouvrages réclament l'appui d'une faveur bienveillante, ce livre surtout a droit à l'indulgence. Les autres poëtes furent témoins des triomphes qu'ils ont décrits: c'est quelque chose, que la main soit guidée par la mémoire, et retrace ce qu'on a vu. Moi, je redis ces bruits publics que mon oreille avide a eu peine à saisir, et je n'ai vu que par les yeux de la renommée. Eh quoi! les impressions, l'enthousiasme sont-ils donc les mêmes pour celui qui entend, et pour celui qui voit? Cet

Utque suo faveas mandat, Rufine, triumpho;
In vestras venit si tamen ille manus.
Est opus exiguum, vastisque paratibus impar,
Quale tamen cumque est, ut tueare rogo.
Firma valent per se, nullumque Machaona quærunt:
Ad medicam dubius confugit æger opem.
Non opus est magnis placido lectore poetis
Quamlibet invitum difficilemque tenent.
Nos, quibus ingenium longi minuere labores,
Aut etiam nullum forsitan ante fuit,
Viribus infirmi, vestro candore valemus:
Quem mihi si demas, omnia rapta putem,
Cunctaque quum mea sint propenso nixa favore,
Præcipuum veniæ jus habet ille liber.
Spectatum vates alii scripsere triumphum.
Est aliquid memori visa notare manu.
Nos ea vix avidam vulgo captata per aurem
Scripsimus, atque oculi fama fuere mei.
Scilicet adfectus similes, aut impetus idem,
Rebus ab auditis conspicuisque venit?

éclat de l'argent et de l'or, cette pourpre que vous avez vue, ce n'est point là ce que mes yeux regrettent ; mais le tableau des lieux, mais ces peuples représentés sous mille formes diverses, mais l'image des combats auraient nourri ma Muse; et le visage des rois, car le visage est l'interprète de l'âme, m'aurait sans doute inspiré pour mon travail. Les applaudissements mêmes du peuple et ses joyeux transports, il n'est pas de génie qu'ils ne puissent échauffer : à ces bruyantes acclamations, je me serais senti la même ardeur que le soldat novice, au son de la trompette guerrière. Mon cœur fût-il plus froid que les neiges, que la glace, que ces lieux mêmes où je languis, la figure du triomphateur, debout sur son char d'ivoire, aurait ranimé mes sens engourdis. Privé de ce spectacle, n'ayant pu recourir qu'à des bruits incertains, j'ai bien droit d'invoquer l'appui de votre faveur. J'ignorais les noms des chefs, les noms des lieux; ma Muse connaissait à peine son sujet. Sur ce grand événement, que pouvait en effet m'apprendre la renommée? que pouvait m'écrire un ami? Ainsi, cher lecteur, j'ai droit à ton indulgence, s'il m'est échappé quelque erreur ou quelque oubli.

Nec nitor argenti, quem vos vidistis, et auri,
Quod mihi defuerit, purpuraque illa, queror ;
Sed loca, sed gentes formatæ mille figuris
Nutrissent carmen, prœliaque ipsa, meum.
Et regum vultus, certissima pignora mentis,
Juvissent aliqua forsitan illud opus.
Plausibus ex ipsis populi, lætoque favore,
Ingenium quodvis incaluisse potest.
Tamque ego sumsissem tali clangore vigorem,
Quam rudis audita miles ad arma tuba.
Pectora sint nobis nivibus glacieque licebit,
Atque hoc, quem patior, frigidiora loco,
Illa ducis facies, in curru stantis eburno,
Excuteret frigus sensibus omne meis.
His ego defectus, dubiisque auctoribus usus,
Ad vestri venio jure favoris opem.
Nec mihi nota ducum, nec sunt mihi nota locorum
Nomina : materiam vix habuere manus.
Pars quota de tantis rebus, quam fama referre,
Aut aliquis nobis scribere posset, erat?
Quod magis, o lector, debes ignoscere, si quid
Erratum est illic, præteritumve mihi.

D'ailleurs ma lyre, habituée aux plaintes éternelles de son maître, ne s'est prêtée qu'avec peine aux accents de la joie. Après une si longue désuétude, les mots heureux refusaient de s'offrir à mon esprit; la joie avait pour moi quelque chose d'étrange : comme les yeux peu accoutumés à la lumière redoutent le soleil, de même mon esprit n'osait se livrer à la joie.

De plus, il n'est rien qui plaise autant que la nouveauté; un hommage trop tardif n'obtient aucune faveur. Tous les vers que d'autres ont écrits à l'envi sur ce glorieux triomphe, depuis longtemps sans doute le peuple les a lus : c'était à des lecteurs altérés qu'ils offraient ce breuvage, et la coupe que je leur présente les trouve rassasiés : c'était une eau fraîche qu'ils buvaient, c'est une eau tiède que je leur verse. Je ne suis pas resté oisif, la paresse n'est pas cause de mon retard; mais j'habite le rivage le plus reculé du vaste Océan : pendant que la nouvelle arrive en ces lieux, que mes vers se font à la hâte, et que mon ouvrage terminé parvient jusqu'à vous, une année peut s'écouler. Et pourtant il n'est pas indifférent que votre main soit la première à cueillir des roses encore intactes, ou qu'elle ne trouve plus que quelques roses oubliées. Est-il donc étonnant,

Adde, quod, adsiduam domini meditata querelam,
Ad lætum carmen vix mea versa lyra est.
Vix bona post tanto quærenti verba subibant,
Et gaudere aliquid, res mihi visa nova est.
Utque reformidant insuetum lumina solem,
Sic ad lætitiam mens mea signis erat.
Est quoque cunctarum novitas carissima rerum,
Gratiaque officio, quod mora tardat, abest.
Cetera certatim de magno scripta triumpho
Jam pridem populi suspicor ore legi.
Illa bibit sitiens, lector mea pocula plenus :
Illa recens pota est, nostra tepescit aqua.
Non ego cessavi, nec fecit inertia serum :
Ultima me vasti sustinet ora freti.
Dum venit huc rumor, properataque carmina fiunt,
Factaque eunt ad vos, annus abisse potest.
Nec minimum refert, intacta rosaria primus,
An sera carpas pæne relicta manu.

quand le parterre est épuisé de ses fleurs les plus belles, que je n'aie pas fait une couronne digne de mon héros?

Qu'aucun poëte ne s'imagine qu'ici je veuille critiquer ses vers; ma Muse n'a parlé que pour elle. Poëtes, un culte commun nous unit, si toutefois un malheureux peut être admis dans vos chœurs. Amis, vous fûtes toujours pour moi la meilleure partie de moi-même, et mon cœur est encore au milieu de vous pour vous aimer. Qu'il me soit donc permis de recommander mes vers à votre faveur, puisque moi-même je ne puis parler pour leur défense. Ce n'est guère qu'après sa mort qu'un écrivain peut plaire; l'envie s'attaque aux vivants, et les déchire d'une dent injuste. Si une vie malheureuse est une sorte de mort, je puis dire que la terre attend mes restes, et qu'à mon trépas il ne manque que le tombeau. Enfin, quand de toutes parts on critiquerait le fruit de mon travail, personne ne blâmera mon zèle. Si j'ai manqué de forces, mon intention du moins mérite des louanges; et l'intention, je le pense, suffit aux dieux. C'est par elle que le pauvre lui-même est bienvenu dans leurs temples, et qu'une brebis immolée leur plaît autant qu'un taureau. Telle

Quid mirum, lectis exhausto floribus horto,
Si duce non facta est digna corona suo?
Deprecor, hæc vatum contra sua carmina ne quis
Dicta putet : pro se Musa locuta mea est.
Sunt mihi vobiscum communia sacra, poetæ,
vestro miseris si licet esse choro.
Magnaque pars animæ mecum vixistis, amici :
Hac ego non absens vos quoque parte colo.
Sint igitur vestro mea commendata favori
Carmina, non possum pro quibus ipse loqui.
Scripta placent a morte fere : quia laedere vivos
Livor, et injusto carpere dente solet.
Si genus est mortis male vivere, terra moratur,
Et desunt fatis sola sepulcra meis.
Denique opus nostræ culpetur ut undique curæ,
Officium nemo, qui reprehendat, erit.
Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas :
Hac ego contentos auguror esse Deos.
Hæc facit, ut veniat pauper quoque gratus ad aras,
Et placeat caso non minus agna bove.

était aussi la grandeur du sujet, que, pour le chantre sublime de l'*Iliade*, c'eût été un lourd fardeau à soutenir. Et puis le faible char de l'élégie ne pouvait, sur ses roues inégales, supporter le poids énorme d'un tel triomphe.

Je ne sais de quelle mesure je vais maintenant me servir. Ta conquête, fleuve du Rhin, nous présage un autre triomphe. Les poëtes ne se trompent pas; leurs présages se réalisent. Jupiter réclame déjà un second laurier, quand le premier est vert encore. Et ce n'est pas moi qui te parle, moi, relégué sur les bords de l'Ister, de ce fleuve que boit le Gète indompté; c'est la voix d'un dieu : un dieu est dans mon cœur; c'est un dieu qui m'inspire l'avenir que je révèle. Pourquoi tarder, Livie, à préparer le char et la pompe triomphale? la victoire ne te permet plus de différer. La perfide Germanie jette ses armes qu'elle maudit. Bientôt tu conviendras de la vérité de mon présage; crois-moi, dans peu l'événement le justifiera : ton fils, dans un second triomphe, s'avancera de nouveau sur le char qui le porta naguère; apprête la pourpre pour en revêtir ses épaules victorieuses; la couronne reconnaîtra d'elle-même la tête qu'elle a

Res quoque tanta fuit, quantæ subsistere summe
Iliados vati grande fuisset onus.
Ferre etiam molles elegi tam vasta triumphi
Pondera disparibus non potuere rotis.
Quo pede nunc utar, dubia est sententia nobis :
Alter enim de te, Rhene, triumphus adest.
Irrita verorum non sunt præsagia vatum :
Danda Jovi laurus, dum prior illa viret.
Nec mea verba legis, qui sum submotus ad Istrum,
Non bene pacatis flumina pota Getis ;
Ista Dei vox est : Deus est in pectore nostro :
Hæc duce prædico vaticinorque Deo.
Quid cessas currum pompamque parare triumphis,
Livia? jam nullas dant tibi bella moras.
Perfida damnatas Germania projicit hastas
Jam pondus dices omen habere meum.
Crede, brevique fides aderit; geminabit honorem
Filius, et junctis, ut prius, ibit equis.
Prome, quod injicias humeris victoribus, ostrum :
Ipsa potest solitum nosse corona caput.

déjà parée. Que le bouclier, que le casque rayonnent de l'éclat de l'or et des pierreries ; qu'au-dessus des guerriers enchaînés s'élèvent des armes en trophées; que l'ivoire nous représente des villes ceintes de tours et de remparts; et qu'à la vue de ces images, nous croyions voir la réalité. Que le Rhin en deuil cache, sous ses roseaux brisés, sa chevelure en désordre, et qu'il roule des ondes teintes de sang. Déjà les rois captifs réclament es insignes de leur royauté barbare, et ces tissus plus riches que leur fortune présente. Dispose enfin tout cet appareil, que t'a souvent demandé, que te demandera souvent encore l'indomptable valeur de ta famille. Dieux qui m'inspirez l'avenir que j'ai révélé, faites que bientôt l'événement justifie mes paroles.

Scuta, sed et galeæ gemmis radientur et auro,
Stentque super vinctos trunca tropæa viros.
Oppida turritis cingantur eburnea muris ·
Fictaque res vero more putetur agi.
Squallidus immissos fracta sub arundine crines
Rhenus, et infectas sanguine portet aquas.
Barbara jam capti poscunt insignia reges,
Textaque fortuna divitiora sua.
Et quæ præterea virtus invicta tuorum
Sæpe parata tibi, sæpe paranda facit.
Di, quorum monitu sumus eventura locuti,
Verba, precor, celeri nostra probate fide.

LETTRE CINQUIÈME

A MAXIMUS COTTA

—

ARGUMENT

Cotta lui a fait le plus grand plaisir en lui envoyant un discours qu'il a prononcé devant le tribunal des centumvirs. Le poëte le prie de lui envoyer souvent le fruit de ses travaux. Il l'engage en même temps à se souvenir sans cesse d'un ami absent, dont le plus grand plaisir est de penser à lui.

Tu ne sais d'où te vient la lettre que tu lis? elle vient de ces lieux où l'Ister se jette dans l'onde azurée des mers. Au nom du pays, tu dois reconnaître l'auteur, Ovide, ce poëte que son génie a perdu. Ces vœux, qu'il aimerait mieux t'apporter lui-même, il te les envoie, Cotta, du milieu des Gètes sauvages. Digne héritier de la parole de ton père! j'ai lu cet éloquent discours que tu as prononcé dans le Forum. Quoique, dans une lecture ra-

EPISTOLA QUINTA

MAXIMO COTTÆ

—

ARGUMENTUM

Amissam sibi a Cotta orationem, in judicio centumvirali habitam, gratissimam fuisse prædicat, utque sæpe studii sui pignora sibi impertiat, precatur. Monet simul, ut absentis amici sedulo meminerit; se saltem ipsius cum voluptate recordari.

Quam legis, unde tibi mittatur epistola, quæris?
Hinc, ubi cæruleis jungitur Ister aquis.
Ut regio dicta est, succurrere debet et auctor,
Læsus ab ingenio Naso poeta suo;
Qui tibi, quam mallet præsens adferre salutem,
Mittit ab hirsutis, Maxime Cotta, Getis.
Legimus, o juvenis patrii non degener oris,
Dicta tibi pleno verba diserta Foro.

pide, j'y aie consacré bien des heures, je me plains cependant de sa brièveté ; mais je l'ai rendu plus long en le relisant souvent, et j'y ai toujours trouvé le même plaisir. Quand, après tant de lectures, un ouvrage ne perd rien de son agrément, c'est par son mérite, et non par la nouveauté qu'il plaît. Heureux ceux qui ont pu t'entendre le prononcer toi-même, et jouir d'une voix si éloquente ! En effet, quelque douce que soit la saveur de l'eau qu'on nous apporte, il est plus doux de boire à la source même ; il est plus agréable de cueillir un fruit, en abaissant soi-même la branche, que de le prendre sur un plat ciselé.

Si je n'avais été coupable, si ma Muse ne m'avait exilé, cet ouvrage que j'ai lu, je l'aurais entendu de ta bouche ; peut-être même, comme cela m'est arrivé souvent, choisi parmi les centumvirs, aurais-je comme juge entendu ton discours. Une plus grande joie aurait rempli mon cœur, quand, entraîné par tes paroles, je t'aurais donné mon suffrage. Puisque le destin a voulu qu'éloigné de vous et de la patrie, je vécusse parmi les Gètes barbares, envoie-moi souvent, je te prie, les fruits de tes études, afin que j'aie le plaisir, le seul qui me soit permis, de croire, en

Quæ, quanquam lingua mihi sunt properante per horas
Lecta satis multas, pauca fuisse queror.
Plura sed hæc feci relegendo sæpe ; nec unquam
Non mihi, quam primo, grata fuere magis.
Quumque nihil toties lecta e dulcedine perdant,
Viribus illa suis, non novitate, placent.
Felices, quibus hæc ipso cognoscere in actu,
Et tam facundo contigit ore frui !
Nam, quanquam sapor est adlata dulcis in unda
Gratius ex ipso fonte bibuntur aquæ ;
Et magis adducto pomum decerpere ramo,
Quam de cælata sumere lance, juvat.
At nisi peccassem, nisi me mea Musa fugasset,
Quod legi, tua vox exhibuisset opus,
Utque fui solitus, sedissem forsitan unus
De centum judex in tua verba viris.
Major et implesset præcordia nostra voluptas,
Quum traherer dictis adnueremque tuis.
Quem quoniam fatum, vobis patriaque relictis,
Inter inhumanos maluit esse Getas,
Quod licet, ut videar tecum magis esse, legendo,
Sæpe, precor, studii pignora mitte tui :

te lisant, être plus près de toi. Suis mon exemple, si tu ne dédaignes de me prendre pour ton modèle, toi qui serais le mien à plus juste titre. Je tâche, moi qui depuis longtemps ne vis plus pour vous, Maximus, je tâche de vivre encore par mon génie. Que par un juste retour mes mains reçoivent souvent aussi des monuments de tes travaux; ils me seront toujours précieux.

Dis-moi cependant, toi qui te nourris des mêmes études que moi, ces études mêmes me rappellent-elles à ton souvenir? Quand tu lis à tes amis des vers que tu viens d'achever, ou, ce qui t'arrive souvent, quand tu leur demandes d'en lire, ton cœur se plaint-il quelquefois, ne sachant ce qui lui manque? Oh! sans doute, il sent qu'il lui manque quelque chose. Toi qui si souvent parlais de moi en ma présence, maintenant le nom d'Ovide sort-il encore de ta bouche? Pour moi, puissé-je périr victime de l'arc des Gètes, et tu sais combien ce châtiment pourrait suivre de près mon parjure, si, tout absent que je suis, je ne te vois presque à tous les instants. Grâces aux dieux, l'esprit peut aller où il veut; quand par lui j'arrive invisible au milieu de Rome, souvent je parle avec toi, souvent je t'entends parler. J'aurais

Exemploque meo, nisi dedignaris id ipsum,
Utere : quod nobis rectius ipse dares.
Namque ego, qui perii jam pridem, Maxime, vobis,
Ingenio nitor non periisse meo.
Redde vicem; nec rara tui monumenta laboris
Accipiant nostræ, grata futura, manus.
Dic tamen, o juvenis studiorum plene meorum,
Ecquid ab his ipsis admoneare mei?
Ecquid, ubi aut recitas factum modo carmen amicis,
Aut, quod sæpe soles, exigis ut recitent,
Interdum queritur tua mens, oblita quid absit?
Nescio quid certe sentit abesse sui;
Utque loqui de me multum præsente solebas,
Nunc quoque Nasonis nomen in ore tuo est?
Ipse quidem Getico peream violatus ab arcu,
Et, sit perjuri quam prope pœna, vides,
Te nisi momentis video pæne omnibus absens :
Gratia Dis, menti quolibet ire licet.
Hac ubi perveni, nulli cernendus, in urbem,
Sæpe loquor tecum, sæpe loquente fruor.

peine à dire combien je jouis alors, combien ces moments sont doux à ma pensée Alors, tu peux m'en croire, il me semble qu'admis dans le céleste séjour, je converse avec les heureux habitants du ciel. Puis, quand je me retrouve ici. j'ai quitté le ciel et les dieux; et la terre du Pont est bien voisine du Styx. Si c'est contre la volonté du destin que j'essaie d'en sortir, Maxime, délivre-moi d'un espoir inutile.

LETTRE SIXIÈME

A UN DE SES AMIS

—

ARGUMENT

Le poëte prouve à un de ses amis, qui n'avait pas voulu être nommé dans ses vers, que cette crainte jette de l'odieux sur Auguste, dont la clémence est assez connue. Il l'engage à aimer l'exilé ouvertement et sans rien craindre, ou, du moins, en secret.

C'est Ovide qui envoie des bords de l'Euxin cette courte épître à son ami qu'il a failli nommer. Mais si sa main peu discrète

Tum, mihi difficile est, quam sit bene, dicere; quamque
Candida judiciis hora sit illa meis.
Tum me, si qua fides, cœlesti sede receptum,
Cum fortunatis suspicor esse Deis.
Rursus, ut huc redii, cœlum Superosque relinquo;
A Styge nec longe Pontica distat humus.
Unde ego si fato nitor prohibente reverti,
Spem sine profectu, Maxime, tolle mihi.

EPISTOLA SEXTA

AMICORUM CUIDAM

—

ARGUMENTUM

Amico, qui nominari a poeta noluerat, ostendit, eam reverentiam in Augustum, cujus clementia sit notissima, invidiosam esse; vel aperte tutus, vel latentèr saltem ut exsulem amet, hortatur.

Naso suo, nomen posuit cui pæne, sodali
Mittit ab Euxinis hoc breve carmen aquis

avait écrit ton nom, peut-être ce témoignage d'amitié aurait-il excité tes plaintes. Et pourtant, quand d'autres n'y voient aucun danger, pourquoi seul demandes-tu que mes vers ne te nomment pas? Je puis t'apprendre, si tu l'ignores, combien dans sa colère, César a de clémence. Moi-même je ne pourrai rien ôter au châtiment que je subis, si j'étais forcé d'être juge dans ma propre cause. César ne défend pas qu'on se souvienne d'un ami; il n'empêche pas que je reçoive de tes lettres, et toi des miennes. Ce ne serait pas un crime pour toi de consoler un ami, de soulager par de douces paroles sa cruelle destinée. Pourquoi, redoutant ce qui n'est pas dangereux, viens-tu, par tes craintes, jeter de l'odieux sur d'augustes divinités?

Nous avons vu parfois des hommes atteints de la foudre se ranimer, être rappelés à la vie sans que Jupiter s'y opposât. Quand Neptune eut brisé le vaisseau d'Ulysse, Leucothée ne refusa pas de le secourir dans son naufrage. Crois-moi, les divinités du ciel épargnent les malheureux, elles ne les persécutent pas toujours, elles ne les accablent pas sans relâche. Or, il n'est

At, si cauta parum scripsisset dextra, quis esses.
Forsitan officio parta querela foret.
Cur tamen, hoc aliis tutum credentibus, unus,
Adpellent ne te carmina nostra, rogas?
Quanta sit in media clementia Cæsaris ira,
Ex me, si nescis, certior esse potes.
Huic ego, quam patior, nil possem demere pœnæ,
Si judex meriti cogerer esse mei.
Non vetat ille sui quemquam meminisse sodalis,
Nec prohibet tibi me scribere, teque mihi.
Nec scelus admittas, si consoleris amicum,
Mollibus et verbis aspera fata leves.
Cur, dum tuta times, facis ut reverentia talis
Fiat in augustos invidiosa Deos?
Fulminis adflatos interdum vivere telis
Vidimus, et relici, non prohibente Jove:
Nec quia Neptunus navem lacerarat Ulyssis,
Leucothee nanti ferre negavit opem.
Crede mihi, miseris cœlestia numina parcunt,
Nec semper læsos et sine fine premunt.

pas de dieu plus modéré que notre prince; il sait tempérer sa puissance par la justice; il vient de lui élever un temple de marbre, depuis longtemps elle en avait un dans son cœur. Souvent Jupiter lance sa foudre au hasard, et ceux qu'elle frappe ne sont pas tous également coupables. De tous ceux que le dieu des mers engloutit dans ses ondes cruelles, combien peu méritent de périr dans les flots! Les plus braves succombent dans les batailles, et le dieu Mars, j'en appelle à son propre jugement, est souvent injuste dans le choix de ses victimes. Mais nous, que César a condamnés, si tu nous interroges nous-mêmes, tous nous avouerons que nous avons mérité notre châtiment. Je dirai plus : pour les victimes de Mars, ou des ondes, ou des feux célestes, il n'est plus d'espoir de salut; et plusieurs d'entre nous doivent à César leur grâce ou le soulagement de leur peine. Fasse le ciel que j'augmente ce nombre!

Tel est le prince dont nous sommes les sujets, et tu crois t'exposer en conversant avec un proscrit? Tes craintes seraient fondées, peut-être, sous l'empire d'un Busiris ou du tyran qui brûlait ses victimes dans un taureau d'airain. Cesse de calom-

Principe nec nostro Deus est moderatior ullus:
Justitia vires temperat ille suas.
Nuper eam Cæsar, facto de marmore templo,
Jampridem posuit mentis in æde suæ.
Juppiter in multos temeraria fulmina torquet,
Qui pœnam culpa non meruere pari.
Obruerit sævis quum tot Deus æquoris undis,
Ex illis mergi pars quota digna fuit?
Quum pereant acie fortissima quæque, sub ipso
Judice, delectus Martis iniquus erit.
At, si forte velis in nos inquirere, nemo est
Qui se, quod patitur, commeruisse neget.
Adde, quod extinctos vel aqua, vel Marte, vel igni,
Nulla potest iterum restituisse dies.
Restituit multos, aut pœnæ parte levavit
Cæsar; et, in multis me velit esse, precor.
An tu, quum tali populus sub principe simus,
Adloquio profugi credis, inesse metum?
Forsitan hæc domino Busiride jure timeres,
Aut solito clausos urere in ære viros.

nier un cœur compatissant par tes vaines terreurs; pourquoi redouter d'affreux écueils au milieu d'une onde paisible? Moi-même je me trouve à peine excusable de vous avoir écrit d'abord des lettres sans nom; mais, dans ma stupeur, l'effroi m'avait ôté l'usage de ma raison, et cette disgrâce soudaine avait anéanti mon âme; redoutant ma fortune, et non la colère de mon juge, mon nom m'effrayait moi-même en tête de mes lettres. Rassuré désormais, permets à un poëte reconnaissant de placer dans ses vers des noms qu'il chérit. Ce serait une honte pour tous deux, si, malgré notre longue intimité, tu ne paraissais jamais dans mon livre. Que cette crainte pourtant ne trouble pas ton sommeil; mon amitié n'ira pas plus loin que tu ne voudras: je tairai ton nom, jusqu'à ce que tu m'aies permis de le dire. Je ne forcerai personne d'accepter mes hommages. Tu pourrais sans crainte m'aimer ouvertement; mais si tu y vois du danger, ne cesse pas du moins de m'aimer en secret.

Desine mitem animum vano infamare timore:
Sæva quid in placidis saxa vereris aquis?
Ipse ego, quod primo scripsi sine nomine vobis,
Vix excusari posse mihi videor.
Sed pavor adtonito rationis ademerat usum;
Cesserat omne novis consiliumque malis,
Fortunamque meam metuens, non vindicis iram,
Terrebar titulo nominis ipse mei.
Hactenus admonitus memori concede poetæ,
Ponat ut in chartis nomina cara suis.
Turpe erit ambobus, longo mihi proximus usu,
Si nulla libri parte legare mei.
Ne tamen iste metus somnos tibi rumpere possit;
Non ultra, quam vis, officiosus ero:
Teque tegam, qui sis, nisi quum permiseris ipse.
Cogetur nemo munus habere meum.
Tu modo, quem poteras vel aperte tutus amare,
Si res est anceps ista, latenter ama.

LETTRE SEPTIÈME

A SES AMIS

—

ARGUMENT

Il accuse de timidité ses amis et sa femme; et, renonçant à tout espoir de retour, il assure qu'il mourra courageusement dans le pays des Gètes.

Les paroles me manquent pour une demande tant de fois répétée; j'ai honte enfin de renouveler sans cesse des prières inutiles. Et vous, sans doute, vous lisez avec ennui des vers qui se ressemblent tous, et vous connaissez d'avance ce que je demande. Vous savez ce que contient ma lettre, avant d'avoir détaché les liens qui l'entourent. Je vais donc changer le sujet de mes vers, pour ne pas aller toujours contre le courant du fleuve. Pardonnez, mes amis, si j'ai trop compté sur vous : c'est une faute dans laquelle je ne retomberai plus. On ne dira plus que

EPISTOLA SEPTIMA

AMICIS

—

ARGUMENTUM

Amicos et uxorem timiditatis insimulat, seque, abjecta spe redeundi, fortiter Geticis in finibus moriturum profitetur.

Verba mihi desunt eadem tam sæpe roganti,
Jamque pudet vanas fine carere preces.
Tædia consimili fieri de carmine vobis,
Quidque petam, cunctos edidicisse reor.
Nostra quid adportet jam nostis epistola, quamvis
Charta sit a vinclis non labefacta suis.
Ergo mutetur scripti sententia nostri,
Ne toties contra, quam rapit amnis, eam.
Quod bene de vobis speravi, ignoscite, amici:
Talia peccandi jam mihi finis erit.

j'importune mon épouse : autant elle est fidèle à son mari, autant elle est timide et peu entreprenante. Tu supporteras encore ce malheur, Ovide, car tu en as supporté de plus grands : désormais aucun fardeau ne saurait t'accabler. Le taureau, nouvellement séparé du troupeau, refuse de traîner la charrue, et dérobe au joug pesant sa tête novice : pour moi, que le destin s'est accoutumé à persécuter, depuis longtemps il n'est plus de maux qui me soient nouveaux. Je suis venu sur les rives des Gètes; il faut que j'y meure, et que la Parque achève ma destinée, comme elle l'a commencée. Qu'ils se livrent à l'espérance, ceux que l'espérance ne flatte pas toujours en vain; qu'ils fassent des vœux, ceux qui comptent sur l'avenir. Le mieux, après cela, c'est de désespérer à propos, et de reconnaître franchement qu'on est perdu sans ressource.

Nous voyons quelquefois les remèdes envenimer des blessures, auxquelles il eût mieux valu ne pas toucher. La mort est plus douce pour celui que l'onde engloutit tout à coup, que pour celui dont les bras s'épuisent en efforts contre les flots soulevés. Pourquoi me suis-je imaginé que je pourrais quitter un jour les bords de la Scythie, et obtenir un séjour plus heureux?

Nec gravis uxori dicar : quæ scilicet in me
Quam proba, tam timida est, experiensque parum.
Hæc quoque, Naso, feres; etenim pejora tulisti :
Jam tibi sentiri sarcina nulla potest.
Ductus ab armento taurus detrectat aratrum,
Subtrahit et duro colla novella jugo.
Nos, quibus adsuevit fatum crudeliter uti,
Ad mala jam pridem non sumus ulla rudes.
Venimus in Geticos fines; moriamur in illis,
Parcaque ad extremum, qua mea cœpit, eat.
Spem juvet amplecti, quæ non juvat irrita semper;
Et, fieri cupias, si qua futura putes.
Proximus huic gradus est, bene desperare salutem,
Seque semel vera scire perisse fide.
CURANDO fieri quædam majora videmus
Vulnera, quæ melius non tetigisse fuit.
Mitius ille perit, subita qui mergitur unda,
Quam sua qui tumidis brachia lassat aquis.
Cur ego concepi Scythicis me posse carere
Finibus, et terra prosperiore frui?

Pourquoi ai-je jamais espéré un adoucissement à mes maux? Pouvais-je ainsi méconnaître ma fortune? mes tourments en deviennent plus cruels: et l'aspect de ces lieux où se reporte mon souvenir, renouvelle mes douleurs et recommence mon exil. Cependant le défaut de zèle de mes amis m'est encore moins funeste que ne l'eût été l'inefficacité de leurs prières. Oui, elle est difficile la cause dont vous n'osez vous charger, mes amis; mais, si l'on demandait, il y aurait une volonté disposée à accorder. Pourvu que la colère de César ne vous ait pas répondu par un refus, je mourrai courageusement sur les bords de l'Euxin.

Cur aliquid de me speravi lenius unquam?
An fortuna mihi sic mea nota fuit?
Torqueor en gravius; repetitaque forma locorum
Exsilium renovat triste, recensque facit.
Est tamen utilius, studium cessasse meorum,
Quam, quas admorint, non valuisse preces.
Magna quidem res est, quam non audetis, amici:
Sed si quis peteret, qui dare vellet, erat.
Dummodo non vobis hoc Cæsaris ira negarit,
Fortiter Euxinis immoriemur aquis.

LETTRE HUITIÈME

A MAXIME

ARGUMENT

Il envoie à Maxime un carquois rempli de traits : c'est le seul présent que puisse lui fournir la terre de Scythie. Il le prie d'agréer son offrande.

Je cherchais quel présent pourraient t'envoyer les champs de Tomes pour te prouver mon tendre souvenir. De l'argent serait digne de toi, de l'or plus digne encore; mais c'est pour les donner que tu aimes ces richesses : d'ailleurs on n'extrait de cette terre aucun métal précieux; à peine si l'ennemi permet au laboureur d'y creuser des sillons. Souvent une bordure de pourpre brille sur tes vêtements; mais la main des Sarmates ne sait pas teindre la pourpre. Les troupeaux n'y portent que de rudes toisons, et les femmes de Tomes n'ont pas appris l'art de Pallas :

EPISTOLA OCTAVA

MAXIMO

ARGUMENTUM

Pharetram telis gravidam Maximo mittit, unicum quod Scythica tellus offerat munus quod ut boni consulat, rogat.

Quæ tibi, quærebam, memorem testantia curam,
Dona Tomitanus mittere posset ager.
Dignus es argento, fulvo quoque dignior auro:
Sed te, quum donas, ista juvare solent.
Nec tamen hæc loca sunt ullo pretiosa metallo:
Hostis ab agricola vix sinit illa fodi.
Purpura sæpe tuos fulgens prætexit amictus;
Sed non Sarmatica tingitur illa manu.
Vellera dura ferunt pecudes, et Palladis uti
Arte Tomitanæ non didicere nurus.

au lieu de travailler la laine, les femmes broient les dons de Cérès, et portent sur leur tête fatiguée une onde pesante. Ici l'ormeau n'est pas revêtu du pampre de la vigne; on ne voit pas les branches affaissées sous le poids des fruits. Ici des plaines hideuses ne produisent que la triste absinthe, et la terre par ses fruits prouve combien elle est amère. Ainsi dans toute cette contrée, à la gauche de l'Euxin, mon amitié empressée ne trouve rien à t'envoyer. Je t'envoie cependant des traits enfermés dans un carquois de Scythie : puissent-ils s'abreuver du sang de tes ennemis ! Voilà les plumes de cette contrée, voilà ses livres; voilà, Maxime, la Muse qui règne dans ces lieux. J'ai honte de t'envoyer des présents qui paraissent de si peu de valeur; je te prie cependant d'agréer mon offrande.

Femina pro lana Cerealia munera frangit,
Subpositoque gravem vertice portat aquam.
Non hic pampineis amicitur vitibus ulmus :
Nulla premunt ramos pondere poma suo.
Tristia deformes pariunt absinthia campi,
Terraque de fructu quam sit amara docet
Nil igitur tota Ponti regione sinistri,
Quod mea sedulitas mittere posset, erat.
Clausa tamen misi Scythica tibi tela pharetra :
Hoste, precor, fiant illa cruenta tuo.
Hos habet hæc calamos, hos hæc habet ora libellos :
Hæc viget in nostris, Maxime, Musa locis.
Quæ quanquam misisse pudet, quia parva videntur,
Tu tamen hæc, quæso, consule missa boni.

LETTRE NEUVIÈME

A BRUTUS

—

ARGUMENT

Brutus se plaignait de ce que les vers de son ami exprimaient toujours la même pensée, et manquaient de correction ; le poëte répond que, dans sa tristesse, ses accents sont nécessairement tristes, et que sa vie lui est plus précieuse que la réputation de ses ouvrages.

Tu me mandes, Brutus, que mes vers sont critiqués par je ne sais quel censeur, parce que mes lettres renferment toujours la même pensée, que sans cesse je demande d'obtenir un séjour moins éloigné, que sans cesse je me plains d'être entouré de nombreux ennemis. Quoi! parmi tant de défauts, on n'en blâme qu'un seul! Si ma Muse n'en a pas d'autre, je suis content. Je vois moi-même ce qui manque à mes livres, quoique chacun vante ses vers au delà de leur mérite. L'auteur applaudit

EPISTOLA NONA

BRUTO

—

ARGUMENTUM

Querenti Bruto, quod hæc carmina in eodem versentur argumento, neque sint satis correcta, respondet, se tristem canere tristia, famamque operis sibi viliorem esse salute sua.

Quod sit in his eadem sententia, Brute, libellis,
Carmina nescio quem carpere nostra refers:
Nil, nisi, me, terra fruar ut propiore, rogare;
Et, quam sim denso cinctus ab hoste, queri.
O quam de multis vitium reprehenditur unum!
Hoc peccat solum si mea Musa, bene est.
Ipse ego librorum video delicta meorum,
Quum sua plus justo carmina quisque probet.

toujours à son œuvre : ainsi jadis Agrius trouvait peut-être que les traits de Thersite n'étaient pas sans beauté; mais mon jugement ne s'est pas abusé sur ce point, et je ne me hâte pas d'aimer tout ce que je produis.

Pourquoi donc fais-tu mal, me diras-tu, si tu vois tes défauts? pourquoi laisses-tu des fautes dans tes écrits? Ce n'est pas la même chose de se sentir malade et de se guérir. Tout homme sent son mal; l'art seul trouve le remède. Souvent, tout en désirant changer un mot, je le laisse : ce n'est pas le goût, ce sont les forces qui me manquent. Souvent (pourquoi n'avouerais-je pas la vérité?) j'ai peine à corriger et à supporter le poids d'une longue fatigue. L'enthousiasme soutient l'écrivain et allége son travail; son ouvrage s'élève et s'échauffe avec son âme. Mais, pour la difficulté, la correction l'emporte sur la composition, non moins que, pour le génie, Homère sur Aristarque. Ce travail éteint lentement le feu de l'esprit; c'est comme le cavalier qui retient la bride à un ardent coursier. Puissent les dieux compatissants adoucir en ma faveur la colère de César! puissent mes cendres être inhumées dans une terre paisible, comme

Auctor opus laudat : sic forsitan Agrius olim
Thersiten facie dixerit esse bona.
Judicium tamen hic nostrum non decipit error;
Nec, quidquid genui, protinus illud amo.
Cur igitur, si me videam delinquere, peccem?
Et patiar scripto crimen inesse? rogas.
Non eadem ratio est, sentire et demere morbos:
Sensus inest cunctis; tollitur arte malum.
Sæpe aliquod cupiens verbum mutare, relinquo;
Judicium vires destituuntque meum.
Sæpe piget, quid enim dubitem tibi vera fateri?
Corrigere, et longi ferre laboris onus.
Scribentem juvat ipse favor, minuitque laborem,
Cumque suo crescens pectore fervet opus.
Corrigere at res est tanto magis ardua, quanto
Magnus Aristarcho major Homerus erat.
Sic animum lento curarum frigore lædit,
Ut cupidi cursor frena retentat equi.
Atque ita Di mites minuant mihi Cæsaris iram,
Ossaque pacata nostra tegantur humo,

il est vrai que souvent, quand j'essaie d'appliquer mon esprit, l'image cruelle de ma fortune vient troubler mes efforts!

J'ai peine à croire que ce ne soit pas une folie à moi de faire des vers, et de songer à les corriger au milieu des Gètes barbares. Cependant, rien de plus excusable dans mes écrits que de renfermer presque toujours la même pensée. Dans mon bonheur, mes accents furent ceux du bonheur; ils sont tristes dans ma tristesse : mes œuvres répondent au temps qui les inspira.

De quoi parlerais-je dans mes vers, sinon des misères de cette odieuse contrée? Que demanderais-je, sinon de mourir dans un lieu plus heureux? J'ai beau répéter la même chose, à peine si l'on m'écoute; et mes paroles, qu'on fait semblant de ne pas entendre, restent sans effet. Cependant, si je répète les mêmes choses, ce n'est pas aux mêmes personnes; si ma voix est toujours la même, elle n'implore pas toujours les mêmes intercesseurs. Fallait-il, Brutus, pour que le lecteur ne trouvât pas deux fois la même pensée, ne m'adresser qu'à un seul ami? Je n'y ai pas attaché tant d'importance. Savants, pardonnez à mon aveu : ma conservation doit passer avant la réputation de mes ouvrages.

Ut mihi, conanti nonnunquam intendere curas,
Fortunæ species obstat acerba meæ.
Vixque mihi videor, faciam quod carmina, sanus,
Inque feris curem corrigere illa Getis :
Nil tamen e scriptis magis excusabile nostris,
Quam sensus cunctis pæne quod unus inest.
Læta fere lætus recini; cano tristia tristis :
Conveniens operi tempus utrumque suo est.
Quid, nisi de vitio scribam regionis amaræ?
Utque solo moriar commodiore, precer?
Quum toties eadem dicam, vix audior ulli ;
Verbaque profectu dissimulata carent.
Et tamen hæc eadem quum sint, non scribimus isdem :
Unaque per plures vox mea tentat opem.
An, ne his sensum lector reperiret eumdem,
Unus amicorum, Brute, rogandus erat ?
Non fuit hoc tanti; confesso ignoscite, docti:
Vilior est operis fama salute mea.

Enfin le poëte peut varier à son gré le sujet qu'il tire de son imagination, et ma Muse n'est que l'interprète trop véridique de mes malheurs; elle a toute l'autorité d'un témoin incorruptible. Mon dessein et l'objet de mon travail n'étaient pas de faire un livre, mais d'écrire à chacun de mes amis. Ensuite j'ai rassemblé ces lettres, je les ai réunies au hasard et sans ordre. Ne crois donc pas que ce recueil soit un choix. Sois indulgent pour des écrits qui m'ont été dictés, non par l'amour de la gloire, mais par mon intérêt et par les devoirs de l'amitié.

Denique materiæ, quam quis sibi finxerit ipse,
Arbitrio variat multa poeta suo.
Musa mea est index nimium quoque vera malorum,
Atque incorruptæ pondera testis habet.
Nec liber ut fieret, sed uti sua cuique daretur
Littera, propositum curaque nostra fuit.
Postmodo collectas, utcumque sine ordine, junxi,
Hoc opus electum ne mihi forte putes.
Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis
Causa, sed utilitas officiumque, fuit.

LIVRE QUATRIÈME

LETTRE PREMIÈRE

A SEXTUS POMPÉE

ARGUMENT

Il s'excuse d'écrire dans cette lettre le nom de Sextus, dont il raconte le services avec reconnaissance. Il a la confiance que Sextus ne lui manquera pas pour l'avenir.

Reçois, Pompée, ces vers composés par un poëte qui te doit la vie. Si tu ne me défends pas d'y écrire ton nom, tu mettras le comble à tes bienfaits. Si ton front s'obscurcit, j'avouerai que

LIBER QUARTUS

EPISTOLA PRIMA

ARGUMENTUM

Excusat nas interas, Sexti nomine ornatas, cujus beneficia memori grataque mente narrat; nec eum in posterum sibi esse defuturum confidit

Accipe, Pompei, deductum carmen ab illo,
Debitor est vitæ qui tibi, Sexte, suæ.
Qui si non prohibes a me tua nomina poni,
Accedet meritis hæc quoque summa tuis.

j'ai eu tort; et cependant tu dois approuver le motif qui m'a rendu coupable : mon cœur n'a pu s'empêcher d'être reconnaissant; que ta colère, je t'en conjure, ne s'appesantisse pas sur ma pieuse gratitude. Oh! combien de fois dans ces vers me suis-je reproché comme un crime de ne t'avoir nommé nulle part! oh! combien de fois, voulant écrire un autre nom, ma main, à son insu, a-t-elle tracé le tien sur la cire! Je trouvais du plaisir à cette erreur, à ces méprises, et c'était à regret que ma main effaçait ce qu'elle avait écrit. Après tout, me disais-je, qu'il en soit comme il voudra; qu'il se plaigne, j'y consens; j'ai honte de n'avoir pas plus tôt mérité ses reproches. Tu m'abreuverais des eaux du Léthé qui, dit-on, rendent insensible, je ne pourrais cependant t'oublier. Ne t'y oppose pas, je te prie; ne repousse pas avec dédain mes paroles; ne me fais pas un crime de mon zèle; reçois pour tant de bienfaits cette faible marque de ma gratitude; sinon, malgré toi, je serai reconnaissant.

Jamais ta bienveillance n'a hésité à m'aider dans mon malheur; jamais ta bourse ne m'a refusé les secours de sa munifi-

---

Sive trahis vultus, equidem peccasse fatebor :
Delicti tamen est causa probanda mei.
Non potuit mea mens, quin esset grata, teneri :
Sit, precor, officio non gravis ira pio.
O quoties ego sum libris mihi visus in istis
Impius, in nullo quod legerere loco!
O quoties, aliud vellem quum scribere, nomen
Rettulit in ceras inscia dextra tuum!
Ipse mihi placuit mendis in talibus error,
Et vix invita facta litura manu est.
Viderit ad summum, dixi, licet ipse queratur;
Hanc pudet offensam non meruisse prius!
Da mihi, si quid ea est, hebetantem pectora Lethen;
Oblitus potero non tamen esse tui.
Idque sinas oro; nec fastidita repellas
Verba; nec officio crimen inesse putes.
Et levis hæc meritis referatur gratia tantis :
Sin minus, invito te quoque gratus ero.
Nunquam pigra fuit nostris tua gratia rebus,
Nec mihi munificas arca negavit opes.

cence. Aujourd'hui encore ta compassion, sans s'effrayer de ma disgrâce inattendue, soutient et soutiendra toujours mon existence. Tu me demanderas peut-être d'où me vient tant de confiance dans l'avenir? c'est qu'on n'abandonne jamais son ouvrage. Comme la Vénus qui presse sa chevelure trempée de l'onde marine, est l'œuvre et la gloire du sculpteur de Cos; comme les effigies d'ivoire et d'airain de la déesse guerrière qui protége la citadelle d'Athènes, sont sorties de la main de Phidias; comme Calamis revendique la gloire des coursiers, son chef-d'œuvre; de même que cette génisse qui paraît animée, est le travail de Myron; de même, Sextus, je ne suis pas le moindre de tes ouvrages; je puis le dire, ce que je suis est un don de ta main, l'œuvre de ta bonté.

Nunc quoque nil subitis clementia territa fatis
Auxilium vitæ fertque, feretque meæ.
Unde, roges forsan, fiducia tanta futuri
Sit mihi? quod fecit, quisque tuetur opus.
Ut Venus artificis labor est et gloria Coi,
Æquoreo madidas quæ premit imbre comas:
Arcis ut Actææ vel eburna, vel ænea custos
Bellica Phidiaca stat Dea tacta manu;
Vendicat ut Calamis laudem, quos fecit, equorum;
Ut similis veræ vacca Myronis opus;
Sic ego pars rerum non ultima, Sexte, tuarum,
Tutelæque feror munus opusque tuæ.

LETTRE DEUXIÈME

A SÉVÈRE

—

ARGUMENT

Ovide écrit cette lettre au poëte Sévère; il lui dit pour quels motifs il ne pas encore célébré son nom dans ses vers, quoique cependant il n'ait jamais cessé de lui écrire en prose.

Ces lignes que tu lis, Sévère, toi le plus grand des rois de la lyre, te viennent du milieu des Gètes à la longue chevelure. J'ai honte, s'il faut te dire la vérité, de ne t'avoir pas encore nommé dans mes livres; cependant, si je ne t'ai jamais adressé de vers, du moins un mutuel échange de lettres a toujours entretenu notre amitié. Oui, les vers sont le seul gage de souvenir que je ne t'aie pas donné. Et pourquoi te donner ce que tu fais toi-

EPISTOLA SECUNDA

SEVERO

—

ARGUMENTUM

Ad Severum poetam hanc epistolam scribit Ovidius, se multis rationibus excusans, quod nondum ejus nomen suis scriptis celebrarit, quamvis tamen nunquam cessaverit ad eum epistolas soluta oratione scriptas mittere.

Quod legis, o vates magnorum maxime regum,
Venit ab intonsis usque, Severe, Getis.
Cujus adhuc nomen nostros tacuisse libellos,
Si modo permittis dicere vera, pudet.
Orba tamen numeris cessavit epistola nunquam
Ire per alternas officiosa vices.
Carmina sola tibi memorem testantia curam
Non data sunt: quid enim, quæ facis ipse, darem?

même? Qui donnerait du miel à Aristée, du vin au dieu de Falerne, à Bacchus, du froment à Triptolème, des fruits à Alcinoüs? Ton génie est fécond, et de tous ceux qui cultivent l'Hélicon, c'est toi qui recueilles la moisson la plus abondante.

Envoyer des vers à un tel poëte, c'était donner des feuillages aux forêts Telle fut, Sévère, la cause de mon retard; et cependant mon esprit ne répond plus comme jadis à mes désirs; mais c'est un rivage aride que laboure ma charrue stérile. Sans doute comme la fange obstrue les veines d'où l'eau s'échappe, et que l'onde contenue par un puissant obstacle s'arrête à sa source comprimée; ainsi mon esprit est altéré par la fange du malheur, et mes vers coulent d'une veine appauvrie. Homère lui-même, s'il eût été placé sur cette terre, Homère, n'en doute pas, serait devenu Gète. Et puis, pardonne-moi, car, je l'avoue, mon ardeur pour l'étude s'est ralentie, et ce n'est que rarement que ma main trace des lettres. Ce feu sacré, qui nourrit le cœur des poëtes, que je sentais jadis en moi, je ne l'ai plus. Ma Muse se décide avec peine à m'aider dans mon travail; et quand j'ai pris mes tablettes, c'est par force, pour ainsi dire, qu'elle y

Quis mel Aristæo, quis Baccho vina Falerno,
Triptolemo fruges, poma det Alcinoo?
Fertile pectus habes, interque Helicona colentes
Uberius nulli provenit ista seges.
Mittere carmen ad hunc, frondes erat addere silvis;
Hæc mihi cunctandi causa, Severe, fuit.
Nec tamen ingenium nobis respondet, ut ante:
Sed siccum sterili vomere litus aro.
Scilicet ut limus venas excæcat in undis,
Læsaque sub presso fonte resistit aqua;
Pectora sic mea sunt limo vitiata malorum,
Et carmen vena pauperiore fluit.
Si quis in hac ipsum terra posuisset Homerum,
Esset, crede mihi, tactus et ille Getes.
Da veniam fasso, studiis quoque frena remisi;
Ducitur et digitis littera rara meis.
Impetus ille sacer, qui vatum pectora nutrit,
Qui prius in nobis esse solebat, abest.
Vix venit ad partes, vix sumtæ Musa tabellæ
Imponit pigras pæne coacta manus.

porte une main paresseuse. Je n'ai que peu de plaisir, ou plutôt je n'en ai pas à écrire, et je ne trouve aucun charme à soumettre des mots à la mesure; soit parce que ce talent, loin de m'assurer aucun avantage, fut le principe de ma disgrâce; soit parce que c'est danser dans les ténèbres, que d'écrire des vers que personne ne lira.

Le lecteur anime l'écrivain, les éloges excitent le courage, et la gloire est un puissant aiguillon. Ici, à qui réciterais-je mes vers, sinon à des Coralles au teint jaunâtre, et à ces autres peuples qui habitent les rives barbares de l'Ister? Et pourtant que ferais-je seul ici? par quelle occupation abréger le jour, et perdre mon triste loisir? Je n'aime ni le vin, ni le jeu perfide qui font passer le temps inaperçu; je ne puis, comme je voudrais, car la guerre cruelle me le défend, charmer mes ennuis par la culture, et donner à la terre une face nouvelle. Que me reste-t-il donc, sinon les Muses? triste consolation, car ces déesses n'ont pas bien mérité de moi.

Mais toi, qui bois avec plus de bonheur aux sources de l'Aonie, aime toujours une étude qui te donne d'heureux succès, rends

Parvaque, ne dicam scribendi nulla voluptas
Est mihi; nec numeris nectere verba juvat.
Sive quod hinc fructus adeo non cepimus ullos,
Principium nostri res sit ut ista mali:
Sive quod in tenebris numerosos ponere gressus,
Quodque legas nulli, scribere carmen, idem est.
Excitat auditor studium; laudataque virtus
Crescit, et immensum gloria calcar habet.
Hic mea cui recitem, nisi flavis scripta Corallis,
Quasque alias gentes barbarus Ister habet?
Sed quid solus agam? quaque infelicia perdam
Otia materia, subripiamque diem?
Nam quia nec vinum, nec me tenet alea fallax,
Per quæ clam tacitum tempus abire solet;
Nec me, quod cuperem, si per fera bella liceret
Oblectat cultu terra novata suo;
Quid, nisi Pierides, solatia frigida, restat,
Non bene de nobis quæ meruere Deæ?
At tu, cui bibitur felicius Aonius fons,
Utiliter studium quod tibi cedit, ama:

aux Muses les honneurs que tu leur dois, et fais-moi lire dans ces lieux quelque nouveau fruit de tes veilles.

LETTRE TROISIÈME

A UN AMI INCONSTANT

—

ARGUMENT

Il s'emporte contre un ami perfide, et lui rappelle l'instabilité des choses humaines.

Faut-il me plaindre ou me taire ? dirai-je ton crime, sans te nommer, ou ferai-je connaître à tous qui tu es? Je ne me servirai pas de ton nom, de peur de te rendre célèbre par mes plaintes, de peur que mes vers ne te donnent de la renommée. Quand mon navire reposait sur une carène solide, tu étais le premier à vouloir voguer avec moi. Aujourd'hui, parce que la

Sacraque Musarum merito cole; quodque legamus,
Huc aliquod curæ mitte recentis opus.

EPISTOLA TERTIA

AMICO INSTABILI

—

ARGUMENTUM

Invehitur in amicum perfidum, eumque instabilitatis fortunæ humanæ memorem esse jubet.

Conquerar, an taceam? ponam sine nomine crimen?
An notum, qui sis, omnibus esse velim?
Nomine non utar, ne commendere querelis,
Quæraturque tibi carmine fama meo.
Dum mea puppis erat valida fundata carina,
Qui mecum velles currere, primus eras.

Fortune a ridé son front, tu te retires, quand tu sais que j'ai besoin de ton secours; tu dissimules même, tu veux faire croire que tu ne me connais pas : quand tu entends mon nom, tu demandes : Quel est cet Ovide? Je suis, tu l'entendras malgré toi, celui qu'une ancienne amitié unit, encore enfant, à ton enfance; celui qui le premier était instruit de tes affaires serieuses; qui le premier partageait les plaisirs de tes jeux; celui qui, toujours avec toi, fut ton ami le plus assidu, le plus intime; celui que tu appelais ton unique Muse. Eh bien! cet ami, tu ne sais aujourd'hui s'il vit encore; tu ne songes pas, perfide, à t'informer de lui. Ou jamais je ne te fus cher, et alors, de ton propre aveu, tu me trompais; ou, si tu ne feignais pas, ton inconstance est manifeste.

Dis-moi donc, dis quel ressentiment a pu te changer; si tes plaintes ne sont pas justes, mes plaintes à moi le seront. Qui t'empêche d'être aujourd'hui ce que tu fus jadis? Je suis devenu malheureux, est-ce un crime à tes yeux? Si tu ne pouvais m'assister ni de ta fortune, ni de tes démarches, tu pouvais m'envoyer du moins quelques mots de souvenir. J'ai peine à le

Nunc, quia contraxit vultum Fortuna, recedis,
Auxilio postquam scis opus esse tuo.
Dissimulas etiam, nec me vis nosse videri,
Quique sit, audito nomine, Naso, rogas.
Ille ego sum, quanquam non vis audire, vetusta
Pæne puer puero junctus amicitia:
Ille ego, qui primus tua seria nosse solebam,
Qui tibi jucundis primus adesse jocis:
Ille ego convictor, densoque domesticus usu;
Ille ego judiciis unica Musa tuis
Idem ego sum, qui nunc an vivam, perfide, nescis;
Cura tibi de quo quærere nulla fuit.
Sive fui nunquam carus, simulasse fateris:
Seu non fingebas, inveniere levis.
Dic, age, dic aliquam, quæ te mutaverit, iram:
Nam nisi justa tua est justa querela mea est.
Quæ te consimilem res nunc vetat esse priori?
An crimen, cœpi quod miser esse, vocas?
Si mihi rebus opem nullam factisque ferebas,
Venisset verbis charta notata tribus.

croire, mais on dit que tu insultes encore à ma disgrâce, et que tes discours ne m'épargnent pas. Que fais-tu, insensé? pourquoi, si la fortune devait te quitter un jour, dessèches-tu les larmes qui pleureraient ton naufrage? Cette déesse nous montre son inconstance par cette roue toujours mobile dont sans cesse elle foule le sommet, de son pied incertain; elle est plus légère que la feuille, que le moindre souffle : toi seul, ami sans foi, tu l'égales en légèreté. Toutes les choses d'ici-bas sont suspendues à un fil fragile, et l'édifice le plus solide s'écroule tout à coup. Qui ne connaît l'opulence du riche Crésus? et cependant, captif, il dut la vie à son ennemi. Ce tyran, si redouté naguère à Syracuse, c'est à peine si, par un vil emploi, il peut repousser les rigueurs de la faim. Quoi de plus grand que Pompée? et cependant Pompée fugitif implora d'une voix suppliante l'assistance de son client; et celui à qui l'univers entier obéissait, devint lui-même le plus misérable des hommes. Ce guerrier fameux par ses triomphes sur Jugurtha et sur les Cimbres, qui, consul, donna tant de fois la victoire aux Romains, Marius se cacha dans

Vix equidem credo, sed et insultare jacenti
Te mihi, nec verbis parcere, fama refert.
Quid facis, ah demens? cur, si Fortuna recedat,
Naufragio lacrymas eripis ipse tuo?
Hæc Dea non stabili, quam sit levis, orbe fatetur,
Quem summum dubio sub pede semper habet.
Quolibet est folio, quavis incertior aura,
Par illi levitas, improbe, sola tua est.
Omnia sunt hominum tenui pendentia filo,
Et subito casu, quæ valuere, ruunt.
Divitis audita est cui non opulentia Crœsi?
Nempe tamen vitam captus ab hoste tulit.
Ille Syracosia modo formidatus in urbe,
Vix humili duram reppulit arte famem.
Quid fuerat Magno majus? tamen ille rogavit
Submissa fugiens voce clientis opem,
Cuique viro totus terrarum paruit orbis,
Indignus effectus omnibus ipse magis.
Ille Jugurthino clarus, Cimbroque triumpho,
Quo victrix toties consule Roma fuit,

la fange, dans les roseaux d'un marais, et souffrit mille outrages indignes d'un si grand homme. La puissance divine se joue des destinées humaines, et nous pouvons à peine compter sur l'heure présente. Si quelqu'un m'avait dit : Tu iras un jour sur les bords de l'Euxin, tu redouteras les atteintes de l'arc des Gètes. — Va, aurais-je répondu, bois ces breuvages qui guérissent la raison ; bois tous les sucs que produit Anticyre. Et voilà pourtant ce que j'ai enduré. Quand j'aurais évité les traits des mortels, je ne pouvais échapper à ceux du plus grand des dieux. Toi aussi, tremble, et songe que ce qui fait ta joie, peut, pendant que tu parles, devenir un sujet de tristesse.

In cœno latuit Marius, cannaque palustri,
Pertulit et tanto multa pudenda viro.
Ludit in humanis divina potentia rebus,
Et certam præsens vix habet hora fidem.
Litus ad Euxinum, si quis mihi diceret, ibis,
Et metues arcu ne feriare Getæ ;
I, bibe, dixissem, purgantes pectora succos,
Quidquid et in tota nascitur Anticyra.
Sum tamen hæc passus, nec, si mortalia possem,
Et summi poteram tela cavere Dei.
Tu quoque fac timeas ; et, quæ tibi læta videntur,
Dum loqueris, fieri tristia posse, puta.

LETTRE QUATRIÈME

A SEXTUS POMPÉE

—

ARGUMENT

Il assure qu'au milieu de ses malheurs il a appris avec bien du plaisir que Sextus était nommé consul ; cette nouvelle l'a rempli de joie.

Il n'est pas de jour où l'humide Auster amène assez de nuages, pour que la pluie tombe sans interruption ; il n'est pas de lieu assez stérile, pour qu'une plante utile ne s'y mêle souvent aux durs buissons ; les coups de la fortune ne sont jamais si cruels, qu'elle n'adoucisse toujours le malheur par quelque joie. Me voilà, moi, privé de ma famille, de ma patrie, de la vue de mes amis, jeté par un naufrage sur les rives de la mer des Gètes ; et j'y ai trouvé cependant de quoi dérider mon front, et

EPISTOLA QUARTA

SEXTO POMPEIO

—

ARGUMENTUM

Medius in calamitatibus suis, lætum se nuntium de Sexto designato consule accepisse, eoque animum suum mire exhilaratum esse testatur.

Nulla dies adeo est australibus humida nimbis,
Non intermissis ut fluat imber aquis.
Nec sterilis locus ullus ita est, ut non sit in illo
Mista fere duris utilis herba rubis.
Nil adeo fortuna gravis miserabile fecit,
Ut minuant nulla gaudia parte malum.
Ecce domo, patriaque carens, oculisque meorum,
Naufragus in Getici litoris actus aquas;
Qua, tamen inveni, vultum diffundere, causam,
Possem, fortunæ nec meminisse meæ.

oublier ma fortune. Je me promenais, triste, sur le sable jaunissant, quand je crus entendre derrière moi le bruit d'une aile; je me retourne : ce n'était pas un corps que mes yeux pussent voir, et cependant mon oreille entendit ces paroles : « Je suis la Renommée; je suis venue à travers les routes immenses de l'air, pour t'annoncer de bonnes nouvelles : Pompée est nommé consul, Pompée, le plus cher de tes amis; l'année qui va venir sera belle et heureuse. » Elle dit, et quand elle eut répandu dans le Pont cette bonne nouvelle, la déesse se dirigea vers d'autres nations. Soudain ce joyeux message dissipa mes soucis, et ce lieu perdit pour moi sa sauvage horreur.

Ainsi donc, Janus, dieu au double visage, quand tu auras ouvert cette année si lente à venir, et que le mois qui t'est consacré aura chassé décembre, Pompée revêtira la pourpre de la dignité suprême, et il n'aura plus rien à ajouter à ses honneurs. Déjà je crois voir la foule se précipiter dans le palais du consul, et le peuple se presser à l'envi dans l'enceinte trop étroite. D'abord tu montes au temple de la roche Tarpéienne, et les dieux y deviennent favorables à tes vœux. Des taureaux plus blancs que

Nam mihi, quum fulva tristis spatiarer arena,
Visa est a tergo penna dedisse sonum.
Respicio, nec corpus erat quod cernere possem;
Verba tamen sunt hæc aure recepta mea :
« En ego lætarum venio tibi nuntia rerum,
Fama per immensas aere lapsa vias.
Consule Pompeio, quo non tibi carior alter,
Candidus et felix proximus annus erit. »
Dixit : et, ut læto Pontum rumore replevit,
Ad gentes alias hinc Dea vertit iter.
At mihi, dilapsis inter nova gaudia curis,
Excidit asperitas hujus iniqua loci,
Ergo ubi, Jane biceps, longum reseraveris annum,
Pulsus et a sacro mense december erit,
Purpura Pompeium summi velabit honoris,
Ne titulis quicquam debeat ille suis.
Cernere jam videor rumpi penetralia turba,
Et populum lædi, deficiente loco :
Templaque Tarpeiæ primum tibi sedis adiri,
Et fieri faciles in tua vota Deos

la neige, que Falisque a nourris dans ses pâturages, présentent leur tête au coup assuré de la hache. Tu voudras te rendre propices tous les dieux; mais tu invoqueras surtout César et Jupiter. Le sénat te recevra dans son enceinte, et les pères, assemblés suivant l'usage, prêteront l'oreille à tes paroles. Quand ta voix éloquente les aura remplis d'allégresse, quand ce jour aura ramené ces vœux de bonheur qui l'accompagnent tous les ans, quand tu auras rendu de justes actions de grâces aux dieux, et à César qui souvent te donnera l'occasion de les renouveler; alors, environné de tout le sénat, tu rentreras dans ta maison, et ta maison contiendra à peine tout ce peuple jaloux de te rendre ses hommages. Et moi, malheureux, on ne me verra pas dans cette foule! et mes yeux ne pourront jouir de ce spectacle! Mais je te verrai du moins des yeux de l'esprit, et je contemplerai, quoique absent, les traits d'un consul qui m'est cher. Fassent les dieux que, dans ce jour, mon nom se présente un instant à ta pensée, et que tu dises : Hélas! le malheureux! que fait-il maintenant? Si l'on m'apprend que tu aies prononcé ces paroles, j'avouerai aussitôt que mon exil est moins cruel.

Colla boves niveos certæ præbere securi,
Quos aluit campis herba Falisca suis.
Quumque Deos omnes, tum quos impensius æquos
Esse tibi cupias, cum Jove Cæsar erit.
Curia te excipiet, patresque e more vocati
Intendent aures ad tua verba suas.
Hos ubi facundo tua vox hilaraverit ore,
Utque solet, tulerit prospera verba dies;
Egeris et meritas Superis cum Cæsare grates,
Qui causam, facias cur ita sæpe, dabit,
Inde domum repetes toto comitante senatu,
Officium populi vix capiente domo.
Me miserum, turba quod non ego cernor in illa!
Nec poterunt istis lumina nostra frui!
Quamlibet absentem, qua possum, mente videbo:
Adspiciet vultus consulis illa sui.
Di faciant, aliquo subeat tibi tempore nostrum
Nomen; et, heu! dicas, quid miser ille facit?
Hæc tua pertulerit si quis mihi verba, fatebor
Protinus exsilium mollius esse meum.

LETTRE CINQUIÈME

A S. POMPÉE, DÉJA CONSUL

ARGUMENT

Il envoie cette lettre à S. Pompée, pour le remercier de l'avoir secouru dans son exil, et de l'avoir comblé de biens.

Allez, distiques légers, allez, qu'un docte consul vous entende, présentez ces paroles à un magistrat auguste. La route est longue, vous ne marchez qu'à pas inégaux, et la terre est cachée sous la neige dont l'hiver la couvre. Quand vous aurez traversé la Thrace glacée, l'Hémus enveloppé de nuages, et les ondes de la mer Ionienne, vous arriverez, en moins de dix jours, même sans presser votre marche, dans la ville, reine du monde. De là dirigez-vous tout d'abord vers la maison de Pompée, il n'en est pas qui soit plus voisine du Forum d'Auguste. Si un curieux, dans

EPISTOLA QUINTA

S. POMPEIO JAM CONSULI

ARGUMENTUM

Ad S. Pompeium ablegat epistolam suam, suis verbis ipsi acturam gratias, quod et in fuga præsidio sibi fuerit, et multis se donis cumulaverit.

Ite, leves elegi, doctas ad consulis aures,
Verbaque honorato ferte legenda viro.
Longa via est; nec vos pedibus proceditis æquis;
Tectaque brumali sub nive terra latet.
Quum gelidam Thracen, et opertum nubibus Hæmon,
Et maris Ionii transieritis aquas,
Luce minus decima dominam venietis in urbem,
Ut festinatum non faciatis iter.
Protinus inde domus vobis Pompeia petatur:
Non est Augusto junctior ulla foro.

la foule, vous demande qui vous êtes, d'où vous venez, faites entendre à son oreille trompée quelque nom pris au hasard. Il n'y aurait pas de danger, je le crois, à parler avec franchise; mais pourtant un nom emprunté vous exposera moins. Il ne vous sera pas permis, dès que vous aurez touché le seuil, de voir le consul sans obstacle. Ou bien, magistrat équitable, il rendra la justice aux Romains, élevé sur un siége d'ivoire enrichi de diverses figures; ou bien il mettra à l'enchère la ferme des revenus publics, attentif à conserver intactes les richesses de la grande cité; ou, au milieu des sénateurs assemblés dans le temple que Jules a fondé, il s'occupera de graves intérêts dignes d'un si grand consul; ou il offrira ses vœux accoutumés à Auguste et à son fils, et les consultera sur ses fonctions encore nouvelles pour lui. Le temps que ces soins lui laisseront sera consacré tout entier à César Germanicus; c'est lui qu'après les dieux puissants il révère le plus.

Toutefois, quand il se sera reposé de cette multitude d'affaires, il vous tendra une main bienveillante, et peut-être vous demandera-t-il ce que je fais, moi, votre père; voici comme je désire que vous lui répondiez : « Il vit encore; et sa vie, il reconnait

Si quis, ut in populo, qui sitis, et unde, requiret,
Nomina decepta quælibet aure ferat.
Ut sit enim tutum, sicut reor esse, fateri,
Verba minus certe ficta timoris habent.
Copia nec vobis ullo prohibente videndi
Consulis, ut limen contigeritis, erit.
Aut reget ille suos dicendo jura Quirites,
Conspicuum signis quum premet altus ebur;
Aut, populi reditus positam componet ad hastam,
Et minui magnæ non sinet urbis opes;
Aut, ut erunt patres in Julia templa vocati,
De tanto dignis consule rebus aget;
Aut feret Augusto solitam natoque salutem,
Deque parum noto consulet officio.
Tempus ab his vacuum Cæsar Germanicus omne
Auferet : a magnis hunc colit ille Deis.
Quum tamen a turba rerum requieverit harum,
Ad vos mansuetas porriget ille manus,
Quidque parens ego vester agam, fortasse requiret;
Talia vos illi reddere verba velim :

qu'il te la doit, à toi, mais, avant tout, à la clémence de César. Souvent il raconte avec reconnaissance qu'à son départ pour l'exil, ce fut à tes soins qu'il dut de parcourir sans danger tant de contrées barbares; que, si le glaive des Bistons ne s'est pas abreuvé de son sang, ce fut un effet de ta tendre sollicitude; qu'en outre, pour qu'il ménageât ses propres ressources, tu pourvus généreusement aux besoins de son voyage. En reconnaissance de tant de bienfaits, il jure qu'il sera à jamais ton serviteur dévoué. Les arbres n'ombrageront plus les sommets des montagnes, les mers ne seront plus sillonnées par les vaisseaux aux voiles rapides, les fleuves, dans un cours rétrograde, remonteront vers leur source, avant qu'il perde le souvenir de tes bienfaits. » Quand vous aurez achevé ces mots, priez-le de conserver son propre ouvrage, et votre message sera rempli.

« Vivit adhuc, vitamque tibi debere fatetur,
Quam prius a miti Cæsare munus habet.
Te sibi, quum fugeret, memori solet ore referre,
Barbariæ tutas exhibuisse vias.
Sanguine Bistonium quod non tepefecerit ensem,
Effectum cura pectoris esse tui.
Addita præterea vitæ quoque multa tuendæ
Munera, ne proprias attenuaret opes.
Pro quibus ut meritis referatur gratia, jurat,
Se fore mancipium, tempus in omne, tuum
Nam prius umbrosa carituros arbore montes,
Et freta velivolas non habitura rates,
Fluminaque in fontes cursu reditura supino,
Gratia quam meriti possit abire tui. »
Hæc ubi dixeritis, servet sua dona, rogate :
Sic fuerit vestræ causa peracta viæ.

LETTRE SIXIÈME

A BRUTUS

ARGUMENT

Il déplore la mort de Fabius Maximus, son intercesseur, et celle d'Auguste lui-même, qui le privent de tout espoir de retour. Il loue la bienveillance de Brutus et sa bonté pour ceux qui l'implorent.

Cette lettre que tu lis, Brutus, te vient de ces lieux où tu ne voudrais pas qu'Ovide fût relégué. Mais ce que tu ne voudrais pas, un déplorable destin l'a voulu. Hélas ! ce destin est plus puissant que tes vœux. J'ai passé dans la Scythie les cinq années d'une olympiade, et j'entre déjà dans un second lustre ; car la fortune s'obstine à me poursuivre, et la perfide repousse mes vœux de son pied cruel. Tu avais résolu, Maxime, toi l'honneur de la famille des Fabius, d'adresser en ma faveur des paroles

EPISTOLA SEXTA

BRUTO

ARGUMENTUM

Fabii Maximi deprecatoris sui, ipsiusque Augusti morte spem redeundi suam concidis questus, Bruti mite ingenium et supplicibus facile laudat, gratamque mentem spondet

Quam legis, ex illis tibi venit epistola, Brute,
Nasonem nolles in quibus esse, locis.
Sed, tu quod nolles, voluit miserabile fatum :
Heu mihi, plus illud, quam tua vota, valet !
In Scythia nobis quinquennis Olympias acta est :
Jam tempus lustri transit in alterius.
Perstat enim Fortuna tenax, votisque malignum
Opponit nostris insidiosa pedem.
Certus eras pro me, Fabiæ laus, Maxime, gentis,
Numen ad Augustum supplice voce loqui.

suppliantes au divin Auguste : et tu meurs avant de le prier ; et moi, Maxime, je suis peut-être la cause de ta mort ; je ne valais pas un si haut prix. Je n'ose plus confier à personne le soin de me sauver ; ta mort me défend d'implorer aucun appui. Auguste commençait à pardonner à ma faute, à mon erreur ; il est enlevé à la fois à mon espoir et au monde. Cependant, Brutus, je vous ai envoyé de ces bords lointains, en l'honneur de ce nouvel habitant du ciel, des vers tels que ma Muse a pu me les dicter. Puisse ma piété m'être de quelque secours ! puisse-t-elle mettre un terme à mes malheurs, et adoucir la colère de cette auguste maison !

Et toi aussi, je le jurerais sans crainte, tu fais les mêmes vœux, Brutus, toi qui m'as donné tant de preuves d'amitié ; tu m'as toujours montré une affection véritable ; mais cette affection, dans mon malheur, a pris de nouvelles forces. En voyant tes larmes couler avec les miennes, on aurait cru que tous deux nous étions condamnés à la même peine. La nature t'a fait bon et sensible, elle n'a donné à personne un cœur plus compatissant. Oui, si l'on ignorait quelle est ta puissance dans les débats du Forum, on aurait peine à croire que ta bouche puisse

Occidis ante preces ; causamque ego, Maxime, mortis,
Nec fueram tanti, me reor esse tuæ.
Jam timeo nostram cuiquam mandare salutem :
Ipsum morte tua concidit auxilium.
Cœperat Augustus deceptæ ignoscere culpæ ;
Spem nostram terras deseruitque simul.
Quale tamen potui, de cœlite, Brute, recenti
Vestra procul positus carmen in ora dedi.
Quæ prosit pietas utinam mihi ! sitque malorum
Jam modus, et sacræ mitior ira domus !
Te quoque idem, liquido possum jurare, precari,
O mihi non dubia cognite, Brute, nota !
Nam, quum præstiteris verum mihi semper amorem,
Hic tamen adverso tempore crevit amor.
Quique tuas pariter lacrymas nostrasque videret,
Passuros pœnam crederet esse duos.
Leuem te miseris genuit natura, nec ulli
Mitius ingenium, quam tibi, Brute, dedit :
Ut, qui quid valeas ignoret Marte forensi,
Posse tuo pergi vix putet ore reos.

faire condamner un accusé ; la contradiction n'est qu'apparente, il est dans la nature de se montrer à la fois facile aux suppliants et terrible aux coupables. Quand tu entreprends de venger la sévérité des lois, chacune de tes paroles semble trempée dans un venin mortel. Puissent nos ennemis éprouver combien tes armes sont terribles, et sentir les traits de ton éloquence ! tu es si habile à les aiguiser, qu'à te voir, on ne soupçonnerait pas un talent de ce genre sous un tel extérieur. Mais si tu vois quelque victime des injustices de la fortune, alors ton cœur est plus tendre que celui d'une femme. Je l'ai éprouvé, moi surtout, quand la plupart de mes amis m'ont renié, m'ont méconnu. Ceux-là, je les oublie ; mais je ne vous oublierai jamais, vous dont la sollicitude a soulagé mes souffrances. L'Ister, hélas ! trop voisin de moi, remontera des bords de l'Euxin vers sa source, et, comme si nous revenions au temps du festin de Thyeste, le char du Soleil retournera vers les ondes de l'orient, avant que vous, qui avez pleuré ma perte, vous me trouviez coupable d'ingratitude et d'oubli.

Scilicet ejusdem est, quamvis pugnare videtur,
Supplicibus facilem, sontibus esse trucem ;
Quum tibi suscepta est legis vindicta severæ,
Verba velut tinctum singula virus habent.
Hostibus eveniat, quam sis violentus in armis
Sentire, et linguæ tela subire tuæ ;
Quæ tibi tam tenui cura limantur, ut omnes
Istius ingenium corporis esse negent.
At, si quem lædi fortuna cernis iniqua,
Mollior est animo femina nulla tuo.
Hoc ego præcipue sensi, quum magna meorum
Notitiam pars est inficiata mei.
Immemor illorum, vestri non immemor unquam,
Qui mala solliciti nostra levastis, ero.
Et prius, heu nobis nimium conterminus ! Ister
In caput Euxino de mare vertet iter ;
Utque Thyesteæ redeant si tempora mensæ,
Solis ad Eoas currus agetur aquas,
Quam quisquam vestrum, qui me doluistis ademptum,
Arguat, ingratum non meminisse sui.

LETTRE SEPTIÈME

A VESTALIS

—

ARGUMENT

Le poëte appelle à témoin des rigueurs de son exil Vestalis, gouverneur de la Mysie. Il raconte ses hauts faits, surtout à la prise d'Égypsos.

Vestalis, puisque tu fus envoyé aux bords de l'Euxin pour rendre la justice aux peuples qui habitent sous le pôle, tu vois de tes yeux dans quelle contrée je languis, et tu attesteras que mes plaintes continuelles ne sont pas sans fondement. Ton témoignage, illustre descendant des rois des Alpes, confirmera la vérité de mes paroles. Tu le vois, il est bien vrai qu'ici la mer est enchaînée par les glaces ; qu'ici le vin, durci par la gelée, cesse d'être liquide. Tu vois les farouches Iasyges conduisant leurs bœufs et leurs lourds chariots sur les ondes de l'Ister ; tu

EPISTOLA SEPTIMA

VESTALI

—

ARGUMENTUM

Acerbitatis exsilii sui testem invocat poeta Vestalem, Mœsiæ præsidem, cujus præclara facinora, maxime in expugnanda Ægypso, narrat.

Missus es Euxinas quoniam, Vestalis, ad undas,
Ut positis reddas jura sub axe locis;
Adspicis en, præsens, quali jaceamus in arvo,
Nec me testis eris fa sa solere queri
Accedet voci per te non irrita nostræ,
Alpinis juvenis regibus orte, fides.
Ipse vides certe glacie concrescere Pontum;
Ipse vides rigido stantia vina gelu.
Ipse vides, onerata ferox ut ducat Iasyx
Per medias Istri plaustra bubulcus aquas.

vois aussi que leurs flèches aiguës volent armées d'un funeste poison, et que leurs traits sont doublement mortels. Et plût aux dieux que, simple témoin de cette partie de mes maux, tu ne l'eusses pas toi-même éprouvée dans les combats!

C'est à travers mille périls que l'on arrive au grade de premier centurion. Cet honneur fut décerné naguère à ta valeur ; mais, malgré les nombreux avantages attachés à ce titre glorieux, ton mérite était encore au-dessus de ton rang. Témoin l'Ister, dont les ondes furent jadis par ton bras teintes du sang des Gètes. Témoin Égypsos qui, reprise à ton approche, sentit que son heureuse situation n'était pour elle d'aucun secours. Aussi bien défendue par sa position que par les bras de ses soldats, cette ville s'élevait jusqu'aux nues sur le sommet d'une montagne. Un ennemi barbare l'avait enlevée au roi de Sithonie, et, vainqueur, il jouissait du fruit de sa conquête. Mais Vitellus, descendant le courant du fleuve, débarque ses soldats, et porte ses étendards contre les Gètes. Alors, courageux descendant de l'antique Daunus, une noble ardeur t'entraîne contre les

Adspicis et mitti sub adunco toxica ferro,
Et telum causas mortis habere duas.
Atque utinam pars hæc tantum spectata fuisset,
Non etiam proprio cognita Marte tibi!
Tenderis ad primum per densa pericula pilum;
Contigit ex merito qui tibi nuper honos.
Sit licet hic titulus plenis tibi fructibus ingens,
Ipsa tamen virtus ordine major erat.
Non negat hoc Ister, cujus tua dextera quondam
Puniceam Getico sanguine fecit aquam.
Non negat Ægypsos, quæ, te subeunte, recepta
Sensit in ingenio nil opis esse loci.
Nam dubium, positu melius defensa manuve,
Urbs erat in summo nubibus æqua jugo.
Sithonio regi ferus interceperat illam
Hostis, et ereptas victor habebat opes.
Donec fluminea devecta Vitellius unda
Intulit, exposito milite, signa Getis.
At tibi, progenies alti fortissima Dauni,
Venit in adversos impetus ire viros.

ennemis ; tu pars aussitôt, couvert d'armes brillantes qui attirent au loin tous les regards; tu ne veux pas que tes hauts faits restent cachés dans l'ombre. Précipitant ta marche, tu braves le fer, la nature des lieux, et les pierres qui tombent, plus nombreuses que la grêle dans la saison des frimas. Rien ne t'arrête, ni les javelots lancés du haut des murs, ni les traits trempés dans le sang des vipères ; ton casque se hérisse de flèches aux plumes peintes, et ton bouclier n'offre plus de place à de nouveaux coups. Tu n'as pas le bonheur de dérober ton corps à toutes les blessures ; mais l'ardent amour de la gloire est plus fort que la douleur. Tel, dans les champs de Troie, Ajax, devant les vaisseaux des Grecs, soutint, dit-on, l'attaque et les feux d'Hector. Bientôt on joignit l'ennemi, la mêlée s'engagea, et l'épée sanglante put de près disputer la victoire. Je ne puis redire tout ce que fit alors ta valeur, combien de guerriers tu immolas, quelles furent tes victimes, et comment elles succombèrent. Vainqueur, tu foulais des monceaux de Gètes immolés par ton glaive, et ton pied pressait de nombreux cadavres. Le second centurion combat à l'exemple de son chef ; chaque soldat porte

Nec mora; conspicuus longe fulgentibus armis,
Fortia ne possint facta latere, caves;
Ingentique gradu contra ferrumque locumque,
Saxaque brumali grandine plura, subis.
Nec te missa super jaculorum turba moratur,
Nec quæ vipereo tela cruore madent.
Spicula cum pictis hærent in casside pennis;
Parsque fere scuti vulnere nulla vacat.
Nec corpus cunctos feliciter effugit ictus;
Sed minor est acri laudis amore dolor.
Talis apud Trojam Danais pro navibus Ajax
Dicitur Hectoreas sustinuisse faces.
Ut propius ventum est, commissaque dextera dextræ,
Resque fero potuit cominus ense geri.
Dicere difficile est, quid Mars tuus egerit illic,
Quotque neci dederis, quosque, quibusque modis.
Ense tuo factos calcabas victor acervos,
Impositoque Getes sub pede multus erat.
Pugnat ad exemplum primi minor ordine pili
Multaque fert miles vulnera, multa facit.

et reçoit mille coups. Mais ta valeur t'élève au-dessus de tous les autres, autant que Pégase surpassait en vitesse les plus rapides coursiers. Égypsos est vaincue, et mes chants, Vestalis, attesteront à jamais tes exploits.

Sed tantum virtus alios tua præterit omnes,
Ante citos quantum Pegasus ibat equos.
Vincitur Ægypsos, testataque tempus in omne
Sunt tua, Vestalis, carmine facta meo.

LETTRE HUITIÈME

A SUILLIUS

—

ARGUMENT

C'est après la mort d'Auguste, dont nous avons déjà parlé, que le poëte écrit à Suillius, gendre de sa femme. Il le remercie de la lettre qu'il a reçue de lui; quoique arrivée un peu tard, elle lui a fait le plus grand plaisir. Il lui demande ensuite de le faire rentrer en grâce auprès de Germanicus le jeune. En reconnaissance de ses bienfaits, il promet à Germanicus, non des temples de marbre, mais des louanges dans ses vers. Il prouve que rien ne peut être plus agréable à l'homme puissant que les vers des poëtes qui célèbrent sa gloire. Alors, saisissant cette occasion, il vante la puissance de la poésie; il fait des vœux pour que ses vers lui soient utiles, afin que, s'il ne peut obtenir son retour dans la patrie, il obtienne, du moins, un exil moins éloigné de Rome, où il puisse apprendre les hauts faits de César, et les célébrer dans ses vers.

Docte Suillius, ta lettre, quoique arrivée un peu tard, m'a fait un vrai plaisir. Tu me dis que, si une tendre amitié peut par des prières fléchir les dieux, tu soulageras mes malheurs. Quand même tu ne le pourrais, je te serais cependant obligé de ton in-

EPISTOLA OCTAVA

SUILLIO

—

ARGUMENTUM

Mortuo Augusto, ut diximus, hanc epistolam mittit Ovidius ad Suillium uxoris suæ generum, agitque ei gratias pro ejus epistola ad se scripta : quam, etsi sero perlatam, gratissimam tamen fuisse dicit. Postmodum eum rogat, ut Germanicum juniorem sibi reconciliet, polliceturque se in hujus rei gratiam non erecturum ei templa de marmore, sed carmine complexurum ejus laudes, ostenditque nihil esse posse principibus aptius, quam carmine officiosum se præstare. Tum nactus occasionem poeta, carminis excellentiam extollit, precaturque ut sibi carmina prosint. Et si non possit reditum in patriam obtinere, saltem urbi propinquius exsilium, quo possit Cæsaris gesta intelligere, et carmine celebrare.

Littera sera quidem, studiis exculte Suilli,
Huc tua pervenit, sed mihi grata tamen,
Qua, pia si possit Superos lenire rogando
Gratia, laturum te mihi dicis opem.

tention bienveillante ; c'est bien mériter de moi, que de vouloir m'être utile. Puisse l'ardeur de ton zèle se soutenir longtemps! puissent mes malheurs ne pas lasser ta pieuse affection! J'ai quelque droit de la réclamer ; des liens de parenté nous unissent; fasse le ciel qu'ils soient toujours indissolubles! Ton épouse est, pour ainsi dire, ma fille ; et celle qui te donne le nom de gendre me donne celui d'époux. Malheur à moi, si, en lisant ces vers, tu fronces le sourcil, si tu rougis de ma parenté ! mais tu n'y trouveras aucun sujet de honte, si ce n'est cette fortune, qui pour moi fut aveugle. Si tu considères ma naissance, tu verras, en remontant à l'origine, que mes nombreux aïeux furent tous chevaliers. Veux-tu examiner comment j'ai vécu? ma vie, si on en retranche une malheureuse erreur, est pure et sans tache.

Ah ! si tu espères quelque effet de tes prières, invoque d'une voix suppliante les dieux que tu honores. Tes dieux à toi, c'est le jeune César : apaise cette divinité ; il n'en est pas dont les autels soient plus connus de toi ; elle ne souffre jamais que les

Ut jam nil præstes, animi sum factus amici
Debitor; et meritum, velle juvare, voco.
Impetus iste tuus longum modo duret in ævum ;
Neve malis pietas sit tua lassa meis.
Jus aliquod faciunt adfinia vincula nobis,
Quæ semper maneant illabefacta, precor.
Nam tibi quæ conjux, eadem mihi filia pene est,
Et quæ te generum, me vocat illa virum.
Heu mihi! si lectis vultum tu versibus istis
Ducis, et adfinem te pudet esse meum!
At nihil hic dignum poteris reperire pudore,
Præter fortunam, quæ mihi cæca fuit.
Seu genus excutias, equites, ab origine prima,
Usque per innumeros inveniemur avos;
Sive velis, qui sint, mores inquirere nostros;
Errorem misero detrahe, labe carent.
Tu modo, si quid agi sperabis posse precando,
Quos colis, exora supplice voce Deos.
Di tibi sunt Cæsar juvenis; tua numina placa:
Hac certe nulla est notior ara tibi.

prières de son ministre restent sans effet. C'est auprès d'elle qu'il faut chercher un remède à mes maux. Qu'elle m'envoie un souffle favorable, quelque léger qu'il soit, ma barque se relèvera du sein des ondes qui l'engloutissent : alors je livrerai aux flammes rapides un encens solennel, et mon témoignage attestera la puissance de ton dieu. Je ne t'élèverai pas, Germanicus, un temple en marbre de Paros ; mon désastre a épuisé ma fortune. Que les familles, que les villes opulentes vous élèvent des temples ; Ovide vous offrira des vers, ce sont là ses richesses. C'est rendre bien peu, sans doute, en retour d'un grand service, que d'offrir des paroles à celui qui m'accordera la vie ; mais donner ce que l'on a de mieux, c'est satisfaire à la reconnaissance ; la piété ne peut aller au delà. L'encens du pauvre, offert aux dieux dans un vase sans prix, n'a pas moins de pouvoir que celui qu'on leur offre sur un vaste bassin. L'agneau qui tette encore sa mère, aussi bien que la victime nourrie dans les pâturages de Falisque, teint de son sang les autels du Capitole.

Mais que dis-je? ce qui flatte le plus l'homme puissant, ce sont les hommages que les poëtes lui rendent dans leurs vers ; ce

Non sinit illa sui vanas antistitis unquam
Esse preces : nostris hinc pete rebus opem.
Quamlibet exigua si nos ea juverit aura,
Obruta de mediis cymba resurget aquis.
Tunc ego tura feram rapidis solemnia flammis ;
Et, valeant quantum numina, testis ero.
Nec tibi de Pario statuam, Germanice, templum
Marmore : carpsit opes illa ruina meas.
Templa domus vobis faciant urbesque beatæ :
Naso suis opibus, carmine, gratus erit.
Parva quidem fateor pro magnis munera reddi,
Quum pro concessa verba salute damus.
Sed qui, quam potuit, dat maxima, gratus abunde est
Et finem pietas contigit illa suum.
Nec, quæ de parva Dis pauper libat acerra,
Tura minus, grandi quam data lance, valent ;
Agnaque tam lactens, quam gramine pasta Falisco
Victima, Tarpeios inficit icta focos.
Nec tamen, officio vatum per carmina facto,
Principibus res est gratior ulla viris.

sont les vers qui proclament votre gloire, et préservent de l'oubli la renommée de vos actions ; ce sont les vers qui donnent à la vertu une vie durable, et qui, la sauvant du tombeau, la font connaître à la dernière postérité. Le temps destructeur ronge le fer et le marbre, et rien ne résiste à la puissance des siècles ; mais les ouvrages des poëtes bravent les années : c'est par les écrits des poëtes que vous connaissez Agamemnon et tous ces guerriers qui ont porté les armes avec lui ou contre lui. Sans le secours des vers, qui connaîtrait Thèbes et les sept chefs, et tous les événements qui précédèrent, et tous ceux qui suivirent ? Ce sont les vers, si j'ose le dire, qui font les dieux eux-mêmes, et leur majesté a besoin d'une voix qui célèbre ses grandeurs. Les vers nous apprennent que du chaos, de cette forme première de la nature encore confuse, sortirent l'ordre et les éléments divers, et que les Géants, aspirant à l'empire des cieux, furent précipités dans le Styx par les Feux vengeurs, enfants des Nues. Ce sont eux qui ont assuré la gloire de Bacchus, triomphateur des Indes, et d'Alcide, conquérant d'Échalie. Et naguère, César, quand ton aïeul, par sa vertu, s'éleva jusqu'aux cieux, les vers ne furent pas étrangers à son apothéose.

Carmina vestrarum peragunt præconia laudum,
Neve sit actorum fama caduca cavent.
Carmine fit vivax virtus; expersque sepulcri,
Notitiam seræ posteritatis habet.
Tabida consumit ferrum lapidemque vetustas;
Nullaque res majus tempore robur habet.
Scripta ferunt annos : scriptis Agamemnona nosti;
Et quisquis contra, vel simul, arma tulit.
Quis Thebas septemque duces sine carmine nosset,
Et quidquid post hæc, quidquid et ante fuit?
Dî quoque carminibus, si fas est dicere, fiunt,
Tantaque majestas ore canentis eget.
Sic Chaos, ex illa naturæ mole prioris,
Digestum partes scimus habere suas;
Sic adfectantes cœlestia regna Gigantas,
Ad Styga nimbifero vindicis igne datos.
Sic victor laudem superatis Liber ab Indis,
Alcides capta traxit ab Œchalia.
Et modo, Cæsar, avum, quem virtus addidit astris,
Sacrarunt aliqua carmina parte tuum.

Ainsi, Germanicus, si mon génie conserve encore quelque vigueur, elle te sera consacrée tout entière. Poëte toi-même, tu ne peux dédaigner les hommages d'un poëte; tu sais trop bien en apprécier la valeur; et si ton grand nom ne t'avait appelé à de plus hautes destinées, tu serais devenu l'honneur et la gloire des Muses. Il est plus glorieux, sans doute, d'inspirer des vers, que d'en faire soi-même; et cependant tu ne peux renoncer tout à fait à ton talent: tantôt tu livres des batailles, tantôt tu soumets des mots aux lois de la mesure, et ce qui est un travail pour d'autres n'est qu'un jeu pour toi. Ni la lyre, ni l'arc ne sont étrangers à Apollon, et ses mains divines en manient tour à tour les cordes; de même tu n'ignores ni les arts des savants, ni ceux des princes, et ton esprit se partage entre Jupiter et les Muses. Puisqu'elles ne m'ont pas repoussé non plus de ces ondes que le cheval issu de la Gorgone fit jaillir du sol creusé par son pied, qu'il me soit utile, salutaire aujourd'hui d'être initié aux mêmes mystères, d'avoir cultivé les mêmes études! Que j'échappe enfin aux Gètes cruels, à ces rivages trop voisins des Coralles sauvages!

Si quid adhuc igitur vivi, Germanice, nostro
Restat in ingenio, serviet omne tibi.
Non potes officium vatis contemnere vates;
Judicio pretium res habet ista tuo.
Quod nisi te nomen tantum ad majora vocasset,
Gloria Pieridum summa futurus eras.
Sed dare materiam nobis, quam carmina, majus:
Nec tamen ex toto deserere illa potes.
Nam modo bella geris, numeris modo verba coerces
Quodque aliis opus est, hoc tibi ludus erit.
Utque nec ad citharam, nec ad arcum segnis Apollo est,
Sed venit ad sacras nervus uterque manus;
Sic tibi nec docti, nec desunt principis artes,
Mista sed est animo cum Jove Musa tuo.
Quæ quoniam nec nos unda submovit ab illa,
Ungula Gorgonei quam cava fecit equi,
Prosit, opemque ferat communia sacra tueri,
Atque isdem studiis imposuisse manum.
Litora pellitis nimium subjecta Corallis,
Ut tandem sævos effugiamque Getas,

Si, dans mon malheur, la patrie m'est fermée pour toujours, qu'au moins j'habite un lieu moins éloigné de la ville de l'Ausonie, un lieu où je puisse célébrer ta gloire à sa naissance, et chanter sans retard tes hauts faits! Pour que les dieux du ciel soient propices à ces vœux, cher Suillius, implore-les en faveur de celui que ton épouse peut appeler son père.

LETTRE NEUVIÈME

A GRÉCINUS

—

ARGUMENT

Grécinus avait été nommé consul; il devait avoir pour successeur Pomponius Flaccus, son frère. Après l'avoir félicité de cet honneur, le poëte se plaint de ne pouvoir être près de lui. Il recommande ses intérêts à l'un et à l'autre. Il dit que les rigueurs de son cruel exil doivent être connues de Flaccus, qui a été gouverneur de la Mysie. Il prend la terre du Pont à témoin de sa probité, appréciée des Barbares eux-mêmes, et de sa piété envers les Césars.

C'EST de ces lieux où l'a placé le sort, et non sa volonté, c'est des bords de l'Euxin qu'Ovide t'envoie ces vœux, ô Grécinus.

Clausaque si misero patria est, ut ponar in ullo,
Qui minus Ausonia distet ab urbe, loco;
Unde tuas possim laudes celebrare recentes,
Magnaque quam minima facta referre mora.
Tangat ut hoc votum cœlestia, care Suilli,
Numina, pro socero pæne precare tuo.

EPISTOLA NONA

GRÆCINO

—

ARGUMENTUM

Græcino, consuli designato, et fratri ejus Pomponio Flacco, ipsi successuro, eum honorem gratulatus, dolet, quod non coram adesse sibi licet. Suam causam utrique commendat. Huic quoque, qui Mysiæ præses fuerit, atrocitatem exsilii sui notam esse refert: probitatis suæ, Barbaris etiam gratæ, et pietatis in Cæsares Pontum invocat testem.

UNDE licet, non unde juvat, Græcine, salutem
Mittit ab Euxinis hanc tibi Naso vadis.

Fassent les dieux que ma lettre te parvienne en ce jour, qui le premier te verra précédé des douze faisceaux! Consul, tu vas monter sans moi au Capitole, et je ne figurerai pas dans ton cortége; mais que du moins ma lettre remplace près de toi son auteur, et qu'elle te présente, au jour fixé, l'hommage de ton ami! Si j'étais né sous un astre plus favorable, si l'essieu de mon char ne s'était brisé dans la carrière, ces devoirs que te rend aujourd'hui ma main dans cette lettre, ma bouche te les aurait rendus. Dans mes félicitations, à des vœux de bonheur j'aurais mêlé mes embrassements, et tes nouveaux honneurs m'auraient appartenu non moins qu'à toi-même.

Oui, je l'avoue, j'aurais été fier de ce beau jour, aucun palais n'eût été assez vaste pour mon orgueil. Pendant que tu marches, entouré de l'auguste cortége du sénat, chevalier, je précéderais les pas du consul; et moi, si jaloux d'être toujours auprès de toi, je m'applaudirais de ne pouvoir trouver place à tes côtés. Quand je serais écrasé par la foule, je ne m'en plaindrais pas; c'est avec joie que, dans ce jour, je me sentirais pressé par la

Missaque Di faciant auroram occurrat ad illam,
Bis senos fasces quæ tibi prima dabit.
Ut, quoniam sine me tanges Capitolia consul,
Et fiam turbæ pars ego nulla tuæ,
In domini subeat partes, et præstet amici
Officium jusso littera nostra die.
Atque ego si fatis genitus melioribus essem,
Et mea sincero curreret axe rota,
Quo nunc nostra manus per scriptum fungitur, esset
Lingua salutandi munere functa tui.
Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis,
Nec minus ille meus, quam tuus, esset honor.
Illa, confiteor, sic essem luce superbus,
Ut caperet fastus vix domus ulla meos.
Dumque latus sancti cingit tibi turba senatus,
Consulis ante pedes ire viderer eques.
Et quanquam cuperem semper tibi proximus esse,
Gauderem lateri non habuisse locum.
Nec querulus, turba quamvis eliderer, essem :
Sed foret a populo tum mihi dulce premi.

multitude. Je contemplerais avec bonheur la longue file du cortége, et l'espace immense occupé par une foule innombrable. Enfin, vois comme je serais attentif aux choses les plus simples, j'examinerais jusqu'au tissu de la pourpre dont tu serais revêtu, j'étudierais les figures ciselées sur ta chaise curule, et les riches sculptures de l'ivoire de Numidie. Après ton entrée solennelle dans le temple du mont Tarpéien, pendant que la victime sainte tomberait par ton ordre, le dieu puissant, placé au milieu de l'auguste enceinte, m'entendrait, moi aussi, lui adresser en secret mes actions de grâces, et du fond de mon cœur je lui offrirais plus d'encens que n'en brûlent les bassins sacrés, heureux. mille fois heureux de te voir élevé aux suprêmes honneurs! Oui, je serais présent au milieu de tes amis, si un destin plus doux me permettait le séjour de Rome. Ce plaisir, que mon esprit peut seul goûter aujourd'hui, alors mes yeux le partageraient. Les dieux ne l'ont pas voulu! peut-être est-ce avec justice; car à quoi bon nier que mon châtiment fût mérité?

Mon esprit, du moins, qui seul n'est pas exilé de Rome, jouira de ce spectacle; il contemplera ta robe prétexte et tes fais-

Prospicerem gaudens, quantus foret agminis ordo,
Densaque quam longum turba teneret iter.
Quoque magis noris quam me vulgaria tangant,
Spectarem, qualis purpura te tegeret.
Signa quoque in sella nossem formata curuli,
Et totum Numidæ sculptile dentis opus.
At quum Tarpeias esses deductus in arces,
Dum caderet jussu victima sacra tuo,
Me quoque secreto grates sibi magnus agentem
Audisset, media qui sedet æde, Deus.
Turaque mente magis plena quam lance, dedissem,
Ter quater imperii lætus honore tui.
Hic ego præsentes inter numerarer amicos,
Mitia jus urbis si modo fata darent.
Quæque mihi sola capitur nunc mente voluptas
Tunc oculis etiam percipienda foret.
Non ita Cœlitibus visum est, et forsitan æquis:
Nam quid me pœnæ causa negata juvet?
Mente tamen, quæ sola loco non exsulat, utar:
Prætextam, fasces adspiciamque tuos.

ceaux ; il te verra rendre la justice au peuple, et se croira transporté dans ces lieux qui me sont interdits. Je te verrai tantôt mettre aux enchères, pour la durée d'un lustre, les revenus de l'empire, et affermer nos richesses avec une probité scrupuleuse; tantôt faire entendre, au milieu du sénat, des paroles éloquentes, et chercher ce que peut réclamer l'intérêt de l'État; tantôt décerner des actions de grâces aux Immortels, et frapper les blanches têtes des superbes taureaux. Puisses-tu, après avoir prié pour de plus graves intérêts, demander aussi que la colère divine s'apaise en ma faveur! A cette prière, que le feu sacré s'élève de l'autel chargé d'offrandes, et qu'une flamme brillante favorise tes vœux d'un heureux présage! Cependant je ne serai pas tout entier aux regrets; et dans ces lieux aussi je célébrerai, comme je le pourrai, la fête de ton consulat.

A ce bonheur s'en joint un autre, et il n'est pas moins grand : ton frère doit hériter de ta dignité. Oui, Grécinus, ce pouvoir, qui expire pour toi à la fin de décembre, doit commencer pour lui au jour de Janus; et telle est votre tendre amitié, que vous serez tiers tour à tour, toi des faisceaux de ton frère, et lui des

Hæc modo te populo reddentem jura videbit,
Et se secretis finget adesse locis.
Nunc longi reditus hastæ supponere lustri
Cernet, et exacta cuncta locare fide.
Nunc facere in medio facundum verba senatu,
Publica quærentem quid petat utilitas.
Nunc, pro Cæsaribus, Superis decernere grates,
Albave opimorum colla ferire boum.
Atque utinam, quum jam fueris potiora precatus
Ut mihi placetur numinis ira, roges!
Surgat ad hanc vocem plena pius ignis ab ara,
Detque bonum voto lucidus omen apex.
Interea, qua parte licet, ne cuncta queramur,
Hic quoque te festum consule tempus agam.
Altera lætitiæ, nec cedens causa priori,
Successor tanti frater honoris, erit.
Nam tibi finitum summo, Græcine, decembri
Imperium. Jani suscipit ille die.
Quæque est in vobis pietas, alterna feretis
Gaudia, tu fratris fascibus, ille tuis.

tiens. Ainsi tu doubleras ton consulat, il doublera le sien, et cette dignité restera deux ans dans la même famille. Quelle qu'en soit la grandeur, quoique, dans la ville de Mars, aucun pouvoir n'éclipse le pouvoir suprême des consuls, cependant la main auguste dont il émane ajoute encore à cet honneur, et le don participe de la majesté du donateur. Qu'il vous soit donc donné, à Flaccus et à toi, d'obtenir toujours ainsi les suffrages d'Auguste! Cependant, quand le soin des affaires ne l'occupera pas tout entier, unissez, je vous en prie, vos prières aux miennes; et pour peu qu'un vent favorable gonfle la voile, hâtez-vous de lâcher les cordages, afin que mon navire sorte enfin des ondes du Styx.

Naguère Flaccus commandait dans ces lieux, et sous ses auspices, Grécinus, les bords farouches de l'Ister jouissaient du repos. Il sut maintenir dans une paix constante les peuples de Mysie, et son glaive effraya les Gètes, fiers de leurs armes. Par son courage actif, il a reconquis Trosmis, enlevée par l'ennemi; il a rougi le Danube du sang des Barbares. Demande-lui quel est l'aspect de ces lieux, quelles sont les rigueurs du ciel de Scythie; demande-lui combien sont terribles les ennemis qui

Sic tu bis fueris consul, bis consul et ille,
Inque domo bimus conspicietur honor.
Qui quanquam est ingens, et nullum Martia summo
Altius imperium consule Roma videt,
Multiplicat tamen hunc gravitas auctoris honorem,
Et majestatem res data dantis habet.
Judiciis igitur liceat Flaccoque tibique
Talibus Augusti tempus in omne frui.
Ut tamen a rerum cura propiore vacabit,
Vota precor votis addite vestra meis.
Et, si quem dabit aura sinum, laxate rudentes,
Exeat e Stygiis ut mea navis aquis.
Præfuit his, Græcine, locis modo Flaccus; et ille
Ripa ferox Istri sub duce tuta fuit.
Hic tenuit Mysas gentes in pace fideli;
Hic arcu fisos terruit ense Getas.
Hic captam Trosmin celeri virtute recepit,
Infecitque fero sanguine Danubium.
Quære loci faciem, Scythicique incommoda cœli,
Et quam vicino terrear hoste, roga

m'entourent; qu'il te dise si leurs flèches légères ne sont pas trempées dans le fiel des serpents, s'ils n'immolent pas des victimes humaines devant de barbares autels; si c'est moi qui vous trompe, ou si réellement le froid gèle et enchaîne le Pont-Euxin, s'il couvre de glace une vaste étendue de mer. Quand il t'aura répondu, informe-toi de ce que l'on dit de moi dans ce pays, demande comment je vis dans ce cruel exil : ici personne ne me hait; et, certes, je ne mérite pas de haine; mon cœur n'a pas changé avec ma fortune. J'ai conservé dans mon âme ce calme que tu louais souvent, et sur mon visage cette pudeur que, depuis longtemps, tu me connais. Sur ces bords lointains, dans ces lieux où un ennemi barbare rend les lois impuissantes devant la force brutale des armes, telle a été ma vie, que, depuis tant d'années, Grécinus, ni femme, ni homme, ni enfant ne saurait se plaindre de moi. Aussi, puisqu'il me faut invoquer le témoignage de cette contrée, les habitants de Tomes, touchés de mes malheurs, me soutiennent et me favorisent. Ils voudraient bien que je partisse, parce qu'ils voient que je le désire; mais, pour eux-mêmes, ils souhaitent que je reste. Si tu n'en crois pas mes

Sintne litæ tenues serpentis felle sagittæ,
Fiat an humanum victima dira caput.
Mentiar, an coeat duratus frigore Pontus,
Et teneat glacies jugera multa freti.
Hæc ubi narrarit, quæ sit mea fama, require;
Quoque modo peragam tempora dura, roga
Nec sumus hic odio, nec scilicet esse meremur,
Nec cum fortuna mens quoque versa mea est.
Illa quies animo, quam tu laudare solebas,
Ille vetus solito perstat in ore pudor.
Sic ego sum longe, sic hic, ubi barbarus hostis,
Ut fera plus valeant legibus arma, facit;
Rem queat ut nullam tot jam, Græcine, per annos
Femina de nobis, virve, puerve queri.
Hoc facit, ut misero faveant adsintque Tomitæ
Hæc quoniam tellus testificanda mihi est.
Illi me, quia velle vident, discedere malunt:
Respectu cupiunt hic tamen esse sui.

paroles, crois-en les décrets, les actes publics qui font mon éloge, et m'exemptent des charges de l'État; et, quoiqu'il ne convienne pas au malheureux de se glorifier ainsi, les villes voisines m'accordent les mêmes priviléges.

Ma piété est connue de cette terre étrangère : on sait que dans ma maison est un sanctuaire dédié à César; là sont aussi les images de son fils pieux et de son épouse, souveraine prêtresse, de ces deux divinités non moins augustes que notre nouveau dieu. Et pour qu'il n'y manque aucun membre de cette famille, ses deux petits-fils y sont aussi, l'un auprès de son aïeule, l'autre à côté de son père. Je leur offre de l'encens avec des prières, toutes les fois que le jour se lève des rives de l'Orient. Interroge le Pont tout entier; témoin de ma piété, il ne démentira pas mes paroles. La terre du Pont sait encore que je célèbre par des jeux le jour de la naissance de notre dieu, avec toute la solennité que permet cette contrée. Cette piété n'est pas moins connue des étrangers que la vaste Propontide nous envoie sur ces mers : ton frère lui-même, quand il commandait la rive gauche du Pont, en aura peut-être entendu parler. Ma for-

Nec mihi credideris; exstant decreta, quibus nos
Laudat, et immunes publica cera facit.
Conveniens miseris hæc quanquam gloria non est,
Proxima dant nobis oppida munus idem.
Nec pietas ignota mea est: videt hospita tellus
In nostra sacrum Cæsaris esse domo.
Stant pariter natusque pius, conjuxque sacerdos,
Numina jam facto non leviora Deo.
Neu desit pars ulla domus, stat uterque nepotum,
His aviæ lateri proximus, ille patris.
His ego do toties cum ture precantia verba,
Eoo quoties surgit ab orbe dies.
Tota, licet quæras, hoc me non fingere dicet,
Officii testis Pontica terra mei.
Pontica me tellus, quantis hac possumus ora,
Natalem ludis scit celebrare Dei.
Nec minus hospitibus pietas est cognita talis,
Misit in has si quos longa Propontis aquas.
Is quoque, quo lævus fuerat sub præside Pontus,
Audierit frater forsitan ista tuus.

tune ne répond pas à mon zèle ; mais c'est avec bonheur que, dans ma pauvreté, je consacre à ses hommages mes faibles ressources. Relégué loin de Rome, mon but n'est point de frapper vos regards, mais je me contente d'une piété sans éclat ; et cependant un jour le bruit en viendra jusqu'aux oreilles du prince ; rien ne lui échappe de ce qui se fait dans le monde. Tu la connais, du moins, toi qui fus admis dans les cieux ; tu la vois, César, car la terre est soumise à tes regards. Placé parmi les astres, tu entends de la voûte céleste les vœux inquiets qui s'échappent de ma bouche. Peut-être viendront-ils aussi jusqu'à toi, ces vers que j'ai envoyés à Rome, pour célébrer ton entrée dans le ciel. J'en ai le pressentiment, ils apaiseront ta divinité, et ce n'est pas sans raison que tu portes le doux nom de père.

Fortuna est impar animo, talique libenter
Exiguas carpo munere pauper opes.
Nec vestris damus hæc oculis, procul urbe remoti ;
Contenti tacita sed pietate sumus.
Et tamen hæc tangent aliquando Cæsaris aures :
Nil illum, toto quod fit in orbe, latet.
Tu certe scis hoc, Superis adscite, videsque,
Cæsar, ut est oculis subdita terra tuis !
Tu nostras audis, inter convexa locatus
Sidera, sollicito quas damus ore, preces.
Perveniant istuc et carmina forsitan illa,
Quæ de te misi cœlite facta novo.
Auguror his igitur flecti tua numina ; nec tu
Immerito nomen mite parentis habes.

LETTRE DIXIÈME

A ALBINOVANUS

—

ARGUMENT

Le poëte prétend que les malheurs d'Ulysse, quelque cruels qu'ils aient été, ne sont pas comparables aux rigueurs qu'il endure depuis six ans dans son exil. Il rappelle à Albinovanus le poëme où il a célébré la gloire de Thésée, et lui propose à imiter la fidélité constante de son héros.

Voila le sixième été qu'il me faut passer sur les bords cimmériens, au milieu des Gètes grossiers. Quel marbre, cher Albinovanus, quel fer serait assez dur pour résister autant que moi? L'eau en tombant creuse la pierre, l'anneau s'use par le frottement, le soc recourbé s'émousse contre la terre qu'il presse. Le temps, qui détruit tout, n'épargnera-t-il donc que moi? La mort même ne peut briser de ses coups la trame de mes ours.

EPISTOLA DECIMA

ALBINOVANO

—

ARGUMENTUM

Ulyssis fata, quamvis dura, cum sui acerbitate exsilii, quod in sextum jam annum duret, conferri non posse poeta adfirmat. Thesei, quem carmine laudarit Pedo Albinovanus fidem imitandam eidem proponit.

Hic mihi Cimmerio bis tertia ducitur æstas
Litore, pellitos inter agenda Getas.
Ecquos tu silices, ecquod, carissime, ferrum
Duritiæ confers, Albinovane, meæ?
Gutta cavat lapidem, consumitur annulus usu,
Et teritur pressa vomer aduncus humo.
Tempus edax igitur, præter nos, omnia perdet?
Cessat duritia mors quoque victa mea.

On cite pour modèle d'une patience inébranlable Ulysse, qui, pendant deux lustres, erra au gré des flots; mais il n'eut pas à supporter continuellement les rigueurs du destin, il eut souvent des intervalles de repos. Fut-il si malheureux d'aimer pendant six ans la belle Calypso, et de partager la couche d'une déesse des mers? Il fut accueilli par le fils d'Hippotas, qui lui donna les vents emprisonnés, pour qu'un souffle favorable dirigeât, à son gré, ses voiles. Il ne fut pas si pénible d'entendre de jeunes filles aux chants harmonieux; son palais ne trouva pas amer le fruit du lotus. Ah! que l'on me donne de ces sucs qui font oublier la patrie, je les achèterai au prix d'une partie de ma vie! Tu ne compareras pas sans doute la ville des Lestrygons avec ces peuples qu'arrose l'Ister, dans son cours sinueux. Le Cyclope ne l'emporte pas en cruauté sur le barbare Phyacès; et qu'est-ce encore que Phyacès, au milieu de tant de sujets d'alarmes? Si les monstres qui garnissent le flanc difforme de Scylla font entendre d'affreux aboiements, les navires héniochiens sont encore plus funestes aux matelots. Charybde n'est pas non plus comparable aux terribles Achéens, quoique trois fois elle vomisse les flots qu'elle engloutit trois fois. Ces Barbares, sans doute,

Exemplum est animi nimium patientis Ulysses
Jactatus dubio per duo lustra mari.
Tempora solliciti sed non tamen omnia fati
Pertulit, et placidæ sæpe fuere moræ.
An grave sex annis pulchram fovisse Calypso,
Æquoreæque fuit concubuisse Deæ?
Excipit Hippotades, qui dat pro munere ventos
Curvet ut impulsos utilis aura sinus.
Nec bene cantantes labor est audisse puellas;
Nec degustanti lotos amara fuit.
Hos ego, qui patriæ faciant oblivia, succos
Parte meæ vitæ, si modo dentur, emam.
Nec tu contuleris urbem Læstrygonis unquam
Gentibus, obliqua quas obit Ister aqua.
Nec vincet sævum Cyclops feritate Phyacen,
Qui quota terroris pars solet esse mei!
Scylla feris trunco quod latrat ab inguine monstris
Heniochæ nautis plus nocuere rates.
Nec potest infestis conferre Charybdin Achæis,
Ter licet epotum ter vomat illa fretum.

infestent avec plus d'audace la rive droite du fleuve; mais le côté que j'habite n'est pas, non plus, exempt de leurs ravages. Ici la campagne est sans feuillage, les flèches empoisonnées; ici l'hiver rend la mer accessible même au piéton, et sur ces ondes où la rame ouvrait naguère un passage, le voyageur, négligeant son vaisseau, s'avance à pied sec. Ceux qui arrivent de Rome nous disent que vous avez peine à croire à tant de misère: qu'il est malheureux, celui qui souffre des maux incroyables! Crois-moi, cependant; et je ne veux pas te laisser ignorer pourquoi l'affreux hiver gèle ainsi la mer des Sarmates.

Tout près de nous est cette constellation qui présente la forme d'un char, et dont l'influence répand un froid rigoureux. C'est d'ici que sort Borée, cette rive est son domaine; plus il naît près de nous, plus son souffle est violent. Le Notus, au contraire, dont la tiède haleine part du pôle opposé, vient rarement de si loin, et ne nous arrive que languissant. Ajoute que, dans cette mer sans issue, se déchargent des fleuves nombreux, et que, par ce mélange, l'onde marine perd sa vertu. Là se jettent le Lycus, le Sagaris, le Pénius, l'Hypanis, le Cratès, et les eaux de l'Halys que bouleversent de nombreux tourbillons; là descen-

Qui quanquam dextra regione licentius errant
Securum latus hoc non tamen esse sinunt.
Hic agri infrondes, hic spicula tincta venenis;
Hic freta vel pediti pervia reddit hiems:
Ut, qua remus iter pulsis modo fecerat undis,
Siccus contemta nave viator eat.
Qui veniunt istinc, vix vos ea credere dicunt:
Quam miser est, qui fert asperiora fide!
Crede tamen; nec te causas nescire sinemus.
Horrida Sarmaticum cur mare duret hiems.
Proxima sunt nobis plaustri præbentia formam,
Et quæ precipuum sidera frigus habent.
Hinc oritur Boreas, oræque domesticus huic est
Et sumit vires a propiore loco.
At Notus, adverso tepidum qui spirat ab axe,
Est procul, et rarus languidiorque venit.
Adde quod hic clauso miscentur flumina Ponto,
Vimque fretum multo perdit ab amne suam.
Huc Lycus, huc Sagaris, Peniusque, Hypanisque, Cratesque
Influit, et crebro vortice tortus Halys;

dent aussi le violent Parthénius, et le Cynapès qui entraîne les rochers; et le Tyras, le plus rapide des fleuves; et toi, Thermodon, qui vois sur tes rives des femmes belliqueuses; et toi, Phase, que visitèrent les héros de la Grèce, et le Borysthène avec les eaux limpides du Dyraspe; et le Mélanthe, qui là vient terminer son cours lent et paisible; et ce fleuve qui, séparant l'Asie de la sœur de Cadmus, se fraye un chemin entre ces deux contrées; et d'autres sans nombre, parmi lesquels le Danube, le plus grand de tous, te dispute la palme, fleuve du Nil. Tous ces courants, en s'unissant à l'onde marine, l'altèrent, et ne lui permettent pas de conserver sa vertu. Bien plus, semblable à un étang, aux eaux dormantes d'un marais, sa couleur s'efface, elle est à peine azurée. L'eau douce surnage, plus légère que l'onde marine, à laquelle le mélange du sel donne une pesanteur particulière.

Si l'on me demande pourquoi je raconte tous ces détails à Pédon, et à quoi sert d'assujettir à la mesure de semblables idées; c'est employer le temps, répondrai-je, c'est tromper mes ennuis: voilà le fruit d'une heure ainsi passée; en écrivant ces

Partheniusque rapax, et volvens saxa Cynapes
Labitur, et nullo tardior amne Tyras.
Et tu, femineæ Thermodon cognite turmæ;
Et quondam Graiis, Phasi, petite viris.
Cumque Borysthenio liquidissimus amne Dyraspes,
Et tacite peragens lene Melanthus iter.
Quique duas terras Asiam Cadmique sororem
Separat, et cursus inter utramque facit.
Innumerique alii, quos inter maximus omnes
Cedere Danubius se tibi, Nile, neget.
Copia tot laticum, quas auget, adulterat undas,
Nec patitur vires æquor habere suas.
Quin etiam stagno similis, pigræque paludi
Cæruleus vix est, diluiturque color.
Innatat unda freto dulcis, leviorque marina est,
Quæ propium misto de sale pondus habet.
Si roget hæc aliquis, cur sint narrata Pedoni,
Quidve loqui certis juverit ista modis;
Detinui, dicam, tempus, curasque fefelli;
Hunc frutum præsens adtulit hora mihi.

mots, j'oubliais ma douleur accoutumée, je ne sentais plus que j'étais au milieu des Gètes.

Pour toi, qui, dans tes vers, célèbres la gloire de Thésée, je ne doute pas que tu ne te montres digne des vertus de ton héros, que tu n'imites celui que tu chantes : et, certes, il ne veut pas que l'amitié ne soit fidèle qu'aux jours du bonheur. Quel que soit l'éclat de ses hauts faits, quelque grand que nous le représente une voix si digne de le chanter, on peut cependant l'imiter en un point : en amitié, chacun peut devenir un Thésée. Je ne demande pas qu'armé du glaive ou de la massue, tu domptes les brigands qui rendaient inaccessible l'isthme de Corinthe ; mais il faut que tu m'aimes : cela n'est pas difficile à qui veut bien. Est-il si pénible de conserver une foi pure, inviolable ? Toi, dont la constante amitié ne s'est jamais démentie, tu ne prendras pas sans doute mon langage pour un reproche.

Abfuimus solito, dum scribimus ista, dolore,
In mediis nec nos sensimus esse Getis.
At tu, non dubito, quum carmine Thesea laudes,
Materiæ titulos quin tueare tuæ ;
Quemque refers, imitere virum : vetat ille profecto
Tranquilli comitem temporis esse fidem.
Qui quanquam est factis ingens, et conditur a te
Vir tanto, quanto debuit ore cani ;
Est tamen ex illo nobis imitabile quiddam,
Inque fide Theseus quilibet esse potest.
Non tibi sunt hostes ferro clavaque domandi,
Per quos vix ulli pervius Isthmos erat ;
Sed præstandus amor, res non operosa volenti.
Quis labor est puram non temerasse fidem ?
Hæc tibi, qui perstas indeclinatus amico,
Non est quod lingua dicta querente putes.

LETTRE ONZIÈME

A GALLION

—

ARGUMENT

Il s'excuse d'avoir différé d'offrir ses consolations à Gallion, après la mort de sa femme.

Ce sera pour moi un crime impardonnable, Gallion, de n'avoir pas, jusqu'à ce jour, consigné ton nom dans mes vers ; car, je m'en souviens, quand les traits d'un dieu me frappèrent, toi aussi, par tes larmes, tu soulageas ma blessure. Et plût au ciel qu'affligé déjà de la perte d'un ami, tu n'eusses pas éprouvé de nouvelles douleurs ! Les dieux ne l'ont pas voulu. Les cruels ! ils ont cru qu'ils pouvaient sans crime te ravir une chaste épouse. Oui, naguère une lettre est venue m'annoncer ton deuil, et j'ai arrosé de mes larmes la nouvelle de ton malheur. Je

EPISTOLA UNDECIMA

GALLIONI

—

ARGUMENTUM

Conjuge orbum Gallionem sero quod soletur, excusat.

Gallio, crimen erit vix excusabile nobis,
Carmine te nomen non habuisse meo.
Tu quoque enim, memini, cœlesti cuspide facta
Fovisti lacrymis vulnera nostra tuis.
Atque utinam, rapti jactura læsus amici,
Sensisses ultra, quod quererere, nihil !
Non ita Dis placuit, qui te spoliare pudica
Conjuge crudeles non habuere nefas.
Nuntia nam luctus mihi nuper epistola venit,
Lectaque cum lacrymis sunt tua damna meis.

n'oserai pas, moi, si peu philosophe, consoler un savant, ni te redire ces conseils de la sagesse qui te sont familiers. Déjà le temps, sinon la raison, aura sans doute mis fin à ta douleur. Pendant que ta lettre m'arrive, et que la mienne va te trouver à son tour à travers tant de mers, tant de terres, toute une année s'écoule. Il n'est qu'une époque pour les consolations de l'amitié : c'est lorsque la douleur est dans son cours, et que le malade réclame du soulagement. Mais quand le temps a calmé les blessures du cœur, des soins importuns ne font que les rouvrir. D'ailleurs, et puisse mon présage se vérifier ! peut-être as-tu déjà trouvé le bonheur dans de nouveaux liens.

Sed neque prudentem solari stultior ausim,
Verbaque doctorum nota referre tibi,
Finitumque tuum, si non ratione, dolorem
Ipsa jam pridem suspicor esse mora.
Dum tua pervenit, dum littera nostra recurrens
Tot maria ac terras permeat, annus abit.
Temporis officium solatia dicere certi est :
Dum dolor in cursu est, dum petit æger opem.
At quum longa dies sedavit vulnera mentis,
Intempestive qui fovet illa, novat.
Adde quod, atque utinam verum tibi venerit omen!
Conjugio felix jam potes esse novo.

LETTRE DOUZIÈME

A TUTICANUS

—

ARGUMENT

Ovide écrit à Tuticanus que si, jusqu'à présent, il ne lui a pas envoyé de vers, c'est que son nom ne peut se soumettre aux lois de la mesure. Il le prie de se rappeler son ancienne amitié, et de chercher à soulager ses malheurs.

Si tu n'occupes aucune place dans mes livres, mon ami, c'est la faute de ton nom lui-même ; car personne ne me paraît plus que toi digne de cet honneur, si toutefois c'est un honneur de figurer dans mes écrits. Mais les lois de la mesure et la nature même de ton nom s'opposent à mon désir ; je ne vois aucun moyen de te faire entrer dans mes vers : je n'oserais, en effet, partager ton nom entre deux vers, en faire la fin de l'un et le

EPISTOLA DUODECIMA

TUTICANO

—

ARGUMENTUM

Quod Tuticani nomen legibus metri refragaretur, hactenus nullum ei dirasse se carmen, scribit Naso ; utque, veteris amicitiæ memor, opem sibi ferre laboret, precatur.

Quo minus in nostris ponaris, amice, libellis,
Nominis efficitur conditione tui.
Ast ego non alium prius hoc dignarer honore ;
Est aliquis nostrum si modo carmen honos.
Lex pedis officio, naturaque nominis obstant,
Quaque meos adeas, est via nulla, modos.
Nam pudet in geminos ita nomen findere versus,
Desinat ut prior hoc, incipiatque minor

commencement de l'autre ; j'aurais honte d'abréger une syllabe que la voix allonge, et de te nommer *Tūtĭcănus;* je ne puis non plus t'admettre dans mon vers, en t'appelant *Tŭtĭcānus*, et changer de longue en brève la première syllabe ; enfin je ne puis ôter sa rapidité à la seconde voyelle, et lui donner une *quantité* qui n'est pas dans sa nature. Si j'osais estropier ainsi ton nom, on se moquerait de moi, on dirait avec justice que j'ai perdu la raison.

Voilà pourquoi j'ai différé à te payer la dette de l'amitié ; mais ma terre l'acquittera avec usure. Oui, je te chanterai : on te reconnaîtra, n'importe à quels signes ; je t'enverrai des vers ; toi que, dès ton enfance, je connus enfant moi-même, toi qui dans le cours de ces années, dont notre vie s'est accrue également, me fus toujours cher, comme un frère l'est à son frère. Tu me prodiguas tes sages conseils ; tu fus mon guide et mon compagnon, quand ma main, tendre encore, savait à peine diriger les rênes. Souvent j'obéis à tes critiques, pour corriger mes écrits ; souvent aussi, dans tes vers, mes conseils effacèrent des taches, quand, sous l'inspiration des Muses, tu composais cette Phéacide que n'eût point désavouée le chantre de Méonie. Cette

Et pudeat, si te, qua syllaba parte moratur,
Arctius adpellem, Tuticanumque vocem,
Nec potes in versum Tuticani more venire,
Fiat ut e longa syllaba prima brevis.
Aut producatur, quæ nunc correptius exit
Et sit porrecta longa secunda mora.
His ego si vitiis ausim corrumpere nomen
Ridear, et merito pectus habere neger.
Hæc mihi causa fuit dilati muneris hujus,
Quod meus adjecto fœnore reddet ager.
Teque canam quacumque nota ; tibi carmina mittam,
Pæne mihi puero cognite pæne puer ;
Perque tot annorum seriem, quot habemus uterque,
Non mihi, quam fratri frater, amate minus.
Tu bonus hortator, tu duxque comesque fuisti,
Quum regerem tenera frena novella manu.
Sæpe ego correxi sub te censore libellos ;
Sæpe tibi admonitu facta litura meo est.
Dignam Mœoniis Phæacida condere chartis
Quum te Pierides perdocuere tum.

fidélité, cet accord, ils datent de notre verte jeunesse, et vivent encore inaltérables sous nos cheveux blancs. Si tu étais insensible à ces souvenirs, je croirais que ton cœur est enfermé dans le fer le plus dur, dans le diamant le plus impénétrable. Mais le Pont serait délivré de la guerre et des frimas, fléaux éternels de cette terre odieuse; Borée soufflerait la chaleur, et l'Auster le froid; mon sort deviendrait lui-même plus doux, avant que ton cœur se montrât cruel pour ton ami malheureux. Le destin n'a pas voulu, puisse-t-il ne vouloir jamais! mettre ainsi le comble à ma douleur. Seulement n'oublie pas de t'adresser aux dieux, et parmi eux au plus véritable de tous, à celui dont le règne voit ta gloire croître sans cesse: protégeant un banni avec toute la constance de l'amitié, fais que mes voiles n'attendent pas en vain un vent favorable. Tu demandes ce que je désire de toi : je veux mourir, si je puis te le dire; mais peut-on mourir, quand déjà on a cessé de vivre? Je ne sais ce que je dois faire, ce que je veux, ce que je ne veux pas; je vois à peine quel est mon intérêt. Crois-moi, la sagesse, la première, abandonne les malheureux; le sens et la raison s'enfuient avec la fortune. Cherche

Hic tenor, hæc viridi concordia cœpta juventa
Venit ad albentes illabefacta comas.
Quæ nisi te moveant, duro tibi pectora ferro
Esse, vel invicto clausa adamante putem
Sed prius huic desint et bellum et frigora terræ,
Invisus nobis quæ duo Pontus habet ;
Et tepidus Boreas, et sit præfrigidus Auster;
Et possit fatum mollius esse meum,
Quam tua sint lapso præcordia dura sodali :
Hic cumulus nostris absit, abestque, malis.
Tu modo per Superos, quorum certissimus ille est,
Quo tuus adsidue principe crevit honor;
Effice, constanti profugum pietate tuendo,
Ne sperata meam deserat aura ratem.
Quid mandem, quæras : peream, nisi dicere vix est;
Si modo, qui periit, ille perire potest.
Nec quid agam invenio, nec quid nolimve, velimve;
Nec satis utilitas est mea nota mihi.
Crede mihi, miseros prudentia prima relinquit,
Et sensus cum re consiliumque fugit.

toi-même, je t'en prie, par quel moyen tu peux m'être utile; vois s'il est quelque chemin pour arriver au but de mes désirs.

LETTRE TREIZIÈME

A CARUS

—

ARGUMENT

Ovide dit que ses vers seront reconnus à la couleur du style par un poëte aussi distingué que Carus. Il raconte qu'il a chanté en langue gétique les louanges d'Auguste, et que les Gètes eux-mêmes l'ont jugé digne d'être rappelé par Auguste. Il ajoute que, cependant, son exil se prolonge depuis six années. Il s'adresse à Carus, chargé de diriger l'éducation des fils de Germanicus, et lui demande de chercher à obtenir son retour.

Toi qui mérites d'être compté parmi mes plus fidèles amis, et qui es pour moi tout ce que signifie ton nom, Carus, reçois mes vœux. Tu reconnais sur-le-champ d'où te vient cette lettre, à la couleur du style, à la tournure des vers; non qu'ils soient ad-

Ipse, precor, quæras, qua sim tibi parte juvandus
Quoque viam facias ad mea vota vado.

EPISTOLA TERTIA DECIMA

CARO

—

ARGUMENTUM

Carmina sua proprio colore dignosci posse scribit a Caro, poeta eximio. Getico sermone Augusti laudes sese cecinisse narrat, seque restituendum ab Augusto fuisse vel ipsos Getas judicasse. Sexto tamen anno jam se in exsilio morari adjicit, ex quo redire ut liceat, Carus, formandis Germanici filiis præfectus, ut obtinere nitatur petit.

O mihi non dubios inter memorande sodales,
Quique, quod es vere, Care, vocaris, ave.
Unde saluteris, color hic tibi protinus index,
Et structura mei carminis esse potest;

mirables, mais du moins ils diffèrent de tant d'autres! quels qu'ils soient, on y reconnaît ma main. Et toi aussi, quand tu effacerais les titres de tes écrits, il me semble que je pourrais toujours dire s'ils sont de toi; au milieu de mille autres, je distinguerais les tiens, je les reconnaîtrais à de marques certaines. L'auteur s'y décèle à mes yeux par une vigueur vraiment digne d'Hercule, vraiment digne du héros que tu chantes. Et peut-être ma Muse, trahie par la nature de ses productions, est-elle remarquable par ses défauts mêmes. La laideur de Thersite l'empêchait de rester inconnu, de même que, par sa beauté, Nirée attirait tous les yeux.

Si mes vers ont des défauts, tu aurais tort d'en être surpris; ils sont, pour ainsi dire, l'ouvrage d'un poëte gète. Oh! j'en ai honte, j'ai écrit des vers en langue gétique, j'ai assujetti à notre mesure des mots barbares! Cependant, félicite-moi, j'ai été goûté, et déjà les Gètes grossiers m'ont donné le nom de poëte. Tu me demandes mon sujet? j'ai célébré les louanges de César : le dieu que je chantais m'a soutenu dans ce travail nouveau.

Non quia mirifica est, sed quod nec publica certe;
Qualis enim cunque est, non latet esse meam.
Ipse quoque ut chartæ titulum de fronte revellas,
Quod sit opus, videor dicere posse, tuum.
Quamlibet in multis positus noscere libellis,
Perque observatas inveniere notas.
Produnt auctorem vires, quas Hercule dignas
Novimus, atque illi, quem canis, esse pares.
Et mea Musa potest, proprio deprensa colore,
Insignis vitiis forsitan esse suis.
Tam mala Thersiten prohibebat forma latere,
Quam pulchra Nireus conspiciendus erat.
Nec te mirari, si sint vitiosa, decebit
Carmina, quæ faciam pæne poeta Getes.
Ah pudet! et Getico scripsi sermone libellum,
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui, gratare mihi, cœpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.
Materiam quæris? laudes de Cæsare dixi:
Adjuta est novitas numine nostra Dei.

Ces peuples ont appris de moi que le corps du père auguste de la patrie était mortel, mais que son âme divine s'était élevée dans les demeures célestes ; que sa vertu a trouvé un digne héritier dans son fils, qui, après bien des refus, n'a pris que malgré lui les rênes de l'empire; que tu es, ô Livie, la Vesta de nos chastes Romaines, toi qui te montres aussi digne de ton fils que de ton époux; qu'auprès du trône sont deux jeunes princes, fermes appuis de leur père, et qui déjà ont donné des gages certains de leur grande âme.

Quand j'eus récité ce poëme inspiré par une Muse étrangère, quand ma main fut arrivée à la dernière page, je vis s'agiter toutes les têtes de mes auditeurs, tous leurs carquois remplis de flèches; et leurs voix barbares firent entendre un long murmure. Un d'entre eux s'écria : « Puisque tu parles ainsi de César, César devrait te rendre à ta patrie. » Oui, il l'a dit, Carus, et cependant depuis six hivers je me vois relégué sous le pôle glacé. Mes vers ne me servent à rien, mes vers m'ont été funestes jadis; ils furent la première cause de ce déplorable exil. Mais, je t'en conjure par ces liens dont nous unit le culte des Muses, par le nom de l'amitié, sacré pour toi; et, si tu m'en-

Nam patris Augusti docui mortale fuisse
Corpus; in ætherias numen abisse domos :
Esse parem virtute patri, qui frena coactus
Sæpe recusati ceperit imperii :
Esse pudicarum te Vestam, Livia, matrum;
Ambiguum nato dignior, anne viro :
Esse duos juvenes, firma adjumenta parentis,
Qui dederint animi pignora certa sui.
Hæc ubi non patria perlegi scripta Camœna,
Venit et ad digitos ultima charta meos;
Et caput, et plenas omnes movere pharetras,
Et longum Getico murmur in ore fuit.
Atque aliquis : « Scribas hæc quum de Cæsare, dixit,
Cæsaris imperio restituendus eras. »
Ille quidem dixit; sed me jam, Care, nivali
Sexta relegatum bruma sub axe videt.
Carmina nil prosunt : nocuerunt carmina quondam,
Primaque tam miseræ causa fuere fugæ.
At tu per studii communia fœdera sacri,
Per non vile tibi nomen amicitiæ.

tends, puisse Germanicus, chargeant des fers du Latium ses ennemis captifs, fournir une riche matière aux poëtes de Rome! puissent être toujours à l'abri des dangers ces enfants, objets de la sollicitude des dieux, et qui, pour ta gloire, furent confiés à tes soins! Je t'en conjure, emploie tout ton pouvoir pour sauver un ami qui meurt, s'il ne change de séjour.

LETTRE QUATORZIÈME

A TUTICANUS

—

ARGUMENT

Il désire changer d'exil, non que les habitants de Tomes soient mal disposés pour lui; il n'a jamais reçu d'eux que des services et des marques de bienveillance; mais il voudrait, du moins, vivre à l'abri des attaques de l'ennemi.

C'est à toi que j'écris, à toi dont le nom excita naguère mes plaintes, parce qu'il refuse de se prêter à la mesure. Tu ne

Sic capto Latiis Germanicus hoste catenis,
Materiam vestris adferat ingeniis;
Sic valeant pueri, votum commune Deorum,
Quos laus formandos est tibi magna datos;
Quanta potes, præbe nostræ momenta saluti,
Quæ nisi mutato nulla futura loco est.

EPISTOLA QUARTA DECIMA

TUTICANO

—

ARGUMENTUM

Exsilii locum mutare optat, non quod infesti sibi sint Tomitæ, quorum adeo mitem in se animum et beneficia memorat, sed ut saltem ab hoste tutam degere vitam sibi contingat.

Hæc tibi mittuntur, quem sum modo carmine questus
Non aptum numeris nomen habere meis.

trouveras dans mes vers rien qui te fasse plaisir, si ce n'est que ma santé se soutient comme elle peut; mais la santé même m'est odieuse : aujourd'hui tous mes vœux sont de sortir d'ici, pour aller n'importe en quel lieu. Je n'ai d'autre souci que de quitter cette terre; toute autre me plaira plus que celle où je suis, que je vois sans cesse. Que mon navire m'entraîne au milieu des Syrtes, à travers le gouffre de Charybde, pourvu que je m'éloigne du pays que j'habite. Le Styx lui-même, s'il existe, je le préférerais à l'Ister; et s'il est dans le monde un abîme plus profond que le Styx, je le préférerais encore. Le champ cultivé est moins ennemi des herbes inutiles, l'hirondelle des frimas, qu'Ovide du voisinage des Gètes belliqueux.

Ces paroles irritent contre moi les habitants de Tomes; mes vers ont soulevé la colère publique. Je ne cesserai donc jamais de me nuire par mes vers! je serai donc toujours la victime de mon imprudent génie! et j'hésite encore à me couper la main, pour ne plus écrire, et je ne puis, insensé, renoncer à ces armes qui m'ont été si funestes! Je me tourne de nouveau vers ces écueils d'autrefois, vers ces ondes où ma poupe s'est brisée dans

In quibus, excepto quod adhuc utcunque valemus,
Nil, te præterea quod juvet, invenies.
Ipsa quoque est invisa salus; suntque ultima vota,
Quolibet ex istis scilicet ire locis.
Nulla mihi cura est, terra quam muter ut ista,
Hac quia, quam video, gratior omnis erit.
In medias Syrtes, mediam mea vela Charybdin
Mittite, præsenti dum careamus humo.
Styx quoque, si quid ea est, bene commutabitur Istro,
Si quid et inferius, quam Styga, mundus habet.
Gramina cultus ager, frigus minus odit hirundo,
Proxima Marticolis quam loca Naso Getis.
Talia succensent propter mihi verba Tomitæ,
Iraque carminibus publica mota meis.
Ergo ego cessabo nunquam per carmina lædi;
Plectar et incauto semper ab ingenio?
Ergo ego, ne scribam, digitos incidere cunctor,
Telaque adhuc demens, quæ nocuere, sequor?
Ad veteres scopulos iterum devertor, ad illas,
In quibus offendit naufraga puppis, aquas.

le naufrage. Et pourtant, je ne suis pas coupable, je n'ai commis aucun crime; je vous aime, habitants de Tomes; je ne hais que votre pays. Que l'on fouille dans toutes les productions de mes veilles, on ne trouvera pas dans mes lettres une seule plainte contre vous. Ce dont je me plains, ce sont ces incursions qui, de toutes parts, nous menacent; ce sont ces ennemis qui battent vos remparts; c'est aux lieux, et non aux habitants, que s'adressent mes trop justes reproches. Et vous-mêmes, souvent, vous accusez votre sol.

La Muse du poëte antique qui chanta la culture osa bien dire qu'Ascra, sa patrie, était insupportable en tout temps. Et il avait reçu le jour à Ascra, celui qui écrivit ces mots; et pourtant Ascra ne s'irrita pas contre son poëte. Qui jamais a plus chéri sa patrie que le prudent Ulysse? et pourtant, c'est lui qui nous apprend combien est âpre et stérile le lieu de sa naissance. Scepsius poursuivit de ses reproches amers, non le pays, mais les mœurs de l'Ausonie; il mit en cause Rome elle-même. La ville qu'il accusait supporta sans colère ses injustes calomnies, et ne punit pas l'écrivain de l'audace de son langage. Mais des inter-

Sed nihil admisi; nulla est mea culpa, Tomitæ,
Quos ego, quum loca sim vestra perosus, amo.
Quilibet excutiat nostri monumenta laboris,
Littera de vobis est mea questa nihil.
Frigus, et incursus omni de parte timendos,
Et quod pulsetur murus ab hoste, queror.
In loca, non homines, verissima crimina dixi :
Culpatis vestrum vos quoque sæpe solum.
Esset perpetuo sua quam vitabilis Ascra,
Ausa est agricolæ Musa docere senis.
At fuerat terra genitus, qui scripsit, in illa;
Intumuit vati nec tamen Ascra suo.
Quis patriam sollerte magis dilexit Ulysse?
Hoc tamen asperitas indice nota loci est.
Non loca, sed mores dictis vexavit amaris
Scepsius Ausonios, actaque Roma rea est.
Falsa tamen passa est æqua convicia mente,
Obfuit auctori nec fera lingua suo.

prêtes malveillants excitent contre moi la colère du peuple, et découvrent un nouveau crime dans mes vers. Oh! que ne suis-je aussi heureux que mon cœur est pur! Mes paroles n'ont encore blessé personne; et, quand je serais plus noir que la poix d'Illyrie, aurais-je pu m'attaquer à un peuple si dévoué? C'est avec bienveillance que vous avez accueilli mon infortune, habitants de Tomes : tant d'humanité révèle votre origine grecque. Les Pélignes, mes compatriotes, et Sulmone, ma patrie, n'auraient pu se montrer plus sensibles à ma disgrâce. Un honneur que vous accorderiez à peine à celui que la fortune a respecté, vous me l'avez accordé naguère; et, sur ces bords, moi seul jusqu'à ce jour je me suis vu exempt des charges publiques, moi seul, et ceux à qui la loi donne droit à ce privilége. Vous m'avez ceint la tête d'une couronne sacrée, que j'ai reçue malgré moi de la faveur du peuple. Aussi la terre de Délos, qui seule offrit un asile à Latone errante, n'est pas plus chère au cœur de la déesse que ne l'est au mien Tomes, où, banni de ma patrie, j'ai trouvé jusqu'à ce jour l'hospitalité la plus fidèle. Plût aux dieux seule-

At malus interpres, populi mihi concitat iram,
Inque novum crimen carmina nostra vocat.
Tam felix utinam, quam pectore candidus, essem!
Exstat adhuc nemo saucius ore meo.
Adde, quod Illyrica si jam pice nigrior essem,
Non mordenda mihi turba fidelis erat.
Molliter a vobis mea sors excepta, Tomitæ,
Tam mites, Graios indicat esse viros.
Gens mea Peligni, regioque domestica Sulmo,
Non potuit nostris lenior esse malis.
Quem vix incolumi cuiquam salvoque daretis
Is datus a vobis est mihi nuper honor.
Solus adhuc ego sum vestris immunis in oris,
Exceptis, si qui munera legis habent.
Tempora sacrata mea sunt velata corona,
Publicus invito quam favor imposuit.
Quam grata est igitur Latonæ Delia tellus,
Erranti tutum quæ dedit una locum,
Tam mihi cara Tomis, patria quæ sede fugatis
Tempus ad hoc nobis hospita fida manet.

ment que tout espoir de paix ne lui fût pas ravi ! qu'elle fût plus éloignée du pôle glacé !

LETTRE QUINZIÈME

A SEXTUS POMPÉE

—

ARGUMENT

Le poëte déclare qu'il doit à Sextus d'avoir conservé la vie que César lui a accordée. Il fait des vœux pour que Sextus obtienne un adoucissement à son exil, de l'empereur, pour lequel il professe une pieuse vénération.

S'IL est encore au monde un homme qui se souvienne de moi, et qui s'informe de ce que devient Ovide dans son exil, qu'il sache que César m'a donné la vie, et que Sextus me l'a conservée. Oui, toujours Sextus sera pour moi le premier après les dieux. Que je passe en revue toute la durée de ma misérable vie, il n'est aucun de mes jours qui ne soit marqué par ses bienfaits; j'en compterais

Di modo fecissent, placidæ spem posset habere
Pacis, et a gelido longius axe foret !

EPISTOLA QUINTA DECIMA

SEXTO POMPEIO

—

ARGUMENTUM

rofitetur poeta se vitam Sexto ante omnes, Cæsare tamen excepto, debere; eumque precatur, ut ab imperatore, quem summa colit pietate, impetret sibi mitius exsilium.

Si quis adhuc usquam nostri non immemor exstat,
Quidve relegatus Naso, requirit, agam,
Cæsaribus vitam, Sexto debere salutem
Me sciat : a Superis hic mihi primus erit.
Tempora nam miseræ complectar ut omnia vitæ,
A meritis hujus pars mihi nulla vacat;

autant que, dans un jardin fertile, la grenade sous sa flexible enveloppe enferme de grains de pourpre; autant qu'il croît d'épis sur la terre d'Afrique, de raisins sur les coteaux de Tmole, d'olives à Sicyone; autant que l'Hybla donne de rayons de miel. Je le déclare moi-même; tu peux en prendre acte; signez tous, citoyens; il n'est pas besoin de la puissance des lois, je l'avoue sans contrainte : tu peux me compter, moi chétif, dans ton patrimoine; je veux être une partie, quelque faible qu'elle soit, de ta fortune. Les terres que tu possèdes en Sicile, et dans la contrée où règne Philippe; cette maison qui se prolonge jusqu'au forum d'Auguste, et ce domaine de Campanie, les délices de son maître, tous ces biens qui t'appartiennent par droit d'héritage ou d'achat, ne sont pas plus que moi ta propriété : grâce à cette triste acquisition, tu ne peux dire que tu n'as aucun bien dans le Pont. Plaise aux dieux que tu le puisses un jour, que j'obtienne un séjour moins ennemi, et que tu réussisses à mieux placer ton bien!

Puisque cela dépend des dieux, de ces dieux que ta piété ne cesse d'honorer, cherche à les fléchir par tes prières; tu le peux, car ton amitié est peut-être autant la preuve de mon innocence que mon appui dans mon malheur. Si je t'implore, ce

Quæ numero tot sunt, quot in horto fertilis arvi
Punica sub lento cortice grana rubent;
Africa quot segetes, quot Tmolia terra racemos,
Quot Sicyon baccas, quot parit Hybla favos.
Confiteor; testere licet; signate, Quirites :
Nil opus est legum viribus; ipse loquor.
Inter opes et me, rem parvam, pone paternas :
Pars ego sim census quantulacunque tui.
Quam tua Trinacria est, regnataque terra Philippo,
Quam domus Augusto continuata foro;
Quam tua, rus oculis domini, Campania, gratum,
Quæque relicta tibi, Sexte, vel emta tenes,
Tam tuus en ego sum; cujus te munere tristi
Non potes in Ponto dicere habere nihil.
Atque utinam possis, et detur amicius arvum!
Remque tuam ponas in meliore loco!
Quod quoniam in Dîs est, tenta lenire precando
Numina, perpetua quæ pietate colis.
Erroris nam tu, vix est discernere, nostri
Sis argumentum majus, an auxilium.

n'est pas que je doute de toi ; mais, lors même que l'on descend le fleuve, souvent la rame ajoute à la force du courant. Je rougis, je crains de vous répéter sans cesse la même prière, je tremble de vous inspirer un trop juste ennui. Mais que faire? on ne peut modérer un violent désir. Pardonne, tendre ami, à un cœur malade : souvent, tout en désirant écrire autre chose, je retombe dans les mêmes idées ; c'est ma plume qui, d'elle-même, demande un autre séjour. Mais, soit que ton crédit ne reste pas sans effet, soit que la Parque cruelle me condamne à mourir sous le pôle glacé, mon cœur reconnaissant rappellera sans cesse tes bienfaits : cette terre saura que je suis à toi, et tous les peuples qui habitent ces climats le sauront aussi, pourvu que ma Muse franchisse le pays sauvage des Gètes. On saura que je te dois la conservation de ma vie, et que je t'appartiens à plus juste titre que si tu m'avais acheté à prix d'argent.

Nec dubitans oro ; sed flumine sæpe secundo
Augetur remis cursus euntis aquæ.
Et pudet, et metuo, semperque eademque precari,
Ne subeant animo tædia justa tuo.
Verum quid faciam? res immoderata cupido est :
Da veniam vitio, mitis amice, meo.
Scribere sæpe aliud cupiens delabor eodem :
Ipsa locum per se littera nostra rogat.
Seu tamen effectus habitura est gratia ; seu me
Dura jubet gelido Parca sub axe mori ;
Semper inoblita repetam tua munera mente,
Et mea me tellus audiet esse tuum ;
Audiet et cœlo posita est quæcunque sub illo,
Transit nostra feros si modo Musa Getas.
Teque meæ causam servatoremque salutis,
Meque tuum libra norit et ære magis.

LETTRE SEIZIÈME

A UN ENVIEUX

—

ARGUMENT

Le poëte, dans cette dernière lettre, invite un envieux à ne pas déchirer ses écrits. Il lui dit que son exil est une sorte de mort, et que l'envie ne s'acharne que sur les vivants, et laisse les morts en repos. Il l'engage, par ce motif, à ne plus aiguiser contre ses vers les traits mordants de l'envie; il vaut mieux qu'il s'attaque à plusieurs autres poëtes célèbres dont Ovide fait l'énumération.

Envieux, pourquoi déchires-tu les vers d'Ovide, qui n'est plus? Le trépas, d'ordinaire, ne nuit pas au génie, et la renommée grandit après la mort; et moi, j'avais déjà de la célébrité, quand je comptais encore parmi les vivants. Alors florissaient et Marsus, et le sublime Rabirius, et Macer, le chantre d'Ilion; et le divin Pédon; et Carus, qui, en chantant Hercule, aurait offensé

EPISTOLA SEXTA DECIMA

AD INVIDUM

—

ARGUMENTUM

Admonet in hac ultima epistola poeta invidum, ne carmen suum laceret, ostendens se exsulem esse tanquam mortuum, adfirmatque solere *livorem pasci tantum in vivis*, post cineres vero quiescere: et hac ratione dicit eum debere non ulterius in carmen suum distringere invidiæ stimulos ac dentes; quum sint multi alii celebres poetæ, quos enumerat, doceteque eos posse commodius reprehendi.

Invide, quid laceras Nasonis carmina rapti?
Non solet ingeniis summa nocere dies.
Famaque post cineres major venit: et mihi nomen
Tunc quoque, quum vivis adnumerarer, erat;
Quum foret et Marsus, magnique Rabirius oris,
Iliacusque Macer, sidereusque Pedo;

Junon, si ce dieu n'eût pas encore été le gendre de Junon; et Sévère, qui a donné au Latium de sublimes tragédies; et les deux Priscus, avec l'élégant Numa; et toi, Montanus, non moins habile dans les distiques inégaux que dans les vers héroïques, et célèbre également dans les deux genres. Alors florissait Sabinus, dont le génie dicta ces lettres adressées à Pénélope par Ulysse, errant depuis deux lustres sur une mer courroucée; Sabinus, qui, enlevé par une mort prématurée, laissa sa *Trézène* et ses *Fastes* inachevés; et Largus, dont le nom est digne de son génie, et qui conduisit le vieillard phrygien dans les champs gaulois; et Camerinus, qui chanta Troie conquise par Hercule; et Tuscus, qui doit sa renommée à sa Phyllis; et le chantre de la mer que franchissent des voiles rapides, l'auteur de ce poëme, qui semble l'ouvrage des dieux marins. Alors florissait ce poëte qui chanta les armées libyennes et leurs combats contre les Romains; et Marius, dont le génie se prête à tous les genres; Trinacrius, auteur de *la Perséide;* et Lupus, qui célébra le retour du fils de Tantale et de la fille de Tyndare; et le poëte qui tra-

Et, qui Junonem læsisset in Hercule, Carus,
Junonis si non jam gener ille foret;
Quique dedit Latio carmen regale Severus,
Et cum subtili Priscus uterque Numa;
Quique vel imparibus numeris, Montane, vel æquis
Sufficis, et gemino carmine nomen habes;
Et qui Penelopæ rescribere jussit Ulyseem,
Errantem sævo per duo lustra mari;
Quique suam Trœzena, imperfectumque dierum
Deseruit celeri morte Sabinus opus;
Ingeniique sui dictus cognomine Largus,
Gallica qui Phrygium duxit in arva senem;
Quique canit domitam Camerinus ab Hercule Trojam;
Quique sua nomen Phyllide Tuscus habet;
Velivolique maris vates, cui credere possis
Carmina cæruleos composuisse Deos;
Quique acies Libycas, Romanaque prælia dixit;
Et Marius, scripti dexter in omne genus;
Trinacriusque suæ Perseidos auctor; et auctor
Tantalidæ reducis Tyndaridosque Lupus;

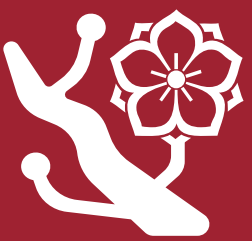
duisit *la Phéacide* inspirée par Homère ; et toi aussi, Rufus, qui sus toucher la lyre de Pindare; et la Muse de Turranus, montée sur le cothurne tragique ; et la tienne, Melissus, plus légère et chaussée du brodequin. Alors, pendant que Varus et Gracchu prêtaient aux tyrans des paroles superbes, pendant que Proculu marchait sur les traces du tendre Callimaque, Tityre conduisait ses troupeaux dans les champs de ses pères, et Gratius donnait au chasseur les armes qui lui conviennent; Fontanus chantait les Naïades, aimées des Satyres ; Capella enfermait sa pensée dans des vers inégaux. Beaucoup d'autres brillaient encore, qu'il serait trop long de nommer tous, et dont les vers sont dans toutes les mains. Enfin s'élevaient de jeunes poëtes que je n'ai pas le droit de citer, car leurs ouvrages n'ont pas vu le jour. Toi, cependant, je n'oserais te laisser dans la foule, te passer sous silence; toi, Cotta, l'honneur des Muses et le soutien du barreau; toi qui, descendant par ta mère des Cotta, et des Messala par ton père, réunis dans tes veines le sang de deux nobles familles. Au milieu de ces grands noms, ma Muse, si j'ose le dire, avait aussi une brillante renommée; elle trouvait aussi des lecteurs.

Et qui Mæoniam Phæacida vertit; et una
    Pindaricæ fidicen tu quoque, Rufe, lyræ;
Musaque Turrani, tragicis innixa cothurnis ;
    Et tua cum socco Musa, Melisse, levis :
Quum Varus Gracchusque darent fera dicta tyrannis ;
    Callimachi Proculus molle teneret iter,
Tityrus antiquas et erat qui pasceret herbas ;
    Aptaque venanti Gratius arma daret :
Naïdas a Satyris caneret Fontanus amatas :
    Clauderet imparibus verba Capella modis.
Quumque forent alii, quorum mihi cuncta referre
    Nomina longa mora est, carmina vulgus habet ;
Essent et juvenes, quorum quod inedita cura est,
    Appellandorum nil mihi juris adest ;
Te tamen in turba non ausim, Cotta, silere
    Pieridum lumen, præsidiumque fori ;
Maternos Cottas cui Messallasque paternos
    Maxima nobilitas ingeminata dedit.
Dicere si fas est, claro mea nomine Musa,
    Atque inter tantos, quæ legeretur, erat

Cesse donc, Envie, de déchirer un exilé; ne viens pas, cruelle, disperser mes cendres. J'ai tout perdu; il ne me reste que la vie pour sentir, pour nourrir mes douleurs. A quoi bon plonger le fer dans un cadavre? il n'y reste plus de place pour de nouvelles douleurs.

Ergo submotum patria proscindere, livor,
Desine; neu cineres sparge, cruente, meos.
Omnia perdidimus : tantummodo vita relicta est,
Præbeat ut sensum materiamque malis.
Ju d juvat exstinctos ferrum dimittere in artus?
Non habet in nobis jam nova plaga locum.

Notes du mont Royal



WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

au prétendant. Mais, au moment de la cérémonie, elle est prise d'une fièvre violente, et, chaque fois qu'on se dispose à célébrer ce mariage, les mêmes symptômes se manifestent. Aconce, qui ne cessait de s'informer de ses nouvelles, apprend sa maladie, et s'efforce, dans la lettre qui suit, de lui persuader que la cause doit en être attribuée à une vengeance de Diane, qui punit la violation du serment prêté au pied de ses autels.

ÉPÎTRE VINGT ET UNIÈME

Cydippe a Aconce. Cydippe, dans sa réponse, s'efforce de réfuter les sophismes à l'aide desquels Aconce voudrait justifier sa supercherie. Elle dissipe aussi les craintes qu'il a conçues des assiduités de son rival, et termine, après lui avoir fait sentir qu'il a jeté le trouble dans son âme, par déclarer ouvertement que c'est lui qui est l'amant préféré.

PONTIQUES

Pendant les trois premières années de son exil, Ovide n'osait adresser nominativement ses lettres à ses amis; il craignait d'attirer sur eux la colère d'Auguste. C'est dans la quatrième année de son séjour dans le Pont qu'il commença à s'affranchir de cette crainte. Les lettres qu'il a écrites à partir de cette époque, et où il nomme ceux à qui il s'adresse, ont reçu le nom de *Pontiques*. Il paraît que même alors il n'avait pas obtenu de ses amis l'autorisation de les nommer, ou que du moins plusieurs d'entre eux le souffraient avec peine, comme il le dit lui-même, *Pont.*, liv. I, let. I, v. 19 :

> Nec vos hoc vultis, sed nec prohibere potestis;
> Musaque ad invitos officiosa venit.

Il en est un qui n'a jamais permis qu'Ovide fît connaître son nom: c'est celui à qui est adressée la lettre VI du livre III. Cette lettre, la troisième, et la dernière du livre IV, sont les seules des *Pontiques* où l'auteur ne fait pas connaître à qui il s'adresse.

Il ne faut pas chercher, dans la série de lettres dont se compose

chaque livre des *Pontiques*, une suite régulière par rang de date; le poëte les prenait au hasard et ne cherchait nullement à les classer suivant le temps où il les avait écrites. C'est lui qui nous l'apprend, *Pont.*, liv. III, let. IX, v. 51 :

> Nec liber ut fieret, sed uti sua cuique daretur
> Littera, propositum curaque nostra fuit.
> Postmodo collectas, utcumque sine ordine, junxi

LIVRE PREMIER

Ce livre fut composé pendant le quatrième hiver qu'Ovide a passé à Tomes (*Pont.*, liv. I, élég. II, v. 27). Parti de Rome en décembre 762, il n'était arrivé qu'au printemps à Tomes. Le quatrième hiver depuis son arrivée est donc celui de 766 (an 13 de J.-C.). Le poëte était dans sa cinquante-sixième année.

LETTRE PREMIÈRE

Page 271. *Tomitanæ* (v. 1). Ovide ne nous donne pas, sur la position de la ville de *Tomes*, des indications très-exactes. Dans le premier livre des *Tristes*, il ne sait pas encore où elle est située; ce ne fut que successivement qu'il acquit quelques connaissances à cet égard, et dans les *Pontiques* même il en parle souvent en poëte, et d'une manière un peu vague. *Voyez*, à ce sujet, l'excellente note publiée par M. Vernadé à la fin du volume des *Tristes*, sur la géographie du *Pont*. Les Tomites avaient pour voisins, au sud et au sud-ouest, des peuplades thraces; au nord, les Sarmates et les Scythes; au nord-est et à l'ouest, des Gètes.

LETTRE DEUXIÈME

Fabius Maximus, à qui Ovide adresse cette lettre, était un des favoris d'Auguste. Le poëte, qui espérait beaucoup de sa puissante intercession auprès du prince, pleure sa mort. (*Pont.*, liv. IV, let. II.)

LETTRE TROISIÈME

Page 284. *Ut solet infuso* (v. 10). C'est une opinion souvent exprimée par les anciens, que le vin se répand dans les veines, ranime le corps, et lui rend des forces :

> ..... Generosum et lene require;
> Quod curas abigat, quod cum spe divite manet
> In venas animumque meum.
> HOR., *Epist.*, lib. I, ep. XV, v. 18.

« Venæ mero excitantur. » (PLIN., lib. XXIII, c. I.)

LETTRE QUATRIÈME

Page 290. *Quasso* (v. 3).

> ..... Hanc animam levem,
> Fessamque senio, nec minus quassam malis.
> SEN., *Herc. fur*, act. V, sc. I.

LETTRE CINQUIÈME

Cette lettre est adressée, comme la deuxième, à Fabius Maximus.

LETTRE SIXIÈME

La lettre VI du livre II, et la lettre IX du livre IV, sont adressées à Grécinus, comme celle-ci. Grécinus fut consul l'an de Rome 769, et son frère Pomponius Flaccus lui succéda l'année suivante. *Voyez* a lettre IX du livre IV.

LETTRE SEPTIÈME

Outre cette lettre, Ovide a encore adressé la deuxième lettre du livre II à Messalinus. Il était fils de Messala Corvinus (CICÉRON, let. XIX, *à Brutus*), qui mourut avant l'exil d'Ovide. *Voyez* les vers 27-30 de cette lettre.

LETTRE HUITIÈME

Sévère était poëte (*Pontiq.*, liv. IV, let. XVI, v. 9). Outre cette lettre, Ovide lui a encore adressé la lettre II du livre IV.

LETTRE NEUVIÈME

Page 311. *Celso* (v. 1). Quintilien et Columelle nous représenten Aulus Cornelius Celsus comme un homme d'une vaste érudition. I a écrit sur la rhétorique, sur l'art militaire, sur la médecine. L'élégance de son style le fit appeler *Medicus Cicero*, et ses connaissances en médecine, *Latinus Hippocrates*.

LETTRE DIXIÈME

Cette lettre est adressée à Pomponius Flaccus, qui fut consul, après son frère Grécinus, l'an de Rome 770. *Voyez* lettre VI du livre I.

LIVRE DEUXIÈME

LETTRE PREMIÈRE

Cette lettre est adressée à Germanicus, fils de Drusus, neveu de Tibère. Le triomphe célébré par Ovide est celui que remporta Tibère sur les Pannoniens et les Dalmates un an avant la mort d'Auguste (SUÉT., *Vie de Tibère*, ch. IX; VELL., PATERC., liv. II, ch. CIV).

LETTRE DEUXIÈME

Cette lettre est adressée à Messalinus. *Voyez* liv. I, let. VII.

LETTRE TROISIÈME

Page 328. *Maxime* (v. 1). C'est à ce même Maxime qu'il adresse la deuxième et la cinquième lettre du livre I. Comparez

> Maxime, qui tanti mensuram nominis imples.
> Ovid., *ex Ponto*, lib. I, epist. II, v. 1.

LETTRE SIXIÈME

Cette lettre est adressée à Grécinus. *Voyez* la let. VI du liv. I.

LETTRE HUITIÈME

Cotta, à qui cette lettre est adressée, était frère de Messalinus. Il porta lui-même le surnom de Messalinus après la mort de son frère (Vell., liv. II, ch. CXII).

LETTRE NEUVIÈME

Cotys est le nom de plusieurs rois de Thrace (César, *Guerre civile*, liv. III, ch. IV; C. Nepos, *Iphicr.*, ch. III).

LETTRE ONZIÈME

Page 361. *Mea est laudabilis uxor* (v. 13). Ovide épousa trois femmes; il répudia les deux premières (*Tristes*, liv. III, élég. X), et se loua fort de la troisième. *Voyez ibid.*, élég. III et ailleurs.

LIVRE TROISIÈME

LETTRE PREMIÈRE

Cette lettre, sauf quelques négligences de style, nous semble réunir tous les genres de mérite. L'apostrophe à la terre d'exil est pleine

de grandeur et de tristesse; les détails en sont vrais, simples et naturels, on dirait que la douleur du poëte modère les élans de son imagination trop riche, et règle ses écarts, de manière à lui donner une gravité calme, qui plaît d'autant plus qu'elle lui est moins ordinaire. Le reste de la lettre, les conseils qu'Ovide adresse à sa femme, ses recommandations, ses prières, tout cela est exprimé avec une convenance et une dignité qu'on n'est pas accoutumé à trouver dans ses écrits. Il y a moins d'esprit, mais plus de sentiment que dans ses autres compositions du même genre.

LETTRE DEUXIÈME

Page 372. Cottæ. Cotta Messalinus, fils de M. Valerius Messala Corvinus, avait passé par adoption dans la gent Aurelia, d'où il avait pris le surnom de *Cotta*. Il paraît que c'est de lui dont Perse parle avec peu d'estime dans sa deuxième satire, v. 72:

> Quin damus id Superis, de magna quod dare lance
> Non possit magni Messalæ lippa propago,
> Compositum jus, fasque animo, sanctosque recessus
> Mentis, et incoctum generoso pectus honesto?

D'autres écrivains en ont parlé dans le même sens défavorable; Ovide lui témoigne ici une vive et sincère amitié.

LETTRE TROISIÈME

Page 378. *Sidus Fabiæ..... gentis* (v. 2). Voyez *Pontiques*, liv. I, let. II. Ovide y fait, comme ici, le plus grand éloge de ce Fabius, qui descendait de l'illustre famille des Fabiens; notre auteur dit que c'est pour assurer la naissance de ce rejeton, que la mort épargna un membre de cette famille, dans une occasion où elle manqua de périr tout entière :

> Una dies Fabios ad bellum miserat omnes,
> Ad bellum missos perdidit una dies.
> Ut tamen Herculeæ superessent semina gentis,
> Credibile est ipsos consuluisse Deos.
> *Fast.*, lib. II. v. 235

Mais Ovide, dans ce même endroit des *Fastes*, dit que, si tous les Fabiens ne périrent pas, ce fut parce que le célèbre Fabius Maximus

Cunctator,

> Unus qui nobis cunctando restituit rem,

devait naître de cette glorieuse famille, pour arrêter les progrès d'Annibal :

> Nam puer impubes, et adhuc non utilis armis,
> Unus de Fabia gente relictus erat :
> Scilicet ut posses olim, tu Maxime, nasci,
> Cui res cunctando restituenda foret.
> *Fast.*, lib. II, v. 239.

LETTRE QUATRIÈME

Page 384. *Suo .... triumpho* (v. 3). C'est-à-dire au poëme qu'il a composé sur le triomphe de Tibère. Il l'avait envoyé à Rome, et recommandé à Salanus, ou Solanus, ou Salinus (Voyez *Pontiques*, liv. II, let. v).

LETTRE CINQUIÈME

Page 391. Maximo Cottæ. Ovide parle encore de ce Maximus Cotta, livre IV des *Pontiques*, let. xvi, v. 41 :

> Te tamen in turba non assim, Cotta, silere;
> Pieridum lumen, præsidium fori.
> Maternos Cottas cui Messalasque paternos
> Maxima nobilitas in geminata dedit.

Il paraît qu'il était frère de Cotta Messalinus, auquel est adressée la lettre II du livre III.

Page 391. *Patrii non degener oris* (v. 7). Valerius Messala Corvinus, son père, fut un des plus grands orateurs romains.

LETTRE SIXIÈME

Page 394. *Nomen posuit pœne* (v. 1). *Voyez* la même idée, *Tristes*, liv. IV, élég. v :

> Temporis oblitum dum me rapit impetus hujus,
> Excidit heu nomen quam mihi pæne tuum!

LETTRE SEPTIÈME

Page 398. *Quam proba, tam timida est*, v. 12). Cette épouse était vertueuse, elle aimait son mari; mais elle était timide, et peu propre aux démarches qu'il eût fallu faire pour obtenir le rappel d'Ovide.

LETTRE HUITIÈME

Page 401. *Ulla pretiosa metallo* (v. 5). Cette lettre n'est guère que la paraphrase de ces vers célèbres :

> Est-ce la guerre, enfin, que Néron me déclare?
> Qu'il ne s'y trompe pas; la pompe de ces lieux,
> Vous le voyez assez, n'éblouit pas les yeux.
> .....
> La nature, marâtre en ces affreux climats,
> Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats;
> Et son sein hérissé n'offre aux désirs de l'homme
> Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
>
> CRÉBILLON, *Rhadamiste*.

Du reste, cette lettre est parfaite en son genre, et le modèle de ce qu'on appelle une lettre d'envoi.

LETTRE NEUVIÈME

Page 403. *Eadem sententia* (v. 1). Ce reproche est assez juste; et, malgré la variété qu'Ovide a su répandre dans ses *Tristes* et ses *Pontiques*, on s'étonne qu'il ait pu composer tant de vers sur le même sujet. Il faut lui pardonner, parce qu'il était malheureux, et le plaindre, parce qu'il était faible. Du reste, on remarquera que l'auteur paraît plus, dans cette lettre, que l'exilé; il répond à une critique dirigée contre ses ouvrages, plutôt qu'à un jugement défavorable porté contre son caractère : c'est qu'il était encore plus poëte que malheureux.

LIVRE QUATRIÈME

LETTRE PREMIÈRE

Page 406. *Accipe, Pompei* (v. 1). Suivant Heinsius, ce Pompée était un descendant de celui qui fut vaincu auprès de Numance, et que Cicéron appelle quelque part un homme nouveau. Valère-Maxime (liv. II. ch. 1) raconte qu'il accompagna ce Sextus Pompée dans son gouvernement d'Asie, à titre de compagnon et d'ami. On s'accorde généralement à dire que la mort d'Auguste arriva sous son consulat.

Page 407. *Debitor est vitæ* (v. 2). Nous ne pouvons dire comment Ovide était redevable de la vie à Sextus : peut-être ne faut-il voir là qu'une hyperbole poétique.

LETTRE QUATRIÈME

Page 418. *Candidus est felix* (v. 18). Cette année, si chère à Ovide par le consulat de son ami Sext. Pompeius, devait, de plus, être signalée par la mort d'Auguste.

LETTRE SEPTIÈME

Page 427. *Alpinis..... regibus* (v. 6). Nous ne pouvons dire à quelle famille appartenait ce Vestalis. Pline (liv. XXXV et XXXVI) parle d'un Fabius Vestalis qui avait écrit sur la peinture. Nous ne savons pas davantage quels étaient ces rois des Alpes dont Ovide le fait descendre.

LETTRE HUITIÈME

Page 430. *Studiis exculte Suilli* (v. 1). Ce Suillius n'était rien moins qu'un honnête homme, s'il est vrai que ce soit le même dont il est parlé dans les premiers chapitres du livre XI des *Annales* de Tacite.

LETTRE NEUVIÈME

Page 435. *Bis senos fasces* (v. 4). Cette lettre, adressée à Grécinus, consul désigné, n'est guère qu'une fade paraphrase de la quatrième et de la cinquième lettre du livre III, écrites à Sextus Pompée. Nous renvoyons le lecteur aux notes de ces deux lettres.

LETTRE ONZIÈME

Page 448. *Gallio* (v. 1). Junius Gallio fut le père adoptif de M. Annéus Novatus, frère de Sénèque le Philosophe, qui fut proconsul d'Achaïe au temps de la prédication de saint Paul à Corinthe. — Voyez *Actes des Apôtres*, ch. XVIII.

LETTRE DOUZIÈME

Page 450. *Quo minus in nostris* (v. 1). Ovide se trouve ici dans le même embarras qu'un certain Archestrate, dont parle Athénée, liv. VII, ch. VIII, qui, ayant à parler d'un certain poisson, ne le nomme pas, parce que son nom ne peut entrer dans la mesure du vers : ἐν μέτρῳ οὐ θέμις εἰπεῖν.

Du reste, on voit, quelques vers plus bas, que Tuticanus n'y perd rien, et qu'Ovide le nomme deux fois, pour mieux prouver que cela n'est pas possible. — Quant au premier moyen, qui consiste à couper le nom en deux, de manière que la première moitié fasse la fin d'un vers, et l'autre moitié le commencement d'un autre vers, Horace n'a pas eu la même honte qu'Ovide, surtout dans ses poëmes lyriques, où il avait pour s'autoriser l'exemple de Pindare et de Simonide.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

HÉROÏDES

Préface. 3

ÉPITRE. I. Pénélope à Ulysse. 5
— II. Phyllis à Démophoon. 11
— III. Briséis à Achille.. 19
— IV. Phèdre a Hippolyte. 27
— V. Énone à Pâris. 36
— VI. Hypsipyle à Jason. 44
— VII. Didon à Énée. 53
— VIII. Hermione à Oreste. 63
— IX. Déjanire à Hercule. 70
— X. Ariane à Thésée. 78
— XI. Canacé à Macarée. 86
— XII. Médée à Jason. 95
— XIII. Laodamie à Protésilas. 104
— XIV. Hypermnestre à Lyncée. 113
— XV. Sapho à Phaon. 120
— XVI. Pâris à Hélène. 131
— XVII. Hélène à Pâris. 150
— XVIII. Léandre à Héro. 164
— XIX. Héro à Léandre. 175
— XX. Aconce à Cydippe. 186
— XXI. Cydippe à Aconce. 199

LE REMÈDE D'AMOUR

Préface. 215

PONTIQUES

Introduction. 265

LIVRE PREMIER

Lettre I. A Brutus. 271
— II. A Maxime. 276
— III. A Rufin. 284
— IV. A sa femme. 290
— V. A Maxime. 294
— VI. A Grécinus. 299
— VII. A Messalinus. 302
— VIII. A Sévère. 306
— IX. A Maxime. 311
— X. A Flaccus. 314

LIVRE DEUXIÈME

Lettre I. A Germanicus César. 317
— II. A Messalinus. 321
— III. A Maxime. 328
— IV. A Atticus. 334
— V. A Salanus. 336
— VI. A Grécinus. 340
— VII. A Atticus. 343
— VIII. A Maximus Cotta. 348
— IX. Au roi Cotys. 352
— X. A Macer. 357
— XI. A Rufus. 360

LIVRE TROISIÈME

Lettre I. A sa femme. 363
— II. A Cotta. 372
— III. A Fabius Maxime. 378
— IV. A Rufin. 384
— V. A Maximus Cotta. 391

Lettre VI. A un de ses amis. 394
— VII. A ses amis. 398
— VIII. A Maxime. 401
— IX. A Brutus. 405

LIVRE QUATRIÈME

Lettre I. A Sextus Pompée. 407
— II. A Sévère. 410
— III. A un ami inconstant. 413
— IV. A Sextus Pompée. 417
— V. A S. Pompée, déjà consul. 420
— VI. A Brutus. 423
— VII. A Vestalis. 426
— VIII. A Suillius. 430
— IX. A Grécinus. 435
— X. A Albinovanus. 443
— XI. A Gallion. 448
— XII. A Tuticanus. 450
— XIII. A Carus. 453
— XIV. A Tuticanus. 456
— XV. A Sextus Pompée. 460
— XVI. A un envieux. 467

IBIS

Introduction. 469

LE NOYER

Introduction. 509

HALIEUTIQUES

Introduction. 523

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi. — Paris, 1er Arrt. — 6.1.02 (Cl.).